



À LA  
RECHERCHE  
DU CHEZ SOI  
DE  
CAMILLE  
GOUSSARD

Mémoire  
sous la direction de  
Catherine Chomarat-Ruiz  
Sophie Fétro  
Annie Gentès  
Françoise Parfait



**À la recherche du chez soi**  
présenté par Camille Goussard

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne  
École des Arts de la Sorbonne  
Master 2 en Arts et Sciences de l'art  
co-habilité École nationale des Télécoms  
mention Design, Arts, Médias  
année 2020-2021

Sous la direction de  
Catherine Chomarat-Ruiz  
Sophie Fétro  
Annie Gentès  
Françoise Parfait

juin 2021

Sauf mention, les illustrations  
ou photographies sont de  
© Camille Goussard



# REMERCIEMENTS

---

---

Je tiens à remercier chaleureusement les professeurs rencontrés lors du master. Un merci tout particulier à celles et ceux qui ont répondu à mes questions lors des entretiens. Les échanges qui en ont découlé sont la matière fondatrice de ce mémoire. Évidemment, une grande part de ces remerciements revient aux soutiens les plus personnels qui m'ont épaulée dans cette période de recherche.

Catherine Chomarat-Ruiz, pour ses conseils rigoureux et son suivi quotidien.

Sophie Fétro, pour m'avoir permis d'explorer ma créativité et ma réflexion pendant ces deux années.

Annie Gentès, pour son enthousiasme.

Françoise Parfait, pour sa vivacité et ses références riches.

Gilles A. Tiberghien, pour son séminaire sur *l'habiter* qui a beaucoup nourri ce mémoire.

Axelle, Océane, Naomi, Sacha et mes parents.

J'espère que la lecture de ce mémoire suscitera votre intérêt, ainsi que du plaisir comme je l'ai ressenti à l'écriture du dernier mot.

# SOMMAIRE

---

---

<b>REMERCIEMENTS</b>	<b>005</b>
<b>SOMMAIRE</b>	<b>007</b>
<b>INTRODUCTION</b>	<b>011</b>
Contexte	012
Expériences associées	013
Définition du sujet	015
Projet	016
<b>ÉTAPES</b>	
<b>PRELIMINAIRES</b>	<b>021</b>
État de l'art	022
Corpus et méthodologie	024
Terrain	025
<b>01</b>	
<b>PHYSIOLOGIE</b>	<b>027</b>
<b>DU CHEZ-SOI</b>	
En quête de sens	028
Une structure habitable	031
L'intime, une dimension complexe	038
Habiter le chez-soi et le chez-nous	040
Entre représentations et attentes	046
Un quotidien bouleversé	051
Un appareil transgressif ?	052
<b>02</b>	
<b>ISOLEMENT</b>	
<b>VIRTUALITÉ ET</b>	<b>055</b>
<b>BOULEVERSEMENTS</b>	
La matérialité du chez-soi	056
La distribution des espaces	062
L'intrusion du virtuel	063
De nouvelles frontières	068
Dépassement du chez-soi	071
L'implication du design	076



---

<b>CONCEPTION :</b>	
<b>GRAVITATION DANS</b>	<b>079</b>
<b>LES CORPS</b>	
La chambre : point de départ	081
Ce que fait l'isolement au corps	085
L'imaginaire en proie avec le réel	088
Vers une reconsidération	093
Et une conception plus relationnelle	095
Lien avec le projet	100
<b>CONCLUSION</b>	<b>101</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>107</b>
<b>ANNEXES</b>	<b>113</b>



# INTRODUCTION

---

---

Il est pertinent d'avoir des doutes sur le choix d'un sujet de mémoire interrogeant le chez-soi. Où se situe l'intérêt de parler du quotidien, de la façade, du connu ? Justement, j'ai toujours trouvé cette exhortation à questionner l'innovation et l'émergence de choses spectaculaires, isolée de ce qui m'intéressait vraiment. Loin de moi l'idée de dénigrer des recherches que je ne pourrais effectuer, il me semblait cohérent de me recentrer sur mes préoccupations intimes.

## Contexte

De façon non chronologique, je situe le début de mes questionnements sur l'habitation — du moins ma prise de conscience d'un sujet à creuser — en 2018, lorsque j'appris l'effondrement de deux logements insalubres de la rue d'Aubagne, dans le 1<sup>er</sup> arrondissement de Marseille. Plusieurs immeubles dans des conditions déplorables venaient de s'effondrer. Au-delà d'une structure matérielle inapte à accueillir des habitants, il était question de vies humaines sacrifiées. Des murs en ruine, parfois des appartements sans électricité, une humidité ambiante, une structure friable ; comment vivre convenablement ? En lisant les témoignages d'habitants de ces immeubles, je suis tombée sur celui de Shéhérazade qui déclarait « [...] j'aimerais bien avoir une chambre à moi pour travailler. Les professeurs ne sont pas au courant, je ne leur raconte pas ma vie<sup>01</sup>. » N'ayant pas encore conscience que cette déclaration me marquerait et ferait écho à ma première lecture liée au chez soi, je restais désemparée face à une situation politique meurtrière, qui remettait en cause la simple action d'habiter un lieu. Cet événement est intervenu lorsque j'effectuais une année de césure au Brésil. De mon expérience dans ce pays, le rapport à l'habitation et à l'environnement me marqua définitivement. De grandes disparités de logements existent et rendent presque impossible une quelconque appréhension des lieux d'habitation, tant ces derniers sont hétéroclites et

---

01 Sonia Kronlud, *Marseille : enquête sur les logements insalubres, Les pieds sur terre*, France Culture, 15 novembre 2018, 28min.

relèvent de problèmes structurels complexes. Pourtant, après avoir vécu dans des lieux de nature différente, une approche m'a frappée : celle d'une intimité que je n'avais jamais vécue auparavant. Le lien avec l'habitation et les prémices d'autres notions importantes pour la suite se tissa petit à petit. À ce moment précis, l'intérêt que je portais aux habitations, aux infrastructures, aux détails ou aux délaissés — tant les espaces que les personnes — m'amena à découvrir l'expérience de l'intime.

Mon histoire personnelle et l'observation d'autrui illustrent l'idée que la perception de l'habitat et la manière d'y vivre relèvent de plusieurs facteurs, au-delà de la seule spatialité. Au Brésil, la notion d'intimité dans son habitation n'est pas la même qu'en France. Les Brésiliens laissent leurs portes ouvertes, leurs fenêtres, leurs maisons. Ils entretiennent un lien étroit avec le voisinage et partagent des moments considérés comme intimes. Les bruits environnants ne sont pas aussi problématiques qu'en France. De là, il me semble que j'ai commencé à comprendre que l'intimité était bien différente selon les endroits et les cultures. De nouvelles perspectives apparurent et vinrent étoffer la vision exclusivement occidentale de ce terme que j'avais jusqu'alors. Aussi, les incohésions de l'habitat et les relations entretenues avec les locaux m'ont beaucoup fait réfléchir à la notion du chez-soi. Ce voyage d'une année réalisé juste avant mon entrée en master m'a beaucoup marquée et a sans aucun doute orienté mes choix présents. À mon retour en France, j'ai inconsciemment compris que le chez-soi était décidément bien plus que le seul lieu d'habitation, et qu'il était bien difficile de se sentir chez soi. Ô Brésil, tu me manques **(PHOTO 1)** !

## Expériences associées

L'intérêt porté au chez-soi se transforma en thème de recherche. Dans un premier temps, après avoir travaillé l'année dernière avec Jules Levasseur dans le cours Production de formes, sur l'urbanisme et l'artisanat, je me suis intéressée à l'habitation et aux infrastructures dans les villes. Mon domaine était trop vaste, oscillant entre l'architecture et l'urbanisme, mais aussi entre les

notions de public et privé. Finalement, c'est au fil de mes échanges que j'ai affiné mon choix : faire dialoguer l'environnement extérieur avec la relation d'une personne à son habitation. Mes questionnements ont émergé dans une période de crise sanitaire et d'incertitudes. La covid-19 a mondialement bouleversé les sociétés en tout point : politique, économique, environnemental et social. Ailleurs, mais aussi en France, nous avons été confrontés à la mise en place de politiques pour faire face à l'urgence, bien qu'elles soient discutables, notamment le compromis entre les espaces privés et publics, dont un aménagement des conditions de travail par un recours massif au télétravail. C'est-à-dire, une exploitation du chez-soi. Ces incertitudes m'ont amenée à resserrer le sujet pour me conduire à mon intimité, là où finalement, le sentiment de sécurité l'emporta face à l'immensité de ce monde. La lecture de l'essai *Une chambre à soi*, de Virginia Woolf me fit remémorer les souvenirs du témoignage de Shéhérazade. Toutes deux demandaient simplement un espace personnel, un endroit vierge de présence extérieure, une chambre à soi. La question de l'intimité comme condition de création est ici un préalable à la dépendance et au génie de l'humain, particulièrement de la femme pour Virginia Woolf. Cet essai féministe m'a suivie tout au long de mon cheminement. Traditionnellement, lorsque l'on pense intimité et chez soi, la chambre intervient en premier lieu. En 1929, Virginia Woolf dépeignait la différence entre fiction et réalité. Elle écrit en effet :

« Vraiment, si la femme n'avait d'existence que dans les oeuvres littéraires masculines, on l'imaginerait comme une créature de la plus haute importance, diverse, héroïque et médiocre, magnifique et vile, infiniment belle et hideuse à l'extrême, avec autant de grandeur que l'homme, davantage même de l'avis de quelques-uns. Mais il s'agit là de la femme à travers la fiction. En réalité, comme l'a indiqué le Pr Trevelyan, la femme était enfermée, battue et traînée dans sa chambre<sup>02</sup>. »

La chambre était le lieu de l'intime à des fins d'oppression.

02 Virginia Woolf, *Une chambre à soi* [1929], Paris, 10/18, traduit de l'anglais par Clara Malraux, 2001, p. 66.

Même si la nature de cette pièce a évolué et que le propos de Virginia Woolf, d'avoir une chambre à soi et quelques sous, fut légitimé, mais encore nécessaire aujourd'hui, l'enfermement qu'elle évoque est parlant. L'histoire qui découle de mes lectures, de mes envies et du contexte actuel a donné vie à la question suivante : l'isolement a-t-il renouvelé la conception de l'espace intime ?

### Définition du sujet

introduction

Par « isolement » est défini l'acte d'être isolé socialement et géographiquement d'autrui dû aux restrictions sanitaires des confinements depuis 2020. Il semble pertinent dans ce contexte précis de traiter du confinement puisque jamais pareille situation en matière de temporalité et de contrainte dans son logement n'a été vécue. Des choses sont à explorer et à extraire de cette période en constante mouvance. L'envie de documenter cette ère si particulière est également une des raisons à l'origine de ce mémoire. Cette problématique de recherche a émergé après de nombreux questionnements sur le sens du chez-soi, sur la contrainte d'un isolement forcé, sur la considération d'un espace vital, sur la dépendance matérialiste aux objets, ainsi que sur le dialogue dans l'intérieur. D'idées primaires est arrivée l'essence de ce mémoire qui cherche à questionner les lacunes du sens porté à la conception de l'espace intime. La spécificité de la situation convoque le design au sens de la conception d'un espace investi autrement. Un travail sémantique permet de poser les fondements d'une source primaire de la vie quotidienne — le chez-soi. En allant plus loin que la dualité du privé et public, ce mémoire vise à développer un modèle de compréhension de l'espace intime. Il situe le design dans un entre-deux, comme fuyant l'idée de l'opposition pour pallier une conception trop étroite d'une notion polyphonique — l'intimité.

Pour éclairer la complexité du chez-soi et de l'espace intime qui s'inscrivent dans ce que nous appelons for intérieur, trois hypothèses ont été érigées afin de proposer une classification des conceptions de l'espace intime. Grâce à des témoignages issus des

entretiens, la première partie consiste à tester que l'isolement suppose de nouvelles relations à l'espace. Il semble bon d'envisager l'idée que l'isolement n'ait rien renouvelé du tout. Dans cette partie nous chercherons à établir un état des lieux de la manière d'habiter afin de comprendre le sens du chez-soi et sa spatialisation dans l'espace de la maison. Cette hypothèse cherche à répondre à la question suivante : qu'est-ce qui était à changer, avant l'isolement, et qui s'est renouvelé à la faveur, pour ne pas dire grâce, à l'isolement sanitaire ? Dans la partie suivante, est émise l'hypothèse que l'isolement a directement remis en question la distribution de l'espace intime. Les différences entre lieu intime, lieu vital, lieu de travail s'amenuisent. L'habitat est questionné autour de la dualité dispositif et appareil puisque des moyens de communication se manifestent dans l'espace intime face à l'isolement. Cette hypothèse vise à remettre en cause la spatialisation du chez-soi et positionne l'usage comme remodelé dans la conception de l'espace intime. Puis, une dernière hypothèse met en avant une conception plus organique à partir de la deuxième hypothèse faisant écho à un renouvellement des usages. Cette dernière partie propose une nouvelle narration de l'espace et la prise en compte de la corporéité. En se focalisant sur la chambre, puis le lit, le design de l'espace intime devient vivant. Comment la chambre est-elle façonnée à partir de nouvelles données ? En partant de la symbolique de cette pièce, la dernière hypothèse consiste à établir une classification des conceptions de l'espace intime — au-delà de l'habitation — pour donner un nouveau sens au chez-soi et ainsi questionner la création d'un intime collectif, né de l'isolement.

## Projet

Je songe à mettre en perspective les différentes perceptions des choses du chez-soi ; transformées par les confinements. En pensant ce projet comme une expérience, j'ai l'idée de création d'une bande-son qui accompagnerait le visionnage de mon projet. Par visionnage, j'entends découverte. La bande-son sera réalisée à partir de bruits du quotidien, de l'intime.



Un craquement de parquet, le tintement d'un verre, un bruit de pas, un rideau qui se ferme, etc. Les possibilités sont multiples. Puis, avec un logiciel de montage (Pro Tools), je créerai un enchaînement plutôt brut à partir de ces enregistrements. La bande-son participerait à l'expérience de façon illustrative et immersive, mais la problématisation de mon projet n'est pas encore totalement définie. Cependant, un grand axe émerge naturellement : celui de l'intrusion dans l'intime. Ce projet cherche à questionner comment l'individu peut être scruté et analysé. Il s'agit de trouver des failles et d'aboutir à la captation de la donnée intime. Une exploration de la mise à mal de l'intimité est envisagée. Il serait intéressant de trouver des microsituations où il est question d'intimité, d'intrusion dans l'intimité de l'autre, qui peuvent interroger cette question de l'isolement et de la proximité. J'envisage également de partir des productions récupérées lors des entretiens (protocole encore à définir — peut-être des dessins ou photos), pour réaliser une œuvre résultant des données récoltées. Je pense à la data visualisation et à la vidéo. Le médium choisi me mènera sans doute à une sorte de journal de bord ou d'inventaire du confinement. Il pourrait aussi me servir de base pour l'élaboration d'un scénario d'usage, qui aboutirait à la création d'un prototype. Cette amorce d'enquête sur la reconfiguration de l'espace, de l'intime, de l'inconscient et du rêve, sera la matière fondatrice de mon projet.

À travers ce double travail de recherche-crédation, je cherche à discuter d'un endroit central dans la vie quotidienne — le chez-soi — bouleversé par un isolement qui contraint le corps et l'esprit à de nouvelles dynamiques.



**PHOTO 1**

*Avenida Princesa Isabel, Rio de Janeiro, 2018.*



019



# ÉTAPES PRELIMINAIRES

---

---

## État de l'art

La première étape de cette recherche consista en un état des lieux des travaux déjà effectués sur le chez-soi. La question de recherche rassemblant plusieurs notions connexes, l'état de l'art est constitué en majorité d'ouvrages sociologiques, philosophiques et d'essais. Il a été découpé en plusieurs parties significatives qui correspondent aux notions impliquées dans le mémoire. Une première partie concentre les ouvrages étudiant précisément l'espace et le chez-soi. La notion d'espace est celle qui englobe le plus significativement mon sujet. Deux auteurs ont été choisis pour aborder la compréhension des rapports à l'espace. Il s'agit de Gaston Bachelard et Perla Serfaty-Garzon. Les lectures de *La poétique de l'espace*<sup>03</sup>, et *Chez soi. Les territoires de l'intimité*<sup>04</sup>, sont importantes pour aborder la complexité de la question de recherche. En effet, elle nécessite une compréhension des aspects de représentation, de perception et d'usage de l'espace. Plus précisément, ces auteurs m'ont permis d'identifier des actions spécifiques, et de les ramener à la temporalité actuelle. Je pense notamment à Bachelard et sa réflexion sur un nouveau rapport à l'espace, plus sensible et immédiat. Cela fait écho à une pratique constatée en période de confinement, celle de la construction de cabanes dans l'espace habitable, que je détaillerai plus tard. Le chez-soi abordé par l'axe de sa représentation et des attentes sociales qu'il véhicule est défini dans l'ouvrage *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique*<sup>05</sup>, de Mona Chollet. Actualisation contemporaine de la notion du chez-soi, cet ouvrage vient compléter l'analyse de l'espace des précédents auteurs par une description plus factuelle. Il met en relief le déploiement des comportements humains et traite de problématiques sociales et politiques. À mi-chemin entre l'axe d'entrée par l'espace et celui de l'entrée par l'intimité, *Une chambre à Soi*<sup>06</sup> est important dans le cadre du

étapes préliminaires

03 Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace* [1947], Paris, PUF, 2020.

04 Perla Serfaty-Garzon, *Chez soi : Les territoires de l'intimité*, Paris, Armand Colin, 2003.

05 Mona Chollet, *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique*, Paris, La Découverte, Zones, 2015.

06 Virginia Woolf, *Une chambre à soi* [1929], *op. cit.*

mémoire parce qu'il place l'espace intime de la chambre au centre de l'accomplissement du soi, par la création. Puis, pour baliser la notion d'intime, j'ai d'abord effectué une recherche générale sur le terme afin d'extraire des caractéristiques communes. Cette phase analytique était nécessaire pour forger mes propres outils de compréhension. Aussi, il m'a semblé nécessaire d'apporter de l'altérité à mon sujet en pensant également les côtés néfastes de l'intimité avec l'ouvrage de Michael Føessel qui pense ce terme comme politique dans *La privation de l'intime: mises en scène politiques des sentiments*<sup>07</sup>. Puis, afin de rattacher les considérations phénoménologiques et sociologiques de l'espace au design, *Poïétiques du design 4 : Conception, Corps et Fictions*<sup>08</sup>, de Gwenaëlle Bertrand et Maxime Favard est une ouvrage sur lequel je m'appuie parce qu'il propose une approche éloignée des archétypes habituels, pour penser la conception par les sensations du corps humain. Cette lecture est une première accroche à ma réflexion sur la narration par le corps dans la dernière partie.

Avec ces auteurs qui inscrivent leur travail dans le même champ disciplinaire que le mien, je cherche à faire un état des lieux des notions importantes de ma recherche pour aboutir à des concepts qui lui sont propres. La pluralité de l'état de l'art soulève justement un manquement — celui d'un lien à tisser entre des propositions qui gagneraient en clarté par une mise en collectivité. Ce mémoire analyse, affirme, puis tente de surmonter la seule description factuelle de Mona Chollet ou teintée de poésie de Bachelard, pour déraciner des termes complexes dans leur définition : l'intime, le chez-soi, la conception. Il introduit l'idée d'un rassemblement de ses notions, afin de créer un concept singulier et cohérent. L'originalité de ce travail — sa temporalité — m'aide car l'isolement est une première attache commune aux différentes facettes du mémoire.

07 Michaël Føessel, *La privation de l'intime : mises en scène politiques des sentiments*, Paris, Seuil, 2008.

08 Gwenaëlle Bertrand, et Maxime Favard (dir.), *Poïétiques du design. Vers de nouveaux paradigmes de la conception*, Paris, L'Harmattan, Collection Esthétique, 2014.

## Corpus et méthodologie

Le cadre de l'état de l'art traite d'une temporalité récente et même actuelle. De fait, peu de travaux traitant de la question ont été publiés. Cette limite donna sens au corpus, élaboré à partir des situations de confinements. Il m'a semblé pertinent de recueillir des témoignages afin d'examiner la problématique sans avoir d'idées préconçues sur la manière dont l'isolement a modifié — ou pas, la conception de l'espace intime. Le corpus est composé d'entretiens (semi-dirigés) réalisés sur un échantillon de sept personnes. L'idée première était de collecter plusieurs récits de cette isolation forcée, qui refléteraient des vécus de confinements singuliers. Le point principal était de diversifier les interviewés pour ne pas effectuer un travail autocentré sur des personnes aux mêmes caractéristiques socioculturelles : des étudiants, des personnes seules, des familles, des personnes en situation de précarité. Les entretiens, généralement d'une durée de 20 à 45 minutes, sont basés sur une discussion autour de l'intime dans le chez-soi, des délimitations des espaces et de l'impact de l'isolement. De plus, j'ai recueilli une visualisation de données existantes autrement que par l'oralité. La dernière question de l'entretien consistait à demander à l'interviewé une chose (photo, croquis, dessin, mot...) qui symbolisait son chez-soi. Grâce à une demande libre dans la forme, j'ai comparé et dégagé des caractéristiques communes grâce à un médium alternatif à l'écrit. Cette méthode a permis d'éclairer des entretiens traitant parfois de sensations physiques, difficiles à retranscrire avec des mots. En fait, il s'agissait de concevoir des entretiens sur la base de productions. Je prendrais également appui sur un travail produit lors d'un workshop avec Annie Gentès et Stéphane Safin en janvier 2021. Avec Margot Laudoux et Guillaume Svobodny, nous avons réalisé une vidéo sur l'impact de la virtualité dans les relations du foyer pendant le confinement. À partir d'un processus de recherche basé sur la réalisation d'entretiens, nous avons choisi le support vidéo pour communiquer les résultats de notre enquête. Ce format vidéo sera plébiscité pour intervenir dans la deuxième partie de ce mémoire. La production rejoint la deuxième partie de mon corpus qui s'attache



à la création. L'œuvre de Wajiro Kon qui interroge les mouvements de la vie quotidienne et la bande dessinée de Winsor McCay, *Little Nemo in Slumberland*, basée sur l'imaginaire de la chambre, sont des productions qui éclairent ma réflexion.

La limite du corpus (entretiens) se situe dans le choix de son échantillon. Bien que l'avantage majeur réside dans la réalisation d'une étude qualitative mettant en avant des perceptions, des comportements, des attitudes, l'échantillon dépeint une faible représentativité de la population ayant vécu le confinement. Principalement par manque de données quantitatives, qui découlent d'un manque de temps. L'enquête intervient également dans un moment où peu de recul a été observé face à une situation pas tout à fait terminée. Pour autant, ce début d'étude marque les prémices d'investigations qui pourront se poursuivre sur le long terme.

## Terrain

Enfin, une dernière étape avant la rédaction permet de constituer la méthodologie d'approche : celle du choix d'un terrain. L'anthropologie et la sociologie me paraissaient nécessaires afin d'établir une analyse descriptive d'un lieu qui viendrait en complément d'entretiens. Deux endroits similaires dans leur structure vont être mis en relation dans le cadre de l'analyse de terrain. Il s'agit du Verger Saint-Sylvestre à Palaiseau et du Lavoir du Buisson à Paris. Ces habitats ont pour particularité d'être collectifs et sont donc une source intéressante en matière de définition de l'espace. La sélection du terrain s'est opérée comme une alternative au schéma classique de l'habitation, dans le but de sortir des conventions de représentation du chez-soi isolé du reste du monde. La méthodologie suivant une démarche descriptive empirique, elle permettra une unité et un rythme dans le déroulement du mémoire, alternant entre les analyses tirées d'une approche descriptive et celles tirées des témoignages — majoritaires, de l'ordre du ressenti.



---

---

# 01 PHYSIOLOGIE DU CHEZ-SOI



Le terme physiologie est généralement utilisé pour caractériser l'étude du rôle, du fonctionnement et des propriétés des organismes vivants, qu'ils soient de forme humaine, végétale ou animale. Pourtant, il paraît justifié d'employer la physiologie pour parler du chez-soi. D'abord parce que le chez-soi n'est peut-être pas tout à fait une forme inerte et matérielle. L'idée avancée est qu'il peut être qualifié de vivant, non pas en tant qu'organisme, mais comme une structure. Également parce que le chez-soi en tant que structure vivante admet la modification de son rôle, de son fonctionnement et de ses propriétés dans un environnement donné. Ainsi, l'évolution de cette structure vivante comme lieu d'isolement sera le centre de cette première partie. Le chez-soi revêt plusieurs composantes qui participent à la création de la composition naturelle de l'homme. Loin d'être anodin, le soi dans ce terme offre toute sa complexité. Le *chez*, en latin la maison, est au centre de la situation de confinements puisque nous avons été contraints à un retranchement chez nous. Pas tout à fait espace vital, ni tout à fait une prison, le chez-soi pose la question de sa représentation. Dans un premier temps, le chez-soi est introduit par l'espace architectural. La contrainte de l'isolement forcé a révélé une nouvelle narration de l'habitat qui s'explique par le temps considérable passé dans l'intérieur. En partant de cette hypothèse, il semble bon d'envisager l'idée que l'isolement n'ait rien renouvelé du tout. Il est donc important d'établir un état des lieux de la manière d'habiter, pour comprendre les rouages du chez-soi.

### En quête de sens

Pourquoi est-il si difficile de définir ce qu'est le chez-soi ? Peut-être n'y a-t-il pas de sens rigoureux impossible à ce terme ? La chose la plus sûre est sans doute la perte du chez-soi, plus facile à définir : c'est la perte de repères, la perte d'une chose qui nous faisait sentir entier. Cette perte voulant être évitée coûte que coûte parce qu'elle insinue des traumatismes profonds, des conseils sont distribués à tout va pour atteindre l'état de « se sentir chez soi ». À voir les articles fleurissant sur internet, encore plus en période de confinement, le

chez-soi intéresse ; « Comment se sentir chez soi dans une location ? », « 15 indispensables déco pour se sentir chez soi pendant le confinement ». Avant que ce terme soit un argument de vente ou un effet de mode, peu de personnes se questionnaient sur son sens. Encore maintenant, son apparente simplicité laisse muet d'étonnement quand vient la question : Qu'est-ce que ton chez-toi<sup>09</sup> ?

À priori simple, le sens porté au chez-soi est bien plus complexe que sa spatialité. On le qualifie souvent d'endroit pour le matérialiser dans l'espace et le rendre visible. Cependant, il prend d'abord naissance dans une relation entre un individu et un ressenti. Il abolit des distances que l'on qualifie d'étrangères pour se rapprocher d'une distance familière. Il n'est pas une chose que l'on expose ou que l'on peut reproduire à l'infini. Son sens et ses attributs sont exclusifs car il n'est pas une enclave unique à l'extérieur, il est une multitude de fragments. Il n'est pas isolé, mais plutôt à l'écart. Un paradigme du chez-soi est inenvisageable. En effet, il se construit sur les bases d'une relation singulière propre à chaque individu. Cette abolition de distance entre l'individu et le chez-soi n'intervient pas en premier lieu, elle se construit dans une relation d'engagement. L'anthropologue Edward T.Hall reconnaît quatre distances de l'homme dans son rapport à l'environnement : la distance intime, personnelle, sociale et publique. L'auteur propose de rendre mesurable la perception de l'espace par une classification des comportements de l'humain en fonction de la distance à laquelle il interagit avec son environnement. Malgré le fait que le chez-soi soit avant tout défini par un ressenti, suivant la classification d'Edward T.Hall, la distance qui le sépare de l'homme est intime, car l'espace du chez-soi agit en tant qu'extension corporelle. L'anthropologue souligne le fait que ces distances doivent être traitées pour comprendre le rapport humain à l'espace.

« L'incapacité générale à saisir l'importance des nombreux éléments qui contribuent à créer le sentiment humain de l'espace tient à deux conceptions erronées : selon la première, il existerait pour chaque effet une cause identifiable et unique ; selon la seconde, l'homme est

09 Lors des entretiens, une des premières questions posées était celle-là. Plus de la moitié des personnes ont déclaré n'avoir jamais réfléchi à cette question, bien qu'elles estiment avoir un chez-soi. Annexes p. 113.

une fois pour toutes contenu dans les limites de sa peau. Dès que nous nous libérons de notre aspiration à l'explication unique, et dès que nous parvenons à imaginer l'homme prolongé par une série de champs à extension constamment variable et qui lui fournissent des informations de toutes sortes, nous commençons à l'apercevoir sous un jour complètement nouveau<sup>10</sup>. »

Le chez-soi n'est pas un but à atteindre, mais plutôt une destination, comme un sentiment naturel que tout humain souhaite rencontrer un jour — le fait de se sentir chez soi. Ce sentiment peut être précisé par les caractéristiques qu'il possède. Bien qu'elles divagent dans leurs illustrations concrètes par l'absence de modèle du chez-soi, certaines émergent comme attributs primaires pour le qualifier. La première est le fait qu'il déclenche un sentiment de bien-être. Le bien-être est caractérisé par une sensation positive d'apaisement, par l'absence de préoccupations qui pourraient altérer ce sentiment. Le chez-soi assure aussi un sentiment de sécurité. Il pourrait s'assimiler à une barrière au monde extérieur à soi, à l'ailleurs. Presque comme une solution aux menaces, il est une bulle englobante qui protège. En fait, le chez-soi étoffe la palette du vocabulaire du soi. Finalement, loin de la forme inerte, le chez-soi vivant donne le sentiment de ne plus être perdu, comme si le bon chemin était devant nous.

À travers les ressentis physiques qu'il suppose, le chez-soi est défini par un sentiment qui induit une relation d'affectivité. Cette affectivité rejoint naturellement son rapport à l'espace. On peut dire que s'impose naturellement ce choix quand il s'agit de définir ce terme. Tant il est complexe et parce qu'il doit être étudié historiquement et sociologiquement, cette quête de sens se concentre d'abord sur les aspects de spatialisation et de relations. C'est justement à partir de ces deux aspects considérés comme central que d'autres usages vont venir éclairer le sens de ce sentiment. Pour illustrer l'image du chez-soi comme un espace, davantage que le terme endroit utilisé en premier lieu, nous nous appuyons sur la distinction de Michel de Certeau

---

10 Edward T.Hall, *La dimension cachée* [1966], Paris, Seuil, traduit de l'anglais par Amélie Petita et Anne Fabre-Luce, 1971, p. 145.

entre lieu et espace. En effet, pour lui, « L'espace est un lieu pratiqué<sup>11</sup>. » Autrement dit, le chez-soi est un lieu transformé en espace par les gens qui l'habitent. Il provoque des ressentis physiques qui par l'action de l'habiter supposent des usages. Avant de définir les fondations de l'habiter, il est important de souligner la symbolique déchargée de toute captivité de ce sentiment, comme si tout était possible. Il est puissant parce que justement, ce qui s'y passe relève de la spontanéité et ne peut se ressentir nulle part ailleurs. Le *making-of* du film *Notre jour viendra*, de Romain Gavras retrace l'histoire des acteurs. Un enfant tzigane témoigne de son sentiment de venir de nulle part :

« Alors on vient d'ou nous ? Nous on n'a pas de pays. Vous connaissez un pays qui s'appelle tzigane ? Non. Les Français, la France ; les Marocains, le Maroc ; les Algériens, l'Algérie. Tous ils ont un pays, et nous les Tziganes, on n'a pas de pays. [...] Partout c'est pas comme le chez toi, le chez-toi c'est mieux ! Même si t'es riche, t'es pauvre, chez toi tu te sens bien. Tu te sens comme quelqu'un de libre, quelqu'un qui n'a besoin de rien<sup>12</sup>. »

Le chez-soi identifié par le sentiment qu'il procure conduit à s'interroger sur sa matérialisation dans l'espace et sur son architecture. En admettant les fondations architecturales comme évidentes, il s'agira d'examiner à la suite de son sens psychique, son mode d'organisation.

## Une structure habitable

L'habiter est une manière d'être au monde qui fait du corps le personnage principal de l'espace. Plus que d'exister dans l'habitation, il est nécessaire d'y vivre afin de développer un style de vie et des habitudes, pour y associer le chez-soi. L'habiter n'est pas seulement avoir un intérieur, c'est aller plus loin que le seuil d'entrée. En dépassant ce seuil, l'espace devient un espace vécu, et non plus un simple logement. L'importance de cette différence

11 Michel de Certeau, *L'invention du quotidien : Arts de faire* [1980], Paris, Gallimard, Collection Folio Essais, 2010, p. 173.

12 Karim Boukercha, « *Ni pays, ni langue, ni armée* » – *Making-of* du film « *Notre jour viendra* » [en ligne], 2012, 19 min.

tient dans le fait qu'un logement n'est pas habité : il est occupé<sup>13</sup>. Outre le logis, il s'agit de comprendre pourquoi le chez-soi a pris place spontanément dans l'espace domestique et dans l'action d'habiter. Heidegger, dans sa conférence *Bâtir habiter penser*, prononcée au mois d'août 1951 à Darmstad, évoque l'habitat comme une enclave protectrice. En ce sens, habiter signifie être chez soi :

« Habiter, être mis en sûreté, veut dire : rester enclos dans ce qui nous est parent, c'est-à-dire dans ce qui est libre et qui ménage toute chose dans son être. Le trait fondamental de l'habitation est ce ménagement. Il pénètre l'habitation dans toute son étendue. Cette étendue nous apparaît, dès lors que nous pensons à ceci, que la condition humaine réside dans l'habitation, au sens du séjour sur terre des mortels<sup>14</sup>. »

Notre point de départ s'appuie sur le fait que le chez-soi prend place dans l'espace de la maison, l'appartement ; autrement dit : l'espace domestique. Pour éclairer et comprendre les enjeux de l'espace habitable, nous ferons référence à l'ouvrage de Mona Chollet, *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique*<sup>15</sup>. L'autrice y explique que le logement doit remplir la fonction du chez-soi. Le déplacement de la définition initiale d'Illich s'explique par la relation de cause à effet entre le logement et la rareté d'acquisition de ce dernier. À l'évidence, la difficulté de se loger contraint l'individu à habiter sans grande conviction l'espace qu'il réussit à obtenir. Le choix du mot *odyssée* dans le titre de l'ouvrage saisit par sa définition le long chemin jusqu'au chez-soi, tourmenté par des facteurs extérieurs à la simple appropriation du lieu. Justement, Mona Chollet souligne que les mécanismes sociaux proposent un modèle qui condamne l'essence même de l'être — celle d'habiter, en créant un

13 En 1984, Ivan Illich prononce une conférence nommée « L'art d'habiter ». Il déclare que « l'habiter est le propre de l'espèce humaine. » Or, il affirme que les humains n'habitent plus, mais sont logés dans un environnement rigide qui ne leur permet pas de créer leur propre liberté d'habiter. Cette mention se trouve dans : Ivan Illich, *Dans le miroir du passé : Conférences et discours, 1978-1990*, Paris, Descartes et cie, traduit de l'anglais par Maud Sissung et Marc Duchamp, 1994, p. 64.

14 Martin Heidegger, *Essais et conférences* [1958], Gallimard, Collection Tel, traduit de l'allemand par André Préau, 1980, p. 176.

15 Mona Chollet, *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique*, *op. cit.*



besoin de consommation irrépressible. L'obsolescence programmée des objets et des choses rend l'appropriation d'un lieu difficile. En effet, les habitudes dans l'espace participent à rendre l'espace vécu. Elle écrit : « La société de consommation paraît [...] flatter nos aspirations domestiques, mais en réalité elle entrave notre capacité à habiter<sup>16</sup>. »

L'affirmation du chez-soi dans l'espace domestique s'inscrit dans la sphère privée. Comme le montre Mona Chollet, cet espace est anthropique. Il est construit grâce aux usages créés par ses habitants, mais surtout par les normes de la société qui s'imposent dès lors dans cet espace privé. Dans un contexte de rationalisation de l'espace domestique, Charlotte Perriand est une des pionnières quand il s'agit d'articuler la fonctionnalité des pièces et de penser l'organisation de la maison dans un ensemble. Elle conçoit notamment la cuisine semi-ouverte (**PHOTO 2**), qu'elle décline sous plusieurs formes, pour sortir de l'assertion à l'espace domestique fermé et réservé à la femme. Cette pièce a pour fonction de subvenir à un besoin primaire ; celui de se nourrir. Elle est souvent considérée comme une pièce centrale, notamment en France, où la gastronomie prend une place importante dans l'espace domestique de la maison. Toutefois, elle a été dans le passé, plutôt considérée comme une arrière-pièce, là où les domestiques étaient chargées de préparer le repas servi dans un espace distinct — le salon. Celui que l'on appelle la « pièce à vivre » est en fait souvent un espace où l'on se prélassait. Il est également l'endroit où l'on reçoit des personnes extérieures au foyer, là où la sociabilité s'exerce dans le privé. Le salon est à l'inverse d'autres pièces comme la chambre, l'endroit le plus facilement exposé aux regards extérieurs ; il est ce que l'on présente de son habitat. En ce sens, cette pièce sert de liaison entre la construction du soi et le monde extérieur. Selon Perla Serfaty-Garzon, elle est une des « traductions spatiales de consolidation de l'identité sociale de l'habitant<sup>17</sup>. » Enfin, la chambre est le lieu du sommeil, l'espace de repos. Georges Perec souligne le caractère impersonnel de ses espaces réduits à une fonction pensée par les architectes et les

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 37.

<sup>17</sup> Perla Serfaty-Garzon, *Chez soi : Les territoires de l'intimité*, op. cit., p. 162.

urbanistes<sup>18</sup>. La complexité de l'espace domestique vient de son ancrage symbolique dans l'histoire. Autrefois lieu de domination masculine, il porte en lui tous les modèles anciens de la société passée. Néanmoins, cet archétype de la maison révèle également une organisation affective qui échappe aux choix des bâtisseurs. Le quotidien et l'habitude participent à engendrer le sentiment de sécurité. La sécurité affective s'explique par l'importance que l'on donne à une chose qui nous rappelle des souvenirs. Pour Mona Chollet, cette richesse constitutive de l'espace de la maison « désigne un ensemble d'objets chargés de sens, de souvenirs ou constitutifs d'un héritage<sup>19</sup>. » Aucune valeur n'est appliquée à ces supports d'affectivité, mais ils sont une composante essentielle de l'appropriation de la maison.

L'habitat apparaît alors comme une richesse à la constitution de l'homme. Il est évident qu'il révèle des inégalités croissantes et que le fait d'avoir un toit soit l'apanage de conditions sociales privilégiées. Néanmoins, la maison possède des caractéristiques symboliques importantes. Elle véhicule même une image idéalisée dans la représentation collective. Les habitats participatifs sont des structures qui cherchent à réinventer ce modèle, pour redéfinir les frontières entre dedans et dehors. Le style de vie basé sur la maison bourgeoise est ici repensé. Situé à Paris, le Lavoir du Buisson (**PHOTO 3**) est situé sur une parcelle d'un ancien Lavoir industriel du 10<sup>e</sup> arrondissement. Cet habitat participatif réalisé par Bernard Kohn contient 14 unités de logement : deux triplex, 10 duplex, deux plain-pied. C'est à l'origine un terrain accompagné d'un ancien lavoir, qu'un groupe d'une douzaine de familles a décidé d'acheter ensemble. L'originalité de l'habitat participatif, outre le fait de vouloir une autre façon de vivre, réside dans le fait que les habitants ont pensé avec l'architecte la conception de leur logement. C'est le cas également du Verger Saint-Sylvestre à Palaiseau (**PHOTO 4**). Ce projet reprend les mêmes caractéristiques que le premier habitat participatif. À partir d'un bâtiment existant, 17 logements ont été construits, mais à l'inverse du logement individuel, des pièces considérées comme privées sont mises à

18 Cf. Georges Perec, *Espèces d'espaces* [1974], Paris, Galilée, Collection l'espace critique, 2000.

19 Mona Chollet, *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique*, op. cit., p. 34.

la disposition de tous. Le jardin, la cave, la laverie, la terrasse, le patio. Le schéma conventionnel de la maison est modifié et son agencement pensé dans un ensemble extérieur provoque un investissement dans le chez-soi plus important. En effet, dans le cadre du Lavoir du Buisson, l'architecte était plutôt un médiateur. Il a fallu deux années de discussion pour que le Lavoir arrive à sa forme finale. La vie en communauté dans un même espace a fait émerger des besoins différents. En résulte donc une architecture modulaire qui s'adapte aux envies de chacun, et permet une évolution dans le temps. Chaque appartement dispose de deux portes d'entrée, pour avoir la possibilité de découper l'appartement. Les cloisons entre les appartements sont modulables ; si un voisin veut étendre son appartement et annexer une pièce à son voisin, il le peut. Le Lavoir du Buisson est labyrinthique, chaque espace a été conçu avec des caractéristiques différentes. Certains appartements se superposent alors que d'autres se croisent de façon à ce que chaque appartement ait une exposition au nord et au sud.

L'habitat participatif est un lieu d'observation riche quand il s'agit de définir une pratique aussi courante que celle de l'habiter. Bien qu'il soit à l'initiative d'un groupe de personnes privilégiées et qu'il suppose donc « un minimum de moyens financiers et, le plus souvent, le recours aux services d'un architecte<sup>20</sup>. », ce type d'habitat remet en cause une vision du chez-soi historiquement ancrée. De plus, les signes d'une nouvelle façon d'habiter posent la question de l'attribution d'un lieu de l'intime dans le chez-soi. L'identification de différentes façons de vivre, à l'aide d'habitats partagés et d'habitats plus conventionnels, permettra de dégager par la suite, des dissidences ou des consensus dans les modèles d'organisation du chez-soi. Le fondement du chez-soi en tant que structure habitable le rapproche du statut d'espace fixe d'Edward T.Hall, qui le définit par « des aspects matériels, en même temps que les structures cachées et intériorisées qui régissent les déplacements de l'homme sur la planète<sup>21</sup>. »

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 103.

<sup>21</sup> Edward T.Hall, *La dimension cachée* [1966], *op. cit.*, p. 132.



**PHOTO 2**

Charlotte Perriand et Le Corbusier, *Cuisine de la Cité Radieuse*, 1947-1952, Fondation le Corbusier, Marseille.



**PHOTO 3**

Vergier Saint-Sylvestre, Palaiseau.



**PHOTO 4**

*Lavoir du Buisson, Paris.*

## L'intime, une dimension complexe

L'inscription du chez-soi dans l'espace privé soulève naturellement la question de l'intime. En ce sens que le chez-soi, nous l'avons vu, agit comme une extension à l'individu, comme une proximité évidente avec le corps de l'habitant. Au même titre que l'intime engage l'intériorité de l'individu par opposition à ce qui lui est extérieur. Manifestement, l'expression chez soi contient d'emblée un rapport exclusif entre l'humain et sa maison.

« Quelle indication l'expression " chez moi " nous donne-t-elle, dans la mesure où, en elle, la question de la maison se trouve déjà reliée à celle du soi ou du *self*, pour dire en anglais ? N'est-ce pas tout d'abord qu'elle nous oriente vers une compréhension de la maison — voire de l'espace habité — qui ne s'arrête pas à la sphère de l'avoir ou à la simple localisation, mais l'envisage en rapport à la constitution même d'une identité personnelle<sup>22</sup> ? »

Au-delà donc de la spatialisation de la maison, le rapport que nous entretenons avec le chez-soi est intime, car il permet la construction de l'identité, éloignée de la profusion du monde extérieur. Afin de comprendre comment l'intime prend place dans le sentiment du chez-soi, il faut s'intéresser aux limites qu'il suppose, plutôt qu'à son sens insaisissable. Dans la Rome antique, l'intime trouvait ses racines dans le temps de l'*otium*, le temps libre. Il ne prenait pas place dans le temps consacré à la négociation, *negotium*, qui s'inscrivait dans l'espace public. Déjà, la notion d'espace privé comme temps de l'intime en opposition à l'espace public était chronique. Cette séparation entre le privé et le public constituait la vie démocratique. Aujourd'hui, cette différence s'est maintenue, à moindre mesure, et l'on peut dire que l'intime se soustrait aux regards non choisis. En allant plus loin que les regards extérieurs, la notion d'intime est d'abord un choix personnel engageant l'individu. De manière inéluctable, l'habitable du chez-soi offre parfaitement cette possibilité, puisqu'il est le lieu sélectionné par l'individu pour son repli. D'abord

physiologie du chez-soi

22 Maria Villela-Petit, « Le chez-soi : espace et identité » [en ligne], *Architecture & Comportement / Architecture & Behaviour*, vol. 5, 1989, p. 128.

une question de lieu, entre le dedans — qui permet la naissance d'un récit propre — et le dehors, l'intime se construit en dichotomie. Dans la conscience collective, il se traduit par les relations familiales qui prennent place dans l'espace privé. Avant tout bâti sur les distances relationnelles, l'intime se manifeste par l'abolition de l'hésitation. L'exemple le plus simple consiste à penser aux situations de l'intimité. Ne sont-elles pas des situations où la gêne disparaît, ou l'on se sent libre d'être totalement soi-même ? Ce rapprochement amène inexorablement le chez-soi au stade de l'intime puisqu'il est un espace où le soi se réalise. « Aujourd'hui, j'ai juste compris qu'être chez soi, ce n'est pas rentrer dans sa maison forcément, en tout cas pour moi ; c'est plutôt se sentir libre d'être soi-même<sup>23</sup>. » L'intime n'est pas un objet mais un rapport qui se traduit par des effets sur les relations de l'individu à l'environnement, pas seulement sur ses relations intérieures. François Laplantine parle de l'expérience de l'intime lorsqu'un « lieu se transforme en lien<sup>24</sup>. » Dans cette perspective, le lieu habitable du chez-soi devient une partie de l'être.

Perla Serfaty-Garzon examine les limites attribuées à l'intime dans l'espace privée. L'intérieur de l'espace domestique par sa disposition spatiale comprend les relations dans le foyer, mais aussi celles qui se décident en vue du monde social. L'autrice en exposant cette dualité entre intérieur et extérieur — qu'elle critique pour son caractère réducteur — montre le raccourci facilement employé entre intérieur et intime. Elle rapproche les deux termes qui supposent des comportements spécifiques de l'individu en utilisant une hiérarchisation, « l'intime — *intimus* est le le superlatif et intérieur — *interior* — le comparatif<sup>25</sup>. » L'intérieur, et donc le privé, régule les interactions entre le moi et l'autre. Plus que de permettre des comportements intériorisés, l'intérieur permet par sa relation intime avec l'individu de déployer une conscience vis-à-vis du soi évoluant dans le monde extérieur. Toutefois, cette conscience est-elle dénuée de l'impact de telles délimitations — celles de l'espace à

23 Entretien avec S., annexes p. 138.

24 François Laplantine, *Penser l'intime*, Paris, CNRS éditions, 2020, p. 17.

25 Perla Serfaty-Garzon, *Chez soi : Les territoires de l'intimité*, op. cit., p. 69.

l'intérieur même de la maison — permettant de générer un espace-temps singulier ? Ce questionnement souligne le caractère dominant d'une modélisation du chez-soi où l'intime est inhérent à l'espace privé et donne naissance à des comportements, en opposition au monde extérieur. Il paraît légitime de se demander si l'action d'habiter ne gagnerait pas à se construire autrement que par des modalités de l'intime qui limitent son espace à celui de la maison.

## Habiter le chez-soi et le chez-nous

L'identification de l'intérieur comme subordonné à la régulation des différents espaces de la société indique par ailleurs des interactions indirectes. Par conséquent, l'intime prend place dans un rapport avec autrui et s'inscrit dans l'espace de la maison. Lors des entretiens, la question de l'espace intime dans le chez-soi était posée. Deux personnes ont évoqué spontanément la salle de bain comme l'espace le plus intime dans leur chez-soi. Elles expliquaient que la proximité avec leurs corps dans l'espace ajoutait une prise en compte de l'existence physique. Cette expérience les amenait au plus profond de leur intimité.

physiologie du chez-soi

« La salle de bain, personne d'autre que toi ne peut prendre sa douche ou aller aux toilettes et c'est aussi là où tu te vois nu, ou tu te vois hyper proche. Il y a généralement des glaces. Tu te vois vraiment et c'est clairement une des parties les plus intimes parce que c'est vraiment que toi et ce que tu représentes pour toi, ce que tu es<sup>26</sup>. »

Perla Serfaty-Garzon parle de cette pièce comme abritant « une dynamique<sup>27</sup> » de l'intime. Ce mouvement évoqué ici conduit à penser l'intime comme une donnée mouvante désignant l'action de la représentation au monde. En effet, les interviewés évoquent ce rapport au corps dans cet espace où ils sont seuls comme un moment privilégié avec leurs êtres. L'existence de ce moment ne peut que subsister si le corps se construit

26 Entretien avec N., annexes p. 116.

27 Perla Serfaty-Garzon, *Chez soi : Les territoires de l'intimité*, op. cit., p. 178.



dans un ensemble. Sans cet ensemble, le privilège et la considération de ce moment perdraient son sens précieux. Pour Serfaty-Garzon la salle de bain est un espace de transition pour le corps à l'égard du monde social :

« De la même façon, la salle de bains, en principe exclusivement espace de l'intimité avec soi-même, entre, selon les circonstances, dans l'ordre de l'apparence et de l'avant-scène sans se défaire de son sens premier<sup>28</sup>. »

Ainsi, l'intime implique une forme de vulnérabilité faisant sens à la construction du soi, et à pour effet une confiance synonyme d'affirmation du soi singulier dans le nous. Ce rapport étroit entre le collectif et l'individu peut être illustré précisément par l'habitat participatif.

Dans ces habitats, le privé n'est plus la seule sphère du logement. La dimension collective est une partie essentielle du mode d'habiter. Au Verger Saint-Sylvestre comme au Lavoir du Buisson, certains espaces sont définis comme collectifs dès le contrat de départ. C'est le cas des jardins, des halls, de la salle commune, de tout ce qui est extérieur aux habitations. Les terrasses sont elles aussi partagées entre plusieurs foyers (**PHOTO 5**). Cette mise en commun implique des comportements qui ne sont plus instaurés par l'espace personnel, mais par l'espace du *nous*. L'architecture même des lieux est basée sur une structure plus ouverte sur l'extérieur que les maisons ou appartements traditionnels. Les façades vitrées sont très employées dans les deux types d'habitats étudiés. Elles donnent un accès à l'extérieur omniprésent et rendent la limite physique de la maison moins définie. Cependant, la liberté d'aménagement conduit les habitants à moduler cette face visible du *nous*. Au Lavoir du Buisson notamment, plusieurs personnes peuvent remplacer aisément la façade vitrée par un panneau en bois. Par cette modification, l'architecture du lieu et les intentions d'ouverture de départ sont remises en cause. Ici particulièrement, un code couleur avait été instauré sur les façades vitrées ; le rouge de l'encadrement signifiait la possibilité d'ouverture de la fenêtre et le jaune la condamnation de cette ouverture. Le vert signifiait l'accès direct au jardin. Non seulement ces formes

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 179.

d'habitats révèlent une nouvelle façon de penser le chez-soi dans l'habitat, mais elles révèlent aussi les tensions qui peuvent exister entre ce que nous voulons soustraire aux regards et ce que nous voulons exposer. Par ailleurs, l'habitat participatif soumet une nouvelle définition du *nous*. Ce n'est plus seulement le nous rapporté au monde social extérieur, mais plutôt le *nous* des autres habitants en proximité évidente les uns des autres. L'entretien avec un habitant du Verger Saint-Sylvestre a fait émerger le besoin d'appartenance propre au sein du lieu commun.

« Normalement, quelqu'un qui a une petite parcelle a moins besoin d'accès à cet endroit-là (le jardin), et la parcelle est assez réduite par rapport à une terrasse. Mais là, on voit bien que ça dépasse largement. Il y a des petits enjeux de territorialité, même si moi, je vois les choses de loin parce que j'ai aussi un chez-moi ailleurs. Ici, c'est notre chez-nous, mais c'est d'abord aussi le chez-soi de Marie et moi, j'ai un chez moi dans le Périgord<sup>29</sup>. »

Le partage du jardin avec celui de l'espace privé (la parcelle) propre à certains appartements en rez-de-chaussée (**PHOTO 6**) illustre les limites territoriales. En dépit d'une volonté certaine, il semblerait que l'individualisme émerge dans le collectif, même dans un espace censé mettre en avant le partage et l'intérêt collectif. Sous l'effet de cette différenciation, nous pouvons faire émerger la singularité de chaque espace par son occupation. Le jardin de l'habitat participatif est donc un territoire partagé alors que la parcelle — bien que ne disposant pas de limites physiques et étant dans la même spatialisation que le jardin — est un territoire occupé par l'habitant. Ce territoire ne suppose pas d'autre occupation extérieure. La place accordée aux territoires personnels en opposition aux territoires partagés dénote d'un certain dissensus. Il faut remarquer que dans ce type d'habitat, l'occupation des territoires n'est pas aussi facilement scindée que dans l'habitat domestique classique caractérisé par l'intérieur privé et l'extérieur public. Cette redéfinition des frontières dans l'habitat participatif permet de rendre compte de la singularité de chaque zone constitutive du chez-soi. Les délimitations de l'espace autant dans l'habitat participatif que dans

29 Entretien avec P., annexes p. 126..

l'appartement sont relatives à des modes d'existence liés. Le soi ne peut pas se construire sans la dimension du nous en rapport avec la représentation du soi dans le monde public, ni sans l'affirmation d'un territoire propre. La proxémie entre les différents espaces du chez-soi et les gestes qui en découlent — la conscience du corps, le passage d'une zone propre à une zone partagée, conduit l'individu à établir des relations articulées dans des territoires distincts. Ces relations plurielles interviennent à l'échelle géographique du territoire, mais aussi à son échelle symbolique. En effet, l'appropriation du chez-soi est guidée par les représentations collectives forgées par la société.



**PHOTO 5**

*Lavoir du Buisson, Paris.*



**PHOTO 6**

*Verger Saint-Sylvestre, Palaiseau.*

## Entre représentations et attentes

L'habitat n'a jamais été aussi discuté que depuis le début des périodes d'isolement. Tout à coup, il est devenu le lieu de toutes les attentes et de toutes les contraintes. Il s'est imposé comme le lieu de repli face au danger imminent de la maladie. Pourtant, ce lieu de repli, parce qu'il a été contraint, a suscité un rapport fantasmé au monde extérieur. Le dedans était ressenti comme la barrière à l'espace extérieur. Au-delà de la perception du chez-soi et de la privation de liberté, cet enfermement n'a fait qu'amplifier les inégalités sociales en termes d'habitation. Véritable enclave confortable pour certains, pour d'autres, le chez-soi était loin d'être un lieu sain. Le privilège de posséder un espace habitable pouvant abriter notre être isolé de l'extérieur n'efface cependant pas le caractère que l'on voudrait temporaire de cette situation. Les entretiens menés ont tous révélé que l'isolement, malgré certains aspects positifs détaillés plus tard, n'avait pas intérêt à devenir la normalité tant le manque de possibilité impactait la façon de vivre de manière négative. Pierre Damien Huygues souligne cette différence entre ce que l'habitat était censé apporter selon les autorités directrices — un lieu protecteur face à une situation risquée — et la réalité.

physiologie du chez-soi

« Nos maisons ne sont ni des refuges ni des prisons. Si elles étaient des prisons, nous n'y serions pas seulement pauvres en relations avec le monde social extérieur, nous serions même interdits d'être en pareilles relations. C'est le contraire qui se passe : les pouvoirs tant économiques que politiques n'imaginent pas même une seconde que nous soyons déconnectés. Ils comptent bien au contraire sur toutes les ouvertures électroniques de nos logements. Ainsi continuons-nous à être bien occupés, et particulièrement d'eux. Mais nos maisons ne sont pas non plus des refuges, et pour la même raison qui fait que ce ne sont pas des prisons. Nous ne les habitons pas et nous n'y sommes pas parce que nous voudrions en elles nous abriter d'un monde qu'au fond nous serions en train de fuir, ce dernier mot résonnant dans la racine de celui de refuge. Non, nous y sommes en espérant encore de la vie sociale<sup>30</sup>. »

---

30 Bérengère Perrocheau, « La maison, à l'heure du confinement, vue par le philosophe Pierre-Damien Huygue » [en ligne], *Marie Claire*, 1 avril 2020.

La surprésence dans l'habitation conduit à chercher par plusieurs biais une échappatoire à la réalité, au spleen, à la tristesse. C'est comme si le chez-soi indiquait une rupture avec le quotidien morose. D'ailleurs, l'exode constaté des plus privilégiés à la campagne ou des étudiants fuyant les grandes villes pour retourner chez leurs parents, témoigne de la convoitise d'autres lieux. Cela conduit à une représentation arrangée de l'environnement. Tellement le temps passé dans l'intérieur est anormal, il contamine l'individu de ce sentiment d'anormalité. D'où la frustration de ne se retrouver qu'avec soi-même, comme si le poids de notre corps devenait trop lourd à porter. Claire Marin dans un article sur les conséquences de la pandémie insiste sur le fait que « C'est ce retour forcé à soi qui peut nous paraître intolérable et qui nourrit ces élans projectifs vers d'autres lieux<sup>31</sup>. » C'est par la privation que naît le papillonnement entre fiction et réalité. Le corps physiquement présent affecte l'esprit dans un territoire de représentation, constitué d'images mentales, comme des codes qui serviraient à remodeler notre environnement. Déjà en 1972, Ettore Sottsass Jr, figure centrale du design radical italien, explorait la représentation à travers l'imaginaire du dessin. En constante exploration de nouveaux modèles pour contrer le rationalisme, il crée l'œuvre *Il Pianeta come festival* (PHOTO 7, 8, 9). Cette série imaginée par Sottsass mais réalisée par Tiger Tateish, tourne en dérision la société moderne et manifeste son incompréhension de mécanismes ancrés : le travail, l'usine, le bureau, la consommation incessante. Le manque de liberté critiqué par Sottsass fait écho au présent de l'isolement qui nous plonge dans un conditionnement difficile à dépasser. Les représentations permettent de se projeter dans un monde parallèle — pas vraiment une utopie comme Sottsass, mais plutôt, comme le dit Michel Foucault, une hétérotopie de compensation qui « crée un autre espace, un autre espace réel, aussi parfait, aussi méticuleux, aussi bien arrangé que le nôtre est désordonné, mal agencé et brouillon<sup>32</sup>. » Ces *sur-espaces* viennent épaissir la perception d'un quotidien instable.

31 Nicolas Truong, « Entretien Claire Marin : Contaminés ou non, nous vivons tous comme des malades », *Le Monde*, 28 décembre 2020, p. 24.

32 Michel Foucault, « Des espaces autres », Conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967 [en ligne], *Architecture & Comportement / Architecture & Behaviour*, vol. 5, 1984, p. 47.



**PHOTO 7**

Ettore Sottsass, *Il pianeta come festival*, 1973, lithographie mise en couleur par Tiger Tateishi, Centre Pompidou, Paris.

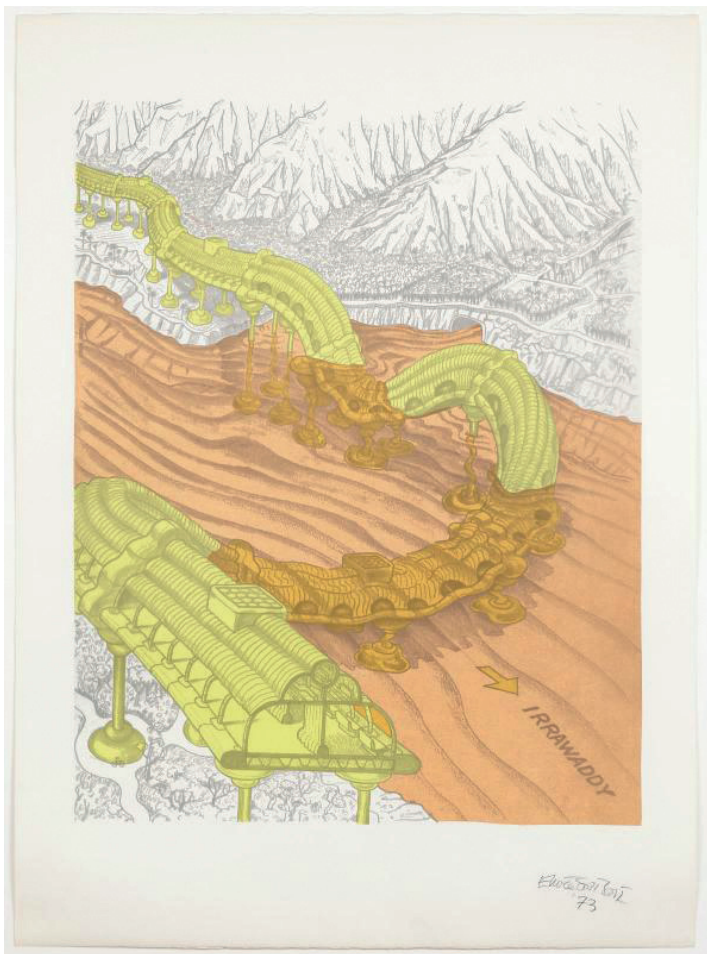




Ettore Sottsass  
73

**PHOTO 8**

Ettore Sottsass, *Il pianeta come festival*, 1973, lithographie mise en couleur par Tiger Tateishi, Centre Pompidou, Paris.



**PHOTO 9**

Ettore Sottsass, *Il pianeta come festival*, 1973, lithographie mise en couleur par Tiger Tateishi, Centre Pompidou, Paris.

## Un quotidien bouleversé

Le quotidien joue une place importante dans l'appropriation du chez-soi. Il participe à enrichir son sens par la création d'une zone d'usage, celle de la vie quotidienne. En permettant un style de vie, le quotidien conforte des habitudes. C'est en répétant que l'on contracte l'habitude, cependant, elle est différente de la routine parce qu'elle instaure un langage. Le confinement a créé une habitude accrue à l'environnement, car le rythme était répétitif, seulement contré par la vie productive du travail s'il avait lieu hors de l'espace de vie. Seulement, cette habitude pouvait être perçue comme mécanique car la pandémie « installa un ennemi invisible et mortel au cœur de notre univers perceptif quotidien<sup>33</sup>. » Le dehors diagnostiqué comme le danger rapprocha les inquiétudes de l'intérieur. N. faisait état qu'après être sortie faire les courses essentielles, une sorte de paranoïa s'installait au moment de rentrer à la maison. Il fallait désinfecter tout ce qui venait du dehors, tous les fruits, les légumes « On prenait vraiment de grosses précautions<sup>34</sup>. » Les entretiens ont tous mis en évidence le fait de devoir trouver de nouvelles occupations. Certaines étaient là pour combler le vide, mais d'autres ont fait naître une prise de conscience de rituels quotidiens.

une physiologie du chez-soi

« On avait une routine qui s'était installée au fur et à mesure du temps, propre à chacun. Par exemple, moi, je me réveillais le matin tard. Puis on mangeait, super bien, des légumes. On faisait tout nous-mêmes, on cuisinait des gâteaux, des jus frais. Et ensuite, on prenait du temps. Je me souviens on jouait aux jeux de cartes tous les midis, après avoir mangé. Ça pouvait nous arriver de regarder un film ou un documentaire. [...] on en profitait puisqu'encore une fois, on ne savait pas combien de temps ça allait durer. Du coup, c'est un peu comme si on voulait tout. On voulait tout faire à la fois : bien manger, faire du sport, etc<sup>35</sup>. »

Le quotidien a été bouleversé, dans le sens où des habitudes se sont recrées, mais aussi parce que tout à

33 Nicolas Truong, « Entretien avec Hervé Mazurel : Nos gestes les plus machinaux et anodins sont devenus source d'inquiétude », *Le Monde*, 22 décembre 2020, p. 25.

34 Entretien avec N., annexes p. 116.

35 *Ibidem*, annexes p. 116.

coup, nous le redécouvrons. Cet autre quotidien a produit des aspects négatifs comme la privation des interactions sociales, mais aussi des renouvellements positifs, comme l'emploi par N. du terme routine pour parler d'une sensation positive et nouvelle. Sous l'effet de nouvelles sensations, il a été constaté dans les entretiens que de nouvelles pratiques, de nouveaux gestes avaient émergés. C'est le cas de M. qui a instauré une démarche de création.

« Et un matin, je me suis levé parce que je voulais écrire. Je me suis levé et j'ai commencé à écrire, écrire, écrire, écrire. Et puis là je vois que j'ai fait déjà 2 pages ! J'ai fait 2 pages une fois dans ma vie ! Puis après 4, 5, 6, 7, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, c'est comme si j'étais possédé. En fait je prenais du plaisir et je rendais le discours humoristique. Je l'ai envoyé après à mon travail et en fait, j'ai fait rire tout le monde. Le travail était bon. C'était bien développé, bien abouti. Et ça, à plusieurs reprises. Je me suis même fait plaisir à le faire<sup>36</sup>. »

L'isolement a remis en cause notre lieu de vie et, au même titre que ce que nous avons nommé les *sur-espaces*, il agit comme transition à « ce modèle de vie unique que nous n'interrogeons même plus<sup>37</sup>. » La quotidienneté dans l'habitat permet, par ses va-et-viens et son adaptabilité à un contexte spécifique, de s'interroger sur la conception du chez-soi. Comment donner forme à un espace intime ? Qu'est-ce qui fait un bon chez-soi en ces temps incertains ? Ou d'ailleurs, qu'est-ce qui fait que le chez-soi était à changer ?

### Un appareil transgressif ?

Les bases du chez-soi dans l'espace habitable et son caractère intime soulèvent une question : quel est le poids de la conception de l'espace intime sur notre quotidien ? En effet, la première caractéristique de l'isolement a été le changement du quotidien. Avant d'évaluer de possibles répercussions, ce changement du quotidien dans son ensemble a recentré l'attention sur le caractère de l'espace intime. Mona Chollet parlait déjà des limites sociales qui

36 Entretien avec M., annexes p. 156.

37 Mona Chollet, *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique*, op. cit., p. 220.

pesaient sur notre façon d'habiter, des comportements dictés par la productivité. Perla Serfaty parlait elle de l'intime régulé par le privé et son opposition au public. Le contrôle attelé à cet espace rejoint la notion d'appareil de Déotte<sup>38</sup> car il configure l'apparaître technique des existences, singulières ou collectives. En effet, le chez-soi est le seul endroit où nous ne sommes plus surveillés. Nous devons justifier nos déplacements, nos rendez-vous personnels, notre vie dans son entièreté. L'action de fermer la porte de chez soi rompt avec cette logique de surveillance, puisqu'il semblerait que l'autorité ne rentre pas dans l'espace privé de la maison. Pourtant, ce qu'il advient aujourd'hui brouille les frontières entre espace privé et public, notamment par les nouvelles technologies. Le chez-soi semble construit de toute pièce. C'est en tout cas en ces termes qu'apparaît l'espace domestique. Justement, ne serait-il pas bon de se demander ce que serait un espace intime naturel ?

La première hypothèse consistait à se demander ce qui était à changer avant l'isolement. Le terme renouvelé inclut par son préfixe *re*, une action qui a déjà eu lieu. Dès lors, il est certain que des situations ont déjà bouleversé le chez-soi, mais peu impliquaient une occupation permanente d'un espace comme celle-ci. Il semblerait qu'il soit trop tôt pour évaluer des changements précis et concret dans la structure habitable du chez-soi. Cependant, grâce aux entretiens, l'émergence d'un regard neuf porté au chez-soi a été identifiée. Ce renouvellement positif s'explique par le caractère inédit de la situation. C'est peut-être grâce à celui-ci qu'advient une progression : le quotidien est appréhendé avec plus de conviction. Bachelard disait qu'il « [...] faut alors rencontrer une image particulière pour redonner vie à l'image générale<sup>39</sup>. » L'image particulière serait l'isolement, qui a paradoxalement, redonné vie aux possibilités d'exister. Avant le confinement, habitions-nous vraiment le chez-soi ? Un gabarit universel de ce terme n'est pas réaliste, car il perpétuerait l'intime dans la sphère privée, alors qu'il se construit à proximité d'autres sphères. Le chez-soi reproduit des schémas de pensée et des comportements

38 Cf. Jean-Louis Déotte, « Le milieu des appareils » [en ligne], *Appareil*, n°1, 9 février 2008.

39 Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace* [1947], *op. cit.*, p. 149.

qu'il faut dépasser pour penser l'intimité comme une donnée mouvante au même titre que le chez-soi n'est pas fixe.

Par souci de clarté, le chez-soi a été considéré dans l'espace de la maison, mais comme nous l'avons souligné, il est avant tout un sentiment. Justement, sans limites fixes, il sera possible de penser clairement l'arrivée des nouvelles technologies, qui redéfinissent les rapports dans le chez-soi, mais avant tout la communication entre des sphères qui ne nous étaient pas accessibles. De manière à ce que le concept de l'espace domestique comme garant d'une intimité soit dépassé, il est nécessaire de se questionner sur l'injonction à l'intime. Elle se traduit par le besoin incessant de toujours convoquer l'intime et d'en tenir tous les tenants et les aboutissants bien fermement. Puis, il s'agira de voir plus loin que ce que Perla Serfaty-Garzon a réussi dans son ouvrage<sup>40</sup> : rendre compte de l'évolution spatiale des pièces, de leur rôle et de leur impact sur l'individu — afin de comprendre l'espace intime autrement que comme « une possession<sup>41</sup>. »

---

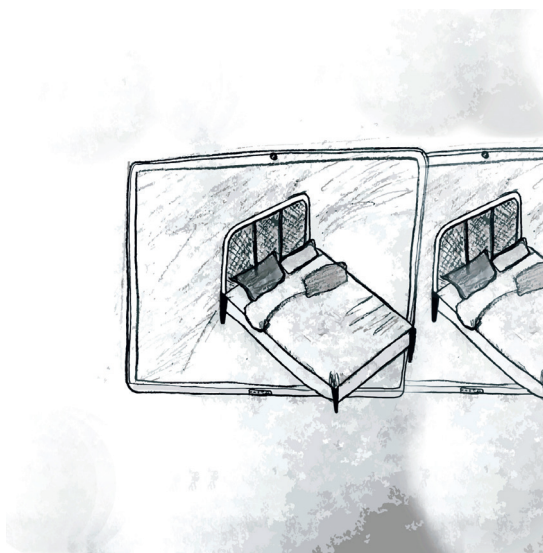
40 Cf. Perla Serfaty-Garzon, *Chez soi : les territoires de l'intimité*, op. cit.

41 Michaël Fœssel, *La privation de l'intime : mises en scène politiques des sentiments*, op. cit., p. 15

---

---

# 02 ISOLEMENT VIRTUALITÉ ET BOULEVERSEMENTS



Après avoir spécifié le concept de chez soi dans l'espace habitable, cette partie examine les différentes considérations des espaces à l'intérieur même de l'habitat. L'analyse de la représentation de l'espace architecturé observé en première partie nous conduit à penser nos rapports en terme communicationnel. Au sein même de l'espace intime du chez-soi, le numérique est devenu un moyen de communication comme un autre. Pendant le confinement, il était l'outil précieux pour maintenir un lien avec l'extérieur. Tout a chacun à tenter de dépasser la frontière du lieu domestique, notamment par le virtuel. Ces pratiques posent la question des relations humaines et matérielles dans le foyer et visent à explorer les conséquences des liens qui unissent l'individu à son chez-soi en temps de confinement. Pour mettre en évidence les relations complexes qui se jouent entre virtualité, matérialité et conception, nous étudierons les différences entre lieu intime, lieu vital, lieu de travail. L'habitat sera questionné par les moyens de communication qu'il inclut et les irrptions que cela entraîne dans l'espace intime. Cette hypothèse vise à remettre en cause la spatialisation du chez-soi et positionne l'usage comme reconfiguré dans la conception de l'espace intime. Aussi, nous questionnerons le rôle du design au sein du chez-soi qui n'est ni homogène, ni exempté de facteurs sociaux complexes. À la suite de la première hypothèse, nous procéderons par une description des usages de l'espace du confinement, récoltés grâce aux entretiens, puis nous tenterons de formaliser la conception de l'intime en prenant en compte les dimensions esthétiques, politiques et techniques du design.

### La matérialité du chez-soi

Les entretiens ont mis en lumière la culture matérielle associée au sentiment d'être chez soi. Par culture matérielle, il est question de matérialité au sens physique des objets. Plus que le tangible, ce rapport aux objets dans l'environnement exprime une tout autre histoire que l'acquisition d'un bien. Souvent, une symbolique forte s'établit avec l'objet et donner forme à un sentiment, un souvenir. D'un point de vue esthétique,



la matérialité du chez-soi n'est pas seulement une question de beauté, mais plutôt de dialogue. Aussi, au-delà de leur sens esthétique, les objets ne déterminent pas seulement la société de consommation, mais viennent remplir l'espace construit du chez-soi. Nous avons souligné que les périodes d'isolement avaient créé de nouvelles habitudes. Justement, ses nouvelles habitudes se traduisent par une vision amplifiée des objets de l'environnement « [...] on regardait un peu plus l'intérieur, c'est vrai<sup>42</sup>. » Alors, cette avancée approfondie du regard sur les objets du quotidien recentre les besoins. Parce que nous passons plus de temps dans le chez-soi, nous utilisons plus fréquemment les objets qui nous entouraient, parce qu'ils étaient là, parce qu'ils fonctionnaient. En somme, l'attachement à un objet est plus fort lorsqu'on l'utilise régulièrement. Temporalité et matérialité sont intimement liées puisque l'utilisation d'un objet nous aide à recréer de nouvelles habitudes qui viennent rythmer le quotidien pour créer un « système d'ambiance<sup>43</sup>. » Ce processus d'utilisation favorise l'appropriation de l'environnement.

Quelle est la place de la matérialité dans votre chez-soi ? Les réponses à cette question récoltées lors des entretiens ont montré que les objets renforçaient le sentiment de se sentir chez soi. N. soulignait cette affirmation « avoir accès à des choses que je connais, ça me rassure et donc je me sens bien<sup>44</sup>. » Ces propos viennent renforcer l'idée selon laquelle un attachement plus fort est accordé aux choses qui nous entourent du fait de leur utilisation prolongée. Plus qu'une valeur affective, cela met en relief la plus forte connaissance de l'environnement comme conséquence de l'isolement. Après la nouvelle considération, il apparaît que ce sentiment s'est transformé en savoirs poussés de ce que caractérisait le chez-soi. Paradoxalement, les entretiens ont aussi mis en évidence l'image néfaste que pouvait avoir la matérialité, comme si elle ne concernait que les objets de consommation de masse et reflétait les déboires de la société capitaliste. Sans faire une ode aux choses

42 Entretien avec P., annexes p. 126.

43 Cf. Jean Baudrillard, *Le système des objets* [1968], Paris, Gallimard, Collection Tel, 1978.

44 Entretien avec N., annexes p. 116.

matérielles — loin de là l'idée d'adhérer aux possessions irréfléchies cédant aux diktats de la société ou aux objets stars<sup>45</sup>, il semble bon d'étudier les objets qui agissent sur la perception du quotidien d'isolement. Le cinéma d'Haneke témoigne assez bien de la banalité du quotidien et des objets qui nous entoure, sans que parfois, nous leur témoignions une attention particulière. Dans son film *Le septième continent*<sup>46</sup> (*Der siebente Kontinent*), Haneke raconte la chute vertigineuse d'une famille dont la vie n'est rythmée que par les automatismes du quotidien. L'apothéose de l'éclatement annoncé est particulièrement marquante dans une scène brutale et froide dénonçant l'aliénation d'un style de vie qui ne laisse présager aucune issue (**PHOTO 10**). La famille détruit, les uns après les autres, tous les objets, toutes les possessions matérielles, toute la structure physique de cette vie qu'ils ne peuvent plus supporter. Cette destruction physique n'est pas sans rappeler la réalité qui peut parfois être dure à supporter, comme si nous vivions dans une vie qui n'était pas la nôtre, comme si nous en étions spectateurs. Pour autant, *Le septième continent* illustre parfaitement la différence avec le quotidien de l'isolement, puisque précisément, la matérialité est appréhendée dans une temporalité nouvelle, qui la substitue au rythme habituel.

Après avoir spécifié la matérialité dans le contexte d'isolement, ce raisonnement est mis en perspective avec le travail de Wajiro Kon, architecte et designer nippon. À travers ses oeuvres, il expose le quotidien en mouvement, soumis aux corps et à l'environnement. Inventeur du terme modernologie, il critique de la société moderne par le biais de l'habitat. Son processus de création commence par l'observation ; il décrit le mode de vie des habitants et documente ainsi des pratiques par le dessin d'objets, de situations. Ces croquis réunissent un grand nombre d'informations sur la matérialité de l'espace et sur ce que son design dit de ceux qui l'habitent (**PHOTO 11, 12**). L'utilisation du crayon de papier et la finesse du trait contrastent avec le maximum de données contenues dans

45 On pense ici au célèbre presse-agrumes *Juicy Salif* de Philippe Starck réalisé en 1987 qui s'est révélé inutilisable. Pourtant, sa création révèle d'autres points à aborder que sa fonctionnalité — comme sa pertinence en temps qu'objet de design, ou sa valeur de distinction pour ceux qui le possède.

46 Michael Haneke, *Der siebente Kontinent*, Wega Film, 1988, 104 min.

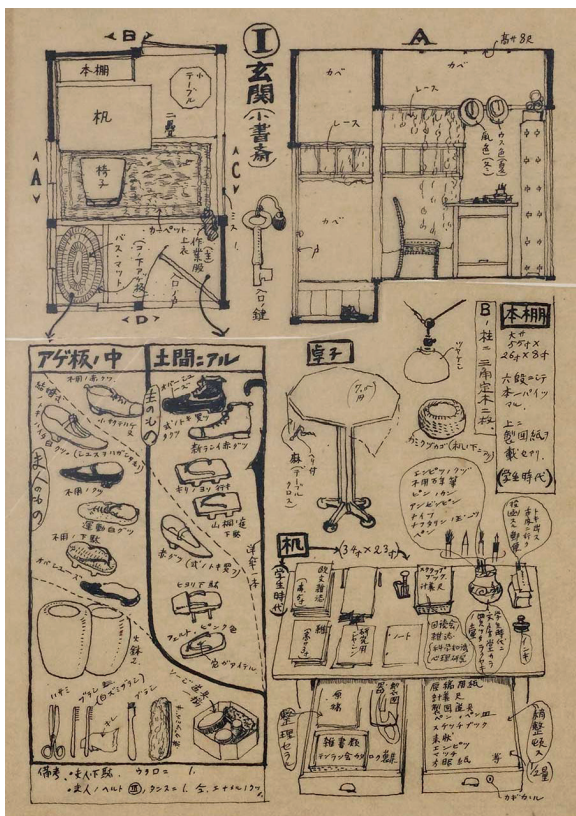
ses croquis. Un bol japonais, les ustensiles de l'univers domestique, une clé, le contenu d'un tiroir ; ce que représente Wajiro Kon frappe par son attachement à ce que nous avons appelé la physiologie du chez-soi. L'artiste s'attache à l'observation minutieuse du style de vie, des habitudes, des matériaux. C'est par cette observation précise que naît l'imagination qui va définir plus tard de nouveaux usages, comme une boucle dans le quotidien. En ce sens que ces dessins ne sont pas simplement une illustration de la réalité, mais une analyse d'usages possibles qui ne sont pas perceptibles. Son travail renvoie à l'imagination productive, née d'une observation ou considération accrue des choses autour de nous — pendant le confinement par exemple — pour se diriger vers le futur d'une nouvelle conception de l'espace.

La matérialité du chez-soi permet d'articuler plusieurs sens : celui de la vue d'abord, qui donne à voir une production avec des qualités symboliques — les souvenirs, l'esthétique, et celui de l'expérience par la pratique des objets. La mobilisation des sens est notable puisqu'elle est définie par la temporalité de l'isolement et conduit à une utilisation poussée, ou moindre, des objets. De façon positive ou négative, là n'est pas la question. L'avancée vient de la modification opérée qui favorise les questionnements et les actions. Outre l'intérêt porté à l'environnement, la disposition dans le chez-soi est centrale afin de comprendre pleinement les tensions relationnelles entre les espaces.



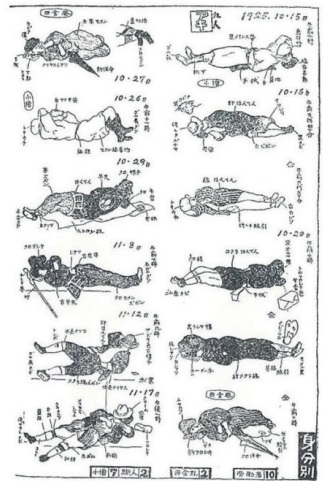
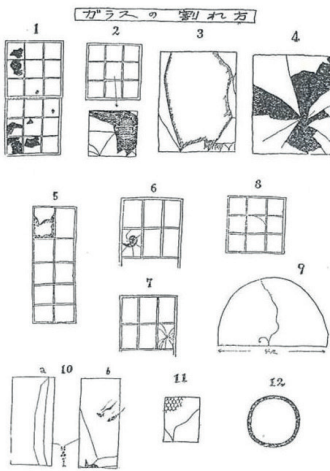
**PHOTO 10**

Michael Haneke, *Der siebente Kontinent*, Wega Film, 1988, 104 min.



**PHOTO 11**

Wajiro Kon, *Sans titre*, s. d.  
 Disponible sur <<https://pen-online.com/fr/culture/la-modernologie-science-de-lobservation-du-quotidien-de-kon-wajiro/>>



**PHOTO 12**

Wajiro Kon, *Sans titre*, s. d.

Disponible sur <<https://pen-online.com/fr/culture/la-modernologie-science-de-lobservation-du-quotidien-de-kon-wajiro/>>

## La distribution des espaces

Nous l'avons vu, la disposition des pièces est ancrée dans le modèle de la demeure bourgeoise. Le confinement a fragilisé cette distribution traditionnelle des pièces par leur fonction. Non pas que cette distribution relève d'un modèle qu'il faut faire perdurer — au contraire — mais parce que les limites des espaces garantissaient différents niveaux d'intimité qui s'en trouvent tourmentés. Les nouvelles dynamiques de l'espace s'expliquent par le fait que toutes les activités se passent dans l'intérieur. Le chez-soi doit permettre de dormir, manger, travailler, faire du sport, se divertir. Les entretiens ont révélé que les fonctions de chaque espace avaient été repensées. Les divertissements et les loisirs étaient particulièrement importants dans cette période retranchée du monde social. Ces pratiques sont celles qui sont le plus ressorties comme prenant place dans l'espace de la maison. N. relatait la transformation de la cuisine et du salon, réunis dans une seule pièce ouverte, comme la pièce de toutes les activités. Cela s'expliquait aussi par sa plus grande superficie par rapport aux autres pièces.

« Dans mon salon, là où on mange, où il y a la table, je faisais mes cours de classique ici. Ça veut dire qu'au lieu d'avoir une barre de classique, je tenais ma table. Le sol, je mettais des tapis pour m'allonger, faire des étirements, etc. C'était aussi l'endroit où j'avais le plus d'espace plat et le plus d'espace pour bouger. Au début du confinement, il faisait encore assez frais et je voulais m'entraîner, faire des tours, faire des chorégraphies et je n'avais pas la place et j'avais trop froid pour aller dehors. Je faisais tout au max pour avoir une grande pièce, même si ce n'est pas du tout les mêmes conditions. Mon salon devenait un peu une espèce de salle de danse bizarre<sup>47</sup>. »

Les espaces existants se sont mués en espaces disponibles pour les nouvelles activités comme la danse, ou le travail. Ce dernier élément est central dans la distribution de l'espace pendant le confinement. Le télétravail en s'inscrivant dans le foyer s'est en quelque sorte domestiqué. Les espaces ne relèvent plus du privé et du public, puisque précisément, la vie productive entre

47 Entretien avec N., annexes p. 116.

de façon contrainte dans l'espace du chez-soi. Il fallait trouver un endroit assez confortable pour continuer à exercer son activité professionnelle. L'endroit devait être calme, à l'abri des bruits parasites des autres membres du foyer ou des bruits de l'extérieur.

Ce confinement a fait remarquer l'importance d'une bonne lumière et d'une bonne acoustique, notamment pour l'espace dédié au travail. Cela a mené à reconnaître les avantages et inconvénients de chaque pièce. Nous savions que le soleil arrivait à telle heure sur la partie gauche du salon, que la lumière était plus diffuse dans l'angle de cette pièce, etc. Lors d'un entretien, A. remarquait qu'en France, « Il y a toujours cette notion chez toi d'espace bureau, comme un espace dédié à une forme de travail<sup>48</sup>. » Ce qui ressort de cette nouvelle distribution de l'espace est qu'elle s'acquiert par l'espace initial, instauré lui par les conditions d'accès au logement, au privilège même d'en avoir un. L'espace consacré au bureau est en France présent, mais est surtout absent des espaces plus réduits. Plutôt qu'une nouvelle distribution, les objets étaient détournés de leurs usages habituels, comme N. qui prenait sa table pour une barre de danse classique. P. a lui remarqué qu'il utilisait l'escalier pour faire du sport, faute de matériel sportif disponible. La densité de la maison s'est épaissie, les recoins des pièces sont apparus plus utiles alors qu'avant, ils étaient souvent invisibles. Les détails dans l'espace ont été mis à vue — à parts égales avec le reste. L'apparition de nouveaux usages intermédiaires a produit des strates de l'intime différenciées. Espace intime, espace vital ou espace privé, les limites floutées posent la question des nouvelles technologies, dans l'accès même à ces espaces mouvants.

### L'intrusion du virtuel

Le confinement a restreint l'accès à l'extérieur. Or, aujourd'hui, la place du virtuel et des réseaux sociaux change tout. De la manière à laquelle nous communiquons d'abord, nous pouvons dire qu'elle s'est vue dématérialisée. La majorité des interactions

<sup>48</sup> Entretien avec A., annexes p. 164.

relationnelles avait lieu par un outil qui rendait impossible la construction d'un espace de communication fixe. Le téléphone et l'ordinateur sont devenus les seuls liens vers l'extérieur. Dans l'environnement spécifique de l'isolement, ils interviennent en s'interposant entre nous et le monde, à l'intérieur même du foyer. Déjà en 1993, Flusser dénonçait les nouvelles technologies comme des moyens de communication qui suppriment le caractère protecteur de la maison.

« La brave maison protectrice avec toit, murs, portes et fenêtres, elle n'existe plus que dans les contes de fées. Des câblages matériels et immatériels l'ont trouée comme un gruyère : sur le toit l'antenne, à travers les murs les fils du téléphone, en guise de fenêtre la télévision et en fait de porte, le garage avec la voiture dedans. La brave maison d'autrefois n'est plus qu'une ruine, pleine de fissures à travers lesquelles souffle le vent de la communication. Misérable rapetassage ! Nous avons besoin d'une nouvelle architecture, d'un nouveau design<sup>49</sup>. »

À partir de ce constat émerge l'interrogation suivante : quel est le rôle de la virtualité sur les relations du foyer en période de confinement ? Cinq personnes ont été interrogées sur leur utilisation du virtuel<sup>50</sup>. Les entretiens ont permis d'explorer l'influence de la virtualité sur la vie quotidienne (**PHOTO 13**). Le principal point mis en avant par ces témoignages a été le statut d'outil du virtuel. En effet, il a permis de maintenir les relations existantes, et même d'en créer de nouvelles. Le téléphone, les messages ou internet permettaient de prendre des nouvelles de la sphère proche et familiale, et même d'en élargir le cadre. Une personne a fait état de nouvelles relations qui s'étaient créées par le virtuel. La solitude pesante de l'isolement notamment pour les personnes vivant seules a pu parfois être surmontée par ce médium qui offre de nouvelles possibilités relationnelles. Des comportements ont fait leur apparition par le virtuel ; reste à savoir dans un futur proche s'ils sont durables. Aussi, le virtuel a contribué à des moyens de faire face à l'ennui, de se divertir, de faire des activités.

49 Vilém Flusser, *Petite philosophie du design* [1993], Belfort, Circé, traduit de l'allemand par Claude Maillard, 2002, p. 84.

50 Camille Goussard, Margot Laudoux, Guillaume Svobodny, *La virtualité au coeur du foyer* [en ligne], 2021, 11 min.



Les témoignages ont fait état de dispositifs mis en place uniquement pendant le confinement, comme des cours de sport en visioconférence avec ses amis ou l'Opéra de Paris qui a mis en ligne gratuitement des représentations passées ou des cours de danse avec des danseuses étoiles. Les visioconférences étaient également indispensables pour maintenir les études et le travail. Plusieurs personnes mirent en avant l'impossibilité de continuer leur activité en présentiel. Dans ce cas, le virtuel a pris une place prépondérante. Il accentue le mélange entre virtualité et réalité parce qu'il agit dans une continuité à la vie quotidienne. Le virtuel est finalement un moyen de communication et pas seulement un état ou le contraire du réel. Il fait partie intégrante des rites de la vie quotidienne. Il est devenu une extension du foyer, preuve de la limite poreuse avec l'extérieur. Le confinement a élargi la définition première du foyer, désormais marqué par une ouverture. Chacun s'est mis en quête de relations extrafoyer. Personne n'a parlé des réseaux sociaux, pourtant bien présent dans nos vies. Dénier ou intégration totale ? Sont-ils tellement ancrés dans notre quotidien, au point qu'on ne les perçoit plus tout à fait comme virtuels ? Ces questionnements introduisent l'idée que la virtualité peut être choisie, mais aussi subie.

Nous avançons l'idée que le virtuel impacte notre manière de vivre, jusqu'à notre construction, jusqu'à notre espace intime. Il rend visible des actions ou gestes qui étaient destinés à rester dans l'espace privé. Une situation illustrant cette intrusion a été pointée par P. comme l'application Zoom. Il dénonce « une forme de machination de la réflexion qui manque un peu de créativité<sup>51</sup>. » La transmission du savoir par zoom conduit parfois à une intrusion dans le sens ou la caméra allumée donne à voir l'espace personnel ou l'on se trouve, et expose une représentation de nous même que nous construisons socialement par rapport aux autres personnes présentes. Dans le cadre de relations virtuelles — continuons sur l'exemple de zoom, nous citons Michaël Fœssel qui fait état d'une redéfinition de ce qui caractérise l'individu lorsqu'il se présente virtuellement. Selon lui, le « Moi privé est rendu visible, justement dans

51 Entretien P., annexes p. 126.

ce qui le distingue du soi intime<sup>52</sup>. » Il explique que le moi privé s'illustre à travers la notion de contrôle, car le privé nous appartient, mais est soumis à l'expectative d'autrui. Au contraire, le soi intime nous concerne directement et n'est pas répressible. La surprésence du virtuel constatée pendant le confinement a vu naître l'émergence de choses positives. C'est le cas du maintien des liens qui ne pouvaient avoir lieu physiquement. Toutefois, l'intrusion dans l'intime par la virtualité questionne les rapports entre ce que nous exposons dans une période avare de monstrations réelles.

---

52 Michaël Föessel, *La privation de l'intime : mises en scène politiques des sentiments*, op. cit., p. 135.



### PHOTO 13

Camille Goussard, Margot Laudoux, Guillaume Svobodny, *La virtualité au coeur du foyer* [en ligne], 2021, 11 min.

## De nouvelles frontières

L'outil virtuel a rendu poreuses les frontières du foyer et par conséquent a imposé une nouvelle perception. Justement, comment influe-t-elle sur les frontières de l'espace ? L'attribution des espaces propres à chacun s'est vue modifiée — sans parler de la fonctionnalité déjà évoquée plus haut, par la cohabitation. Plusieurs plans réalisés par 17 personnes âgées de 22 à 24 ans<sup>53</sup> vont servir de base pour comprendre le partage de l'espace pendant les confinements. La production de plans consistait à mettre en évidence le partage du chez-soi afin de dégager une possible modification dû à la période d'isolement. De nombreuses disparités s'illustrent, car un grand nombre de personnes ont changé d'endroit pour le confinement. Par exemple, le chez-soi d'un studio était logiquement modifié lorsque la personne retournait chez ses parents et partageait l'habitat. Néanmoins, à travers ses répartitions, il a été constaté que l'espace avait été réagencé de manière à repenser l'espace privé. Par les nouvelles fonctions que devait remplir l'espace, notamment celle du télétravail, des pièces privées avaient été aménagées spécialement, parfois dans des espaces considérés comme chez nous. Les zones partagées étaient majoritaires dans les habitations par rapport aux zones non partagées, néanmoins, elles relèvent d'une réalité sociale qu'il faut mettre en évidence. Plus les espaces habitables étaient importants en termes de superficie, plus la possibilité d'avoir un espace à soi était accrue. En effet, il apparaît difficile d'avoir un espace privé dans un logement partagé ne disposant pas d'une surface assez grande. L'existence de nouvelles frontières n'est possible que lorsqu'un accès à un espace suffisant est garanti.

D'autres alternatives n'étant pas tributaires à un espace conséquent existent. C'est le cas de la cabane. Elle est considérée comme un habitat précaire qui en dit beaucoup sur les besoins de l'individu en période de confinement. De nombreuses personnes, notamment les enfants, ont construit des cabanes pour échapper à un

---

53 Pauline Aouari, Coline Bouvet, Étienne Lemièrre, *Chez-soi, chez-nous*, Workshop avec Annie Gentès et Stéphane Safin, 2021, annexes p. 172.

quotidien de confinement anxigène<sup>54</sup>. La cabane est un lieu de crise. Lors d'un entretien, C. expliquait que sa fille avait construit une cabane dans le salon — qu'elle garde pour l'instant de manière permanente<sup>55</sup>. Ce n'est pas étonnant si sa construction s'est multipliée pendant cette période, car sa simplicité d'exécution, au contraire d'une maison, en fait un lieu de parole et d'invention. La cabane dans sa construction n'obéit à aucun ordre. Elle est faite de matériaux hétérogènes souvent des rebuts. Dans le cas de la cabane à l'intérieur de l'habitat : des chaises non utilisées, de vieux draps, une branche de porte-manteaux... Son agencement dépend des caractéristiques propres de ses matériaux. Si elle est détruite, elle ne peut pas être refaite à l'identique. Elle se construit comme une destination après la maison. Habituellement inscrite à l'extérieur, la cabane s'inscrit dans l'intérieur. Ce paradoxe définit le rapport entre le dedans et le dehors, le fermé et l'ouverture. Gilles A. Tiberghien la qualifie de « lieu théorique<sup>56</sup> » parce qu'elle en dit plus encore sur la divagation de l'esprit dans un territoire, que sur une manière d'habiter spécifique. La cabane tient éveillé notre esprit par sa fragilité « Notre esprit se prolonge au dehors, devient lui-même un dehors<sup>57</sup>. » Nous pouvons dire que ces nouvelles frontières, qu'elles soient physiques par le bâti temporaire, ou mentales par la considération des espaces partagés, conduisent à se demander de quel dispositif le territoire du chez-soi relève. La chaîne industrielle suédoise Ikea a mis en ligne des modes d'emploi pour construire des cabanes pendant le confinement (**PHOTO 14**). Cette initiative illustre de façon sommaire le contrôle de l'industrie de l'ameublement sur des pratiques qui n'ont pas besoin d'entrer dans des cadres institutionnels pour exister. Au-delà de la notice du géant du mobilier, le fond de cette démarche interroge l'inscription du design dans les territoires de conception du chez-soi.

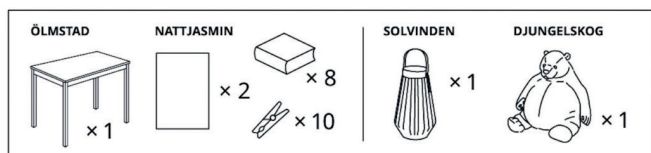
54 Cf. Yoanna Sultan-R'bibo, « Une cabane dans mon salon ou pourquoi les enfants confinés construisent-ils des cachettes ? » [en ligne], *Le Monde*, 26 mars 2020.

55 Entretien avec C., annexes p. 135.

56 Gilles A. Tiberghien, *Note sur la nature, la cabane et quelques autres choses*, Paris, Éditions du Félin, Collection Les marches du temps, 2014, p. 5.

57 *Ibidem*, p. 37.

# HÖUSE



Make sure that the structure is safe. Do not leave children unattended.  
The suggested examples are not official IKEA user guides for IKEA products.  
If you can't find the products referred to in the instructions, use similar ones.

## PHOTO 14

Ikea, Höuse, 2020.

## Dépassement du chez-soi

Nous devons probablement trouver une nouvelle façon de parler du chez-soi, avant d'envisager une nouvelle conception. Cette période a mis en évidence le manque d'informations évident sur ce que le chez-soi fait de nous. Hannah Arendt différenciait chaque espace selon ce qu'ils permettaient d'exécuter. D'après elle, « politiques, actes et discours, ne peuvent être menés sans la présence d'autrui, sans un espace constitué par le nombre<sup>58</sup>. » À l'inverse, le privé permet l'activité des « plus grandes forces de la vie intime – les passions, les pensées, les plaisirs des sens<sup>59</sup>. » Par ailleurs, les dispositifs numériques font intervenir l'espace public dans l'espace privé qui jusqu'à présent, marquait les limites de l'espace intime. Il semblerait bon de dépasser cette dichotomie, en acceptant les comportements qu'elle engendre et ce qu'elle permet, mais en la pensant autrement que par l'opposition. Il n'y a que de cette façon que le dispositif du chez-soi et la surveillance pourront être surmontés

Pour développer l'impact du numérique sur notre vie quotidienne et son avancée dans l'intime, l'oeuvre *People Staring at Computers* (**PHOTO 15**) de Kyle McDonald est la plus parlante. Kyle McDonald est un artiste américain qui vit et travaille à Los Angeles en expérimentant les possibilités du code. Ses créations utilisent les algorithmes, souvent de manière subversive, en critique au système capitaliste actuel. Il crée principalement des installations interactives qui provoquent des expériences inhabituelles. C'est le cas du dispositif interactif *People Staring at Computers*, qu'il a créé en 2011. McDonald a imaginé un algorithme afin de réaliser une application qui prendrait en photo en temps réel les personnes qui utilisait un ordinateur. Ce système de code très performant utilise plusieurs technologies, dont la reconnaissance faciale. Il peut reconnaître, grâce à un système de points, un visage humain. Après l'avoir définitivement mis au point, Kyle McDonald l'utilisa sur les ordinateurs de l'Apple Store de New York. L'artiste déjoua complètement le système de sécurité

58 Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne* [1958], Paris, Pocket, traduit de l'anglais par Georges Fradier, 2002. p. 278

59 *Ibidem*, p. 89.

pour implanter son code de manière illégale. Bien que cette partie soit la plus complexe techniquement, *People Staring at Computers* peut être référée à l'acronyme *KISS* (Keep it Stupid Simple) en raison de sa simplicité d'exécution, pourtant forte de sens. En une journée, il a récolté des centaines de photos d'individus anonymes. La suite de son expérience consiste à exposer les photos des individus sur ce même écran. L'écran est alors un observateur des réactions humaines qui lui font face, comme un témoin de l'ombre. Les réactions des individus à cette expérience ont été diverses. Certains ne réagissaient pas en voyant leur photo affichée sur l'écran, d'autres riaient ou étaient interloqués. Dans la majorité des cas, lorsqu'un individu voyait sa propre photo sur l'écran, il quittait l'ordinateur dans les 10 secondes suivantes. Kyle McDonald explique lui-même que le but de son expérience était de questionner l'usage des écrans par les systèmes de surveillance invisibles. Le regard est alors inversé et délégué à la machine qui observe de manière autonome. Cette même machine peut être détournée de plusieurs façons et s'éloigner de son état initial.

L'installation révèle l'essence du dispositif de vidéosurveillance : une observation aveugle. Giorgio Agamben illustre le système de hiérarchie qui s'opère entre le dispositif, ici l'ordinateur et les sujets « Le dispositif est donc, avant tout, une machine qui produit des subjectivations et c'est par quoi il est aussi une machine de gouvernement<sup>60</sup>. » Kyle McDonald passe du virtuel au réel par un système photographique qui provoque des émotions à ceux qui le reçoivent. L'ordinateur sort alors de sa seule forme de machine. Il devient le sujet, lorsque naturellement, nous sommes le sujet et nous regardons l'écran comme un objet divertissant et inoffensif. Nous sommes regardés. Les installations interactives sont les formes d'arts les plus aptes à montrer ce reversement d'interaction, ce changement de sujets. L'homme est au cœur du dispositif de surveillance. Sans l'homme et ses actions, la surveillance n'est qu'une feuille morte. Anne-Marie

60 Giorgio Agamben, *Qu'est ce qu'un dispositif ?* [2006], Paris, Rivages, traduit de l'italien par Martin Rueff, 2014, p. 42.



Duguet parle de l'importance du corps comme outil premier des changements infligés par la machine.

« La machine électronique produit ces transformations à travers au moins trois opérations essentielles : [...] en faisant du corps du visiteur l'instrument privilégié de l'exploration, c'est-à-dire de la révélation du dispositif : il est celui qui l'active et va en déjouer l'énigme<sup>61</sup>. »

Une autre problématique soulevée par cette œuvre est le besoin de reconnaissance, le besoin d'être vu. Dans *People Staring at Computers*, lorsqu'un individu devient visible par le public du magasin, sa réaction est systématiquement méfiante, supprimant toute notion de fierté ou de narcissisme. L'ordinateur est vu comme l'ennemi et fait peur. La barrière de l'écran déshumanise les émotions, le sujet ne ressent que peu de satisfaction lorsqu'il est exposé. Finalement, ces relations virtuelles, qu'elles soient choisies ou non, engendrent tout un système de normes qui vont modifier la réception de ce que nous transmettons. Erving Goffman dans son livre *Les rites d'interactions*, parle de ces normes.

« Lorsque commence une rencontre, directe ou médiatisée, les participants entretiennent déjà un certain type de relations sociales, et s'attendent à garder entre eux à l'avenir des rapports déterminés. C'est là une des façons dont les contacts sociaux s'engrènent sur la société qui les entoure<sup>62</sup>. »

Ces dispositifs mettent en lumière notre société traversée de mécanismes disciplinaires. L'ordinateur comme dispositif dans le chez-soi ou le privé comme instance de régulation de l'apparence. Finalement, le chez-soi est-il un dispositif d'uniformisation des individus ? Michel Foucault, lorsqu'il parle du panoptique, le décrit comme un outil de pouvoir politique :

« Faire que la surveillance soit permanente dans ses effets, même si elle est discontinuée dans son action ; que la perfection du pouvoir tende à rendre inutile l'actualité de son exercice ; que cet appareil architectural soit une

61 Anne-Marie Duguet, « Dispositifs », *Communications*, n°48 : Vidéo, 1988, p. 228.

62 Erving Goffman, *Les rites d'interactions* [1967], Paris, Éditions de Minuit, traduit de l'anglais par Alain Kihm, 1974, p. 38.

machine à créer et à soutenir un rapport de pouvoir indépendant de celui qui l'exerce<sup>63</sup>. »

À l'heure de l'avènement des réseaux sociaux s'élève une nouvelle forme de surveillance. En plus d'être observés par des instances de notre quotidien, nous sommes observés par notre volonté d'exposition, notre volonté de montrer notre vie la plus intime à travers le numérique. Ces pratiques ont régulé les interactions sociales pendant l'isolement et conduisent à penser une conception de l'espace intime agrémenté du virtuel et par conséquent, d'autrui.

---

63 Michel Foucault, *Surveiller et Punir* [1975], Paris, Gallimard, 1993, p. 234.



**PHOTO 15**

Kyle McDonald, *People staring at Computers*, 2011, 2 min.  
Disponible sur <<https://vimeo.com/25958231>>

## Implication du design

La conception de l'espace intime place le design comme un outil de compréhension d'une façon d'habiter le chez soi. La production d'objets et la place de la matérialité invitent les designers à repenser la narration derrière l'objet, devenue plus importante. Le problème soulevé par la virtualité — l'intrusion dans l'espace intime est une voie d'entrée à explorer. Le design se place dans les manquements et les failles à combler, dans l'émergence de nouvelles technologies et du chez-soi. À travers les écrans, les émotions ne sont pas ressenties, la communication est froide. Le contact physique a peu de chance d'être reproduit d'une quelconque manière, mais des solutions peuvent être apportées, afin d'inventer un espace transitionnel à partir des données matérielles existantes. Le chez-soi n'est plus dominé par le style de vie classique de la famille nucléaire, et l'espace domestique a montré ses lacunes dans la première partie. Il est pensé dans cette période comme une donnée mouvante, comme un collage de plusieurs éléments, personnalisé par l'individu. Le design intervient comme un espace capable d'anticiper les changements futurs.

L'implication du design dans le chez-soi par la conception d'objets esthétiques n'est plus une priorité. Le dernier point abordé par cette réflexion est celui d'un déplacement qui s'opère entre la fonction et le ressenti : c'est l'émergence de l'ambiance. C'est dans cette ambiance particulière que se place la conception de l'espace intime, construite par les relations. Michaël Föessel explique notamment l'intime comme s'exerçant aux frontières de l'espace public :

« En faisant récit de nos vies, mais selon une tout autre acception que celle du storytelling, nous les installons sur une scène ou elles gagnent en réalité du simple fait d'être vues et entendues par d'autres. Pourquoi ne pas voir dans cet arrachement de l'intime au secret un acte politique ? Les conditions ne sont-elles pas ici réunies d'une réversion du souci de soi au monde commun<sup>64</sup> ? »

64 Michaël Föessel, *La privation de l'intime : mises en scène politiques des sentiments*, op. cit., p. 42.

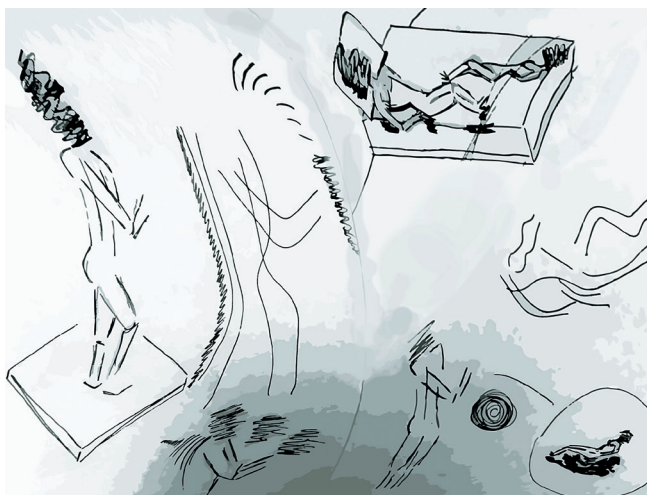
La conception de l'espace intime tend à sortir des frontières spatiales pour s'insérer dans un climat qui favorise la liberté d'action, la confiance et le dévoilement du soi. L'interdépendance du public et du privé, du chez-soi et de l'intime conduit à se demander quel serait le dessein de la conception, en prenant en compte toutes ses données ? Flusser arguait déjà à penser l'architecture et le design « comme une courbure du champ relationnel humain<sup>65</sup>. » Sa réflexion résonne face au renouvellement de la conception de l'espace intime, plus malléable, évinçant des concepts ancrés dans un modèle qui ne prend pas en compte les relations sensibles qui se jouent entre corps et esprit dans un environnement, qu'il soit naturel ou technique.

---

65 Vilém Flusser, *Petite philosophie du design* [1993], *op. cit.*, p. 84



# CONCEPTION : GRAVITATION DANS LES CORPS



Le confinement s'est imposé comme un flux dans le temps — un flot continu qui amène à un changement pour l'instant imperceptible, dans un temps comme suspendu. Telle une goutte s'échappant d'une averse localisée, l'isolement a mis entre parenthèses la vie sociale, comme si notre prise au temps n'existait plus. Cette coupure au monde a produit un repli spatial. Plus encore, c'est une coupure du rythme qui s'est imposée, nous arrachant au flux de la durée. C'est comme si le corps, en cherchant le repos, incitait l'esprit contraint lui aussi par le repli, à un retour en arrière, pour mieux renaître d'un moment hors du temps. Au regard des deux précédentes parties, cette dernière hypothèse introduit l'idée d'une conception plus organique de l'espace à partir des points à garder des hypothèses précédentes. Le chez-soi ne gagne rien à être pensé entre les murs de l'espace domestique, cependant cela explique les comportements qui s'y produisent et la systématique attribution d'une fonction précise à chaque espace qui intègre des rôles générés par les stigmates de la société patriarcale. Cette acceptation toujours largement admise ne suffit pas à éclairer la complexité de ce concept et les enjeux qui s'y jouent. Par le confinement, le temps supplémentaire passé a révélé de nouvelles perspectives et pour l'instant une meilleure prise en compte de la manière de vivre dans notre chez-soi, et de celle dont nous définissons ce qu'est l'espace intime. La nouvelle narration de l'espace se mêle à la prise en compte de la corporéité. En se focalisant sur la chambre, puis le lit, le design de l'espace intime devient vivant. Comment la conception de l'espace intime est-elle reconfigurée à partir de nouvelles données ? En partant de la symbolique de la chambre, nous établirons une classification pour comprendre le chez-soi et ainsi questionner la création d'un intime collectif, né de l'isolement. Nous envisageons la conception même de l'intime dans un espace ouvert. Cette réflexion abordera les conséquences physiques de l'isolement et la corrélation entre quotidien et imaginaire, afin d'interroger le processus de conception de l'espace. Guidés par le design, les cadres du quotidien sont façonnés de sorte à admettre le corps comme un instrument témoin des changements.



## La chambre, point de départ

En longueur, large, remplie d'objets, vide, avec un matelas au sol, un lit en mezzanine, blanche marquée par les trous de punaises aux murs, bleue, rose poudrée ; il existe d'infinies configurations de la chambre. Pourtant, aucune de ces multiples configurations ne soustrait ou n'efface son sens premier, celui d'espace de repos. En permettant le sommeil, la chambre devient le cœur de la maison. Bien sûr, il nous est possible de dormir ailleurs ; chez un ami, sur un bout de canapé, vaguement dans un bus — la tête lourdement posée sur la vitre, chez un inconnu parfois, mais il nous est impossible de se sentir chez nous, de se retrouver. Qui n'a jamais eu qu'une hâte, celle de rentrer chez soi et de retrouver sa chambre, son lit, ses oreillers ? C'est bien connu, l'oreiller est toujours plus dur ailleurs que dans son propre lit. Même les villes réduites à leur minimum fonctionnel sont appelées des cités dortoirs. C'est dire si l'espace de la chambre est important dans la manière de se construire. Plus encore que de remplir la seule fonction du sommeil, la chambre remplit tour à tour des besoins. Celui de retour à soi-même, d'intimité choisie, de rêveries assumées, d'endroit où l'on peut enfin se laisser aller. Lors des entretiens, quand arriva la question de l'intime, beaucoup ont déclaré que leur chambre était un peu « le chez-moi, dans le chez moi<sup>66</sup>. » Comme si la maison était l'enveloppe extérieure et la chambre le noyau. Par le sommeil, un dépôt de nous-mêmes se fait la nuit. Cette perspective fait écho au temps de confinement, qui paraît comme arrêté, comme si on y laissait un peu plus de vie chaque instant. À la différence près que le sommeil, nous le choisissons. Choisir est une hyperbole pour définir l'action de s'endormir, mais elle paraît ici appropriée à la contrainte qu'est l'isolement. La décision de dormir étant un choix, elle accepte une possibilité et refuse toutes les autres.

On lutte contre le sommeil comme on lutte contre la mort. La liberté que suppose cet espace n'a pas toujours été évidente. Elle est cette limite à l'extérieur considéré comme dangereux. La première partie a montré que la maison était elle-même ce tracé protecteur, mais en fait, la

---

66 Entretien avec O., annexes p. 148.

chambre l'est peut-être davantage parce qu'elle retient le corps dans son intimité même au cœur de la maison. L'habiter est une manière d'être au monde, dans ce sens, le corps habite la chambre et y donne toute sa chair. Il se prélasse, s'endort, se réveille, se dénude, souffle. La chambre est le lieu de confinement par excellence, elle apporte sécurité. Plus qu'une séparation avec l'extérieur, elle est délimitée l'intérieur. Dans cette période, son pouvoir émerge encore plus fort : celui de l'abandon. Elle est le premier endroit où nous nous réfugions pour échapper à l'ailleurs. Nous avons besoin d'échappatoires, il est certain. Peut-être même est-elle le seul moyen de fuir un quotidien bouleversé et contraint spatialement ? Mona Chollet se questionne justement sur les caractéristiques de la chambre et du lit, qui font de cet espace le point de départ et le point d'arrivée :

« N'est-ce pas parce qu'il représente le refuge le plus sûr contre l'agressivité de notre univers quotidien, parce qu'il nous entraîne dans des états de conscience et des expériences aux antipodes des valeurs régissant notre vie diurne, qu'il est si difficile de s'y arracher les jours de semaine<sup>67</sup> ? »

Ce recensement sur soi-même dans l'espace de la chambre est mis à mal pendant cette période. En effet, comme si nous étions retournés dans la période que décrivait Virginia Woolf, elle peut devenir le seul lieu de repli, parfois fatal, pour les personnes résistant à la solitude, à un conjoint violent, à la dépression. C'est ainsi que ce que dit Bachelard à propos de la maison, fait particulièrement écho dans ce que nous décrivons de la chambre qui prend « les énergies physiques et morales d'un corps humain<sup>68</sup>. » En dépassant la fonction de sommeil, le corps se mouvant dans l'espace a révélé une nouvelle poésie, sortant du seul cadre de la chambre, pour habiter l'extérieur fantasmé. Dans la bande-dessinée, Winsor McCay illustre avec inventivité ce rapport hors du temps. Chaque dimanche, de 1905 à 1914, paraît dans le supplément du *New York Herald* le récit de *Little Nemo*. Chaque nuit, ses rêves le conduisent à explorer de nouvelles contrées. Les dessins de *Little Nemo in*

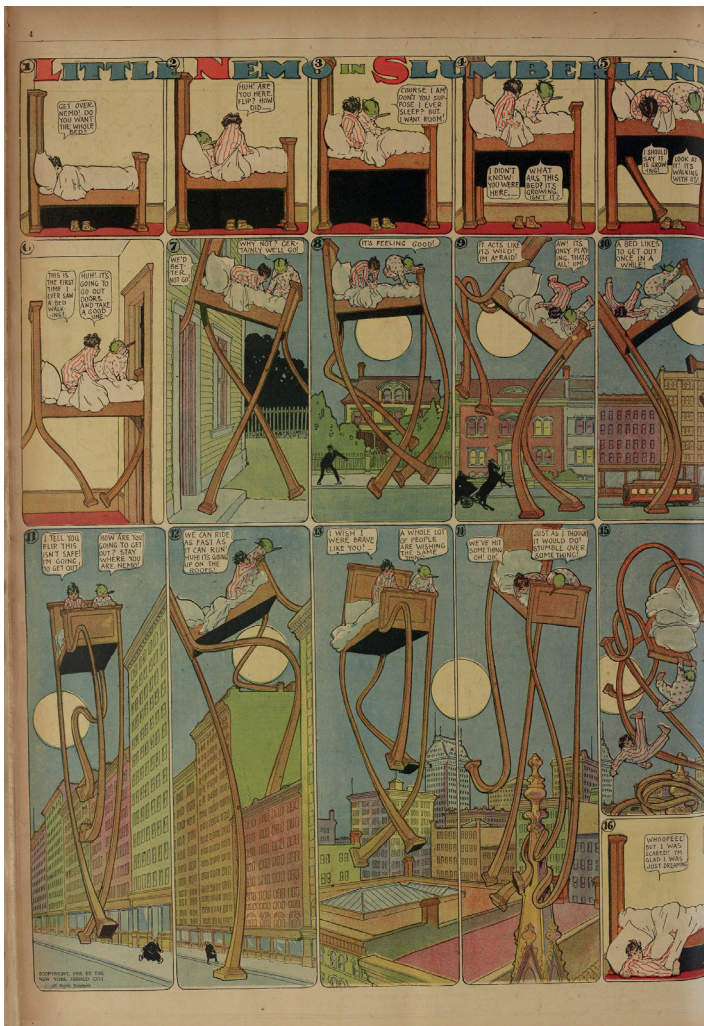
67 Mona Chollet, *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique*, op. cit., p. 144-145.

68 Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, op. cit., p. 72.

*Slumberland* (**PHOTO 16**) illustrent l'intensité du rêve par le mouvement et le psychisme du dormeur, jusqu'au retour au point d'ancrage ; le réveil dans le lit. Perec, lui, décrit cette sensation produite par la chambre, la force de cette pièce qui rassemble tout ensemble le passé, le présent et le futur : « L'espace ressuscité de la chambre suffit à ranimer, à ramener, à raviver les souvenirs les plus fugaces, les plus anodins comme les plus essentiels<sup>69</sup>. »

---

69 Georges Perec, *Espèces d'espaces* [1974], *op. cit.*, p. 46.



**PHOTO 16**

Winsor McCay, *Little Nemo in Slumberland*, planche du 26 juillet 1908.

Disponible sur <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k41325251/f16.item#>>

## Ce que fait l'isolement au corps

La tentation d'apposer une différence marquée dans le fait d'habiter la chambre, lieu de repli, entre le privé et le public est grande. Au contraire, l'isolement réfute cette idée et amène une conception élargie de l'espace intime. L'intime n'est plus réduit à l'espace domestique de la chambre à coucher, dans le sens où le corps par de nouveaux mouvements conduit l'esprit à penser l'extérieur en synergie, pour contrer les frontières rigides de l'habitation et de l'extérieur. La chambre n'est plus le seul lieu intime. Plutôt que de parler fonctionnalité, c'est le corps qui grâce à de nouvelles positions, témoigne d'une période inhabituelle. On passe davantage de temps assis, bien que l'on s'efforce de se maintenir en forme en faisant du sport. On suit le soleil sans relâche, attentif au moindre rayon qui nous permettrait de sentir la chaleur sur notre visage. En fait, le corps cherche à repousser les limites de sensations physiques et psychiques du confinement. Il est le premier acteur d'une nouvelle appropriation de l'espace, qui ne se traduit pas de manière explicite. La manière dont nous nous référons à l'espace du sommeil par l'intermédiaire du soleil traduit un besoin de coupure avec la réalité. Proust témoigne du corps comme premier habitant de l'espace. Le lieu est défié par le corps qui se remémore le passé et vit le présent.

une conception qui gravite entre les corps

« Mon corps trop engourdi pour remuer, cherchait, d'après la forme de sa fatigue, à repérer la position de ses membres pour en induire la direction du mur, la place des meubles, pour reconstruire et pour nommer la demeure où il se trouvait. Sa mémoire, la mémoire de ses côtes, de ses genoux, de ses épaules, lui présentait successivement plusieurs des chambres où il avait dormi, tandis qu'autour de lui les murs invisibles, changeant de place selon la forme de la pièce imaginée, tourbillonnaient dans les ténèbres. Et avant même que ma pensée, qui hésitait au seuil des temps et des formes, eût identifié le logis en rapprochant les circonstances, lui, – mon corps – se rappelait pour chacun le genre du lit, la place des portes, la prise de jour des fenêtres, l'existence d'un couloir, avec la pensée que j'avais en m'y endormant et que je retrouvais au réveil<sup>70</sup>. »

70 Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, vol. 1, Paris, Gallimard, Collection La Pléiade, 1954, p. 6.

L'intérêt du corps qui se souvient des sensations, de sa vie dans l'espace renvoie à la perception que nous avons de celui-ci. Précisément, la fenêtre dans ce contexte d'enfermement est la porte d'entrée à de nouvelles représentations de l'intime. Supposant que la chambre possède une fenêtre, elle est en fait le cadrage qui permet de capturer la nature extérieure à laquelle nous n'avons que peu d'accès.

Sa position est contradictoire. La fenêtre s'inscrit dans le seul endroit où nous sommes libres, le chez-soi. Pourtant, elle s'apparente à un outil de surveillance. Toutefois, il en vient de mettre en relief sa poétique pour comprendre son agissement sur le regard. Lorsque nous n'étions pas sous la contrainte de sanctions si nous quittons la maison, nous ne portions que peu d'attention à des éléments qui nous étaient familiers, presque habituels. Dans la mesure où un produit délivre un scénario de vie, il dépeint également une poétique singulière. La fenêtre, en tant que dispositif-objet artificialise un quotidien qui sans elle, demeurerait banal et ennuyeux. Elle reflète la narration que je me fais d'elle. Dans ce contexte précis, la fenêtre est redécouverte pour sa poétique qui tranche avec la rationalisation du monde extérieur. Elle est celle dont nous suivons la lumière qui la transperce en journée. Cette lumière filtrée rythme la vie enfermée et maintient un semblant de nature dans un intérieur construit. Finalement, elle est aussi cette instance qui permet la création et le vagabondage de l'oeil. Face à un quotidien parfois morose, elle propose ces moments indispensables de relâchement de l'esprit, de retour à soi. C'est en cela que sa dualité s'exerce. Bien que dispositif de contrôle, elle se détache de sa fonction et rompt avec la logique de représentation en tant que condition de la créativité. La poétique inusitée de la fenêtre est intimement liée à la représentation que nous avons d'elle. Notre reflet que nous voyons dans la fenêtre, au-delà de la simple analogie du reflet de notre âme, s'apparente à une mise en abyme. Lucien Dallenbach, dans *Le récit spéculaire : essai sur la mise en scène*, définit les conditions de mise en abyme, « Est mise en abyme toute enclave entretenant une relation de similitude

avec l'oeuvre qui la contient<sup>71</sup>. » Le corps de l'individu est reflété pendant qu'il regarde la fenêtre dans laquelle il apparaît. En ressort un autoportrait au miroir, comme une mise en abîme du regard. Ce procédé fait écho au caractère prospectif de la fenêtre. Si bien que l'image que nous voyons est une projection vers le futur, plus loin que l'instant capturé par l'oeil. La fenêtre modifie notre regard parce qu'elle revêt un caractère presque subliminal grâce à sa matière, le verre, qui nous pousse à projeter nos attentes. La fenêtre dans ce sens absorbe le regard et l'attire vers l'intérieur, puisqu'elle fait la liaison entre ces deux éléments. Elle possède un pouvoir attractif bien plus important que la peinture par exemple. L'individu, lorsqu'il regarde une peinture, pourra évidemment être absorbé par celle-ci en déployant sa sensibilité. En revanche, l'individu lorsque son regard est happé par la fenêtre, déploie la perception pour s'attacher à la réalité du changement d'espace. La fenêtre nous contraint également par son cadre, à restreindre notre champ de vision. Elle modèle notre regard. Anne-Marie Duguet dans son article *Dispositifs*, explique les effets d'aménagements architecturaux sur le corps :

« L'architecture offre d'abord des résistances au corps humain. Elle lui oppose sa rigidité, lui dicte certaines postures, le piège dans des labyrinthes, lui suggère des parcours, le confronte à des espaces exigus ou trop vastes...<sup>72</sup> »

En offrant des « résistances au corps humain », la fenêtre fait naître des pratiques spontanées. Par certaines postures imposées à l'individu, du fait de sa hauteur ou sa largeur, la fenêtre ainsi employée revêt le caractère de dispositif. Pour autant, elle permet une prise de conscience de l'individu, qui peut contrer ces dispositions de mises en vue préétablies : en se surélevant, en ouvrant la fenêtre, en positionnant son regard parallèlement à la vitre pour apercevoir un nouveau champ de vision, etc. La fenêtre passe alors du statut de dispositif à celui d'appareil puisqu'elle permet une action consciente et non plus subie. Pour comprendre la fenêtre et son impact

71 Lucien Dallenbach, *Le récit spéculaire : essai sur la mise en scène*, Paris, Seuil, 1977, p. 18.

72 Anne-Marie Duguet, « Dispositifs », *op. cit.*, p. 237.

sur notre rapport au monde, il est essentiel d'avoir une pleine conscience de sa fonction, qui lorsqu'elle est appréhendée de façon totale, ne revêt plus un caractère subordonné. Anthony Masure dans son article *Des dispositifs aux appareils : l'espacement d'un calcul*, défend l'idée qu'un appareil favorise des pratiques.

« Contrairement au dispositif, l'appareil ouvre un espacement rendant possible des directions multiples et contradictoires. Le dispositif est de l'ordre de la prévision, du projet, du conditionnement, tandis que l'appareil emporte une dimension fondamentalement imprévue. Il n'est pas possible de totalement programmer ce qui s'opère avec un appareil. Un appareil n'est rien sans manœuvres, c'est-à-dire sans actions décidées, et dans le même temps il contient une dimension d'étrangeté, une distance que la technique se donne par rapport à l'opérateur<sup>73</sup>. »

Finalement, la fenêtre conditionne le rapport du sujet avec l'extérieur parce qu'elle revêt des mécanismes qui modèlent le corps humain et sa perception. Par cette position, nous avançons le postulat du corps comme première entité autonome, capable de générer une conception de l'espace intime.

### L'imaginaire en proie avec le réel

Nous l'avons vu, plusieurs stratégies sont mises en place pour échapper à l'enfermement. Le temps privilégié de l'intime conduit souvent à un vagabondage de l'imaginaire. En ces temps, il apparaît vital de se créer une vision qui viendrait rendre fluctuant le réel. Pourtant, il n'est pas question de sortir totalement du cadre réel, en effet, il est apparu que l'imaginaire nourrissait le quotidien en s'y attachant d'une façon mimétique. Lors du premier confinement, l'illustratrice Pénélope Bagieu a lancé sur twitter un cadavre exquis géant qui proposait d'imager par le dessin, son intérieur de confiné (**PHOTO 17, 18, 19**). Grâce à un modèle type d'appartement, il était possible de créer sa vision du confinement. Parfois

73 Anthony Masure, « Des dispositifs aux appareils : l'espacement d'un calcul » [en ligne], *Reel-Virtuel*, n° 4 : Du dispositif à l'imprévu, 2013, p. 10.



humoristique, tangible ou irréaliste, cette initiative révèle la force du quotidien dans l'imaginaire. S'appuyant sur le réel, il conduit à une reconsidération des affects et des objets de l'espace habitable. Une des personnes interviewées fait état dans sa réponse à la question sur l'imaginaire, de l'appartenance au réel et de la symbolique d'une nouvelle poétique :

« Bon, j'ai des envies d'avoir un sauna. En fait, je pense que c'est peut-être abordable. Je suis très fan des pays scandinaves, donc un petit sauna, ça peut être sympa en hiver. J'aime bien l'idée d'avoir des arbres, d'entrer dans un jardin, avec la sensation d'être entouré de choses qu'on a plantées. Moi, j'aime bien avoir l'idée de voyage. J'aimerais bien avoir un pont japonais à un moment donné. J'adore le jardin Albert Kahn et il y a un pont japonais, il a été démonté à un moment. Ce sont des objets qui font voyager ou des arbres qui ont du sens. Là, j'ai planté deux Séquoias, car pour moi, c'est un arbre qui peut vivre très longtemps et qui a une certaine force. J'aimerais bien aussi avoir un érable japonais parce que ça me fait penser à l'artiste Tsugouharu Foujita. L'imaginaire c'est important, ça peut être des objets, mais aussi des symboles<sup>74</sup>. »

L'imaginaire nourrissant la représentation du quotidien, l'oeuvre de Wajiro Kon intervient encore une fois comme un judicieux essai de traduction du vécu des espaces par la sensibilité des corps. Ethnographe averti, il étudie les gestes humains par l'observation et les croquis. Dans un croquis de 1986 (**PHOTO 20**), il illustre les positions de travailleurs endormis dans le parc d'Ueno à Tokyo. Cette planche permet d'exhumer la position changeante des corps, mais surtout, elle témoigne de la raison pour laquelle le sommeil a emporté les travailleurs : celle du travail qui les mène à l'épuisement. L'oeuvre considérable de Wajiro Kon permet de renforcer le point central de ce mémoire, celui de briser des frontières afin d'en établir des plus fluctuantes, en adéquation avec les mutations sociales. Non seulement la conception est intimement liée à l'imaginaire, mais elle peut également collaborer avec l'art, pour s'éloigner d'une vision qui ne lui offrirait que les outils du design.

Pareille représentation du quotidien, agrémentée par l'imaginaire et un appareil comme la fenêtre, semble

74 Entretien avec P., annexes p. 126.

rendre visible une vision fuyante de notre façon d'habiter. Pour revenir à la chambre, elle fait le pont avec une dimension de nous-mêmes, comme une deuxième réalité que la veille ne nous permet pas de faire. C'est comme si l'isolement actuel nous maintenait en état de sommeil ponctuel. En d'autres termes, peut-être est-il bon d'entrevoir que ce changement imperceptible du confinement sur l'habitat — évoqué en amont — se dévoile petit à petit pour reconsidérer le ressenti et l'ambiance au-delà de la fonction. La chambre est simplement le pont de départ d'un engagement qui dépasse son cadre spatial. Une plus grande conscience du corps en mouvement dans l'espace se dessine et offre une structure polyphonique pour parler de l'habiter en temps de confinement. Ce propos fait écho à celui de Virginia Woolf qui décrit la vision du monde plus intense après la lecture de *Roi Lear* ou *Madame de Bovary* :

« Ceux qui vivent en inimité avec ce qui n'est pas réel sont enviables et ceux-la sont à plaindre sur qui tombe soudain la chose faite sans qu'ils y aient participé et sans qu'ils y aient pris garde. De sorte que lorsque je vous demande de gagner de l'argent et d'avoir une chambre à vous, je vous demande de vivre en présence de la réalité, une vie vivifiante, semble-t-il, que vous puissiez la communiquer ou non<sup>75</sup>. »

Ce que nous a fait vivre le confinement a sans doute éclairé les interactions entre des mondes que l'on croyait bien séparés : l'imaginaire, le physique, le sensible et le quotidien. Dès lors, l'environnement dans lequel nous évoluons agit comme un questionnement sur notre rapport au monde. Gwenaëlle Bertrand parle de glissement du design vers la « production d'objets irréels mais suffisamment palpables pour nos esprits<sup>76</sup>. » Encore faudrait-il que le rythme retrouvé — celui d'après confinement — n'entrave pas cette conception plus consciente de l'espace et nous permette d'entretenir un flottement fertile entre imaginaire et réel.

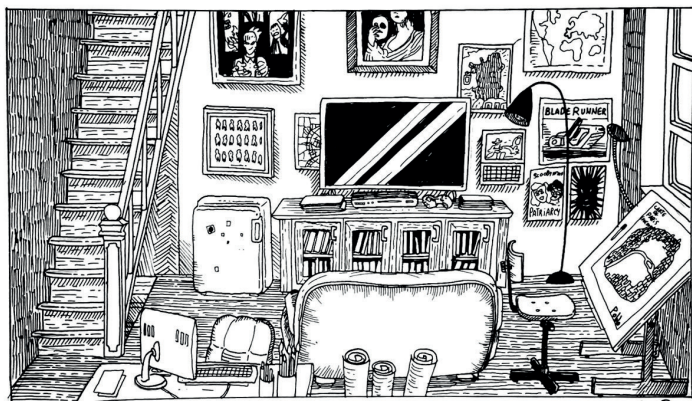
75 Virginia Woolf, *Une chambre à soi* [1929], *op. cit.*, p. 165.

76 Gwenaëlle Bertrand, Une poétique du dysfonctionnement pour une politique du sens, in : Gwenaëlle Bertrand et Maxime Favard (dir.), *Poétiques du design. Vers de nouveaux paradigmes de la conception*, Paris, L'Harmattan, Collection Esthétique, 2014, p. 37.



**PHOTO 17**

© cruelhall. Disponible sur <<https://coronamaison.fun>>



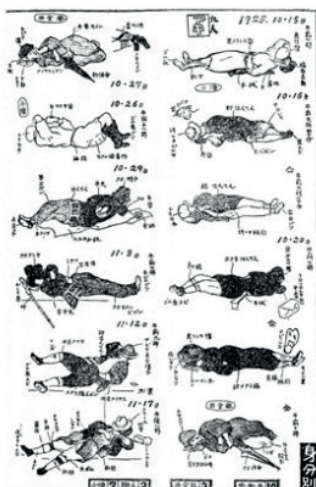
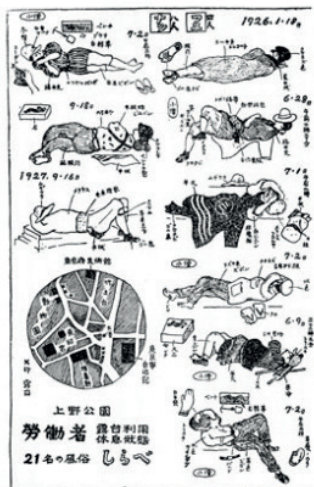
**PHOTO 18**

© Pablo.R. Disponible sur <<https://coronamaison.fun>>



**PHOTO 19**

© Jakuboy. Disponible sur <<https://coronamaison.fun>>



101

PHOTO 20

Wajiro Kon, *Sans titre*, 1986. Disponible sur <<https://soukodou.jp/blog/2016/0608/185538>>

## Vers une reconsidération

L'injonction à l'intime évoqué plus haut n'est-elle pas le début d'une nouvelle conception ? Le fait de trouver cette sollicitation constante de l'intime problématique affirme un pas en avant. Tout au moins, une reconsidération de ce qu'est l'espace intime.

« À côté de moi, F. était en vocal sur Discord, il ne faisait peut-être pas attention mais il hurlait. J'étais obligée de mettre mes écouteurs avec la réduction des bruits sinon je n'arrivais pas à me concentrer. Ce n'est pas vraiment une interruption, c'est une cohabitation qui fait un peu de bruit<sup>77</sup>. »

une conception qui gravite entre les coprs

Pourtant, il ne faut absolument pas rejeter les technologies puisque dans cette période, elles ont permis à l'individu d'entretenir les relations sociales et la narration du soi, par le partage de sa vie intime. Cependant, Michaël Føessel met en garde contre cette propension à diffuser l'intime, contre le risque d'une perte de sens quand « son objet prend la forme d'une représentation claire et distincte, destinée à être interprétée par tous<sup>78</sup>. » Dans ce cas-là, ce n'est plus l'expérience de l'intime qui est partagée, mais une caractéristique qui permet de valider un vécu propre par une tierce personne, sur les réseaux sociaux par exemple. L'utilisation de terme cohabitation pose la question de l'existence de l'espace intime pendant la période de confinement. Pour définir ce terme de façon renouvelée à l'espace qui s'y prêtait le plus habituellement, la maison, il faut saisir la brèche de sens qui s'est engouffrée dans ses limites. Enfermement et intime ne possèdent que comme différence le choix sous-jacent. De telle sorte que l'intime s'est développé pendant cette période en cohabitation avec le monde extérieur pour en altérer sa définition coincée entre les murs du chez-soi. L'hybridation des espaces en cette période ne fait plus de l'intimité une prérogative de la chambre ou de la salle de bain. L'intime semble se disperser en échelle, strates, formes différentes.

77 Entretien avec O., lorsque la question de l'intrusion à l'intime était posée, annexes p. 148.

78 Michaël Føessel, « Partager l'intime », *Sensibilités*, n°6 : Les paradoxes de l'intime, 2019, p. 19.

Cette dispersion fait écho au renouvellement du chez-soi, aux nouvelles perspectives qu'il offre. Alors, comment l'espace intime se manifeste-t-il dans son entièreté ?

L'étude des habitats participatifs a dessiné une façon autre de vivre l'intime. La différence est marquante lorsqu'était posée la question de définir ce qu'était l'espace intime pour les interviewés. Les habitants du lieu partagé ont tous rejeté l'idée de l'espace intime dans l'intérieur (c'est le cas d'une seule personne qui habitait dans un habitat « classique »). Pour autant, ils reconnaissaient l'existence d'un espace intime, mais plutôt que de parler de son sens figuré, ils préféraient parler d'une sensation, d'une liberté offerte par le fait d'être en communauté avec des gens de confiance. M. disait que son espace « c'est une intimité où tout le monde peut rentrer<sup>79</sup>. » Ce propos paraît paradoxal lorsqu'on pense l'espace intime comme réservé à soi. Justement, et bien qu'aucune conclusion hâtive ne soit tirée d'un témoignage, cela montre que derrière cette ouverture, se traduit une volonté d'exploration de l'espace intime. Le masque peut apparaître comme la bulle intime — extension du soi étendu dans l'espace public. En effet, nous sommes contraints à être masqués, à cacher une partie de notre visage, à cacher nos émotions ou les gestes expressifs qui nous caractérisent. En fait, le masque est la métaphore de l'espace intime qui vagabonde. Il ne s'ouvre pas totalement — il est interdit d'enlever le masque, mais s'essaye à de nouveaux modes de relations, qui passent par le virtuel et par l'abondance de possibilités. Michaël Föessel explique très justement « qu'il n'existe ni lieu ni procédure qui abolissent le doute sur la réalité de l'intime<sup>80</sup>. » L'intime semble avoir gagné en fragilité et c'est une bonne chose. Cet adjectif souvent considéré à tort comme une faiblesse est dans la temporalité actuelle une force puisque par la cohabitation et le partage des espaces, la définition fermée de l'intime s'est vue réécrite. Étrangement, c'est dans le manque de relations sociales qu'est né un intime collectif vérifié dans ce que Föessel affirme « L'unique histoire que le sujet ne peut raconter est l'histoire de sa propre émergence comme

conception : gravitation dans les corps

79 Entretien avec M., annexes p. 156

80 Michaël Föessel, « Partager l'intime », *op. cit.*, p. 19.

sujet<sup>81</sup>. » Hors de toute différence évidente sur le vécu du confinement, il existe une narration commune construite par les corps qui malgré la contrainte de l'isolement, s'exprimait toujours en mouvement.

### Et une conception plus relationnelle

Le fondement d'une autre approche de l'intime conduit à penser son espace comme ouvert pour éditer sa conception originelle. La thèse soutenue dans ce mémoire est la proposition de nouveaux cadres qui placerait l'intime dans une relation réévaluée entre le corps et l'esprit. La prise en compte de la corporéité dans l'espace intime est primordiale, car nous l'avons vu, le corps est le premier interprète des changements imposés par le confinement. Qu'ils soient rythmiques, psychiques, physiques ou relationnels, une nouvelle conception de l'espace intime permettrait de vivre une expérience moins contrainte et plus sensible. De nouveaux outils de conception nés de l'observation de nouvelles positions, de nouveaux mouvements, de nouvelles distributions, de nouvelles considérations peuvent être érigés. La conception ne doit plus être établie sur des faux semblants et des injonctions : oui, l'espace intime peut être fluctuant, oui, il peut même parfois disparaître ou être fragilisé par un environnement incompatible avec le dévoilement du soi et réapparaître dans ce même environnement, grâce à l'aide d'autrui. Non, la proximité avec soi et le repli spatial ne favorise pas forcément l'apparition d'un espace intime. La symbolique de la chambre n'est pas un arrêt définitif dans l'expérience de l'intime. La conception de l'espace intime ne doit cependant pas tomber dans l'universalité systématique d'un espace polysensoriel. Pour éliminer l'uniformisation de l'individu, la principale caractéristique vers laquelle il doit aller est celle d'admettre la puissance relationnelle qui l'unit à son environnement. La conception doit prendre l'individu en temps qu'acteur principal, qui serait dirigé par un metteur en scène expérimental. Pourquoi ne pas choisir une mise en scène classique ? Parce que

conception : gravitation dans les corps

---

81 *Ibidem*, p. 18.

justement, cette période spécifique a porté l'attention sur les particularités fragmentées de ce que nous considérons comme le chez-soi. Le chez-soi n'est jamais défini d'avance et comprend en son essence, les doutes résiduels de l'intime.

Le design est l'outil qui permet la prise en compte d'un ressenti, celui du chez-soi, et contient une classification élargie de l'espace intime. En outre, le rôle du designer n'est plus d'apposer un archétype de la conception de l'espace intime, mais de proposer des scénarios qui favorisent la création d'une nouvelle identité de cet espace. Pierre Litzer propose de parler « d'art impliqué plus qu'appliqué<sup>82</sup>. » Cette affirmation doit être impliquée dans le sens où nous proposons qu'elle mette en pratique, plus que mettre en éveil — comportement constaté pendant cette période — tous les sens de l'humain. La résultante d'une nouvelle considération du chez-soi est celle-ci ; la classification de la conception comme un processus en perpétuelle mouvance et non pas comme un processus fini. Le corps est forcément à penser sans limites, au même titre que l'espace intime. Perec proposait déjà une nouvelle façon de penser l'espace, complètement antinomique à la conception classique de la maison :

« On peut imaginer sans peine un appartement dont la disposition reposerait, non plus sur des activités quotidiennes, mais sur des fonctions de relations [...] Il faut sans doute un petit peu plus d'imagination pour se représenter un appartement dont la partition serait fondée sur des fonctions sensorielles [...]»<sup>83</sup>. »

Puis, plus loin, « Ce pourrait être une espèce de Palais de Dame Tartine : les murs seraient en pain d'épice et les meubles en pâte à modeler, etc<sup>84</sup>. » Ce que propose Perec place la conception comme un processus plus imaginaire, ludique et personnel.

Les propositions de Perec comme inspiration,

82 Pierre Litzer, La conception design, un processus de jeux et d'enjeux sociaux, in : Gwenaëlle Bertrand et Maxime Favard (dir.), *Poïétiques du design. Vers de nouveaux paradigmes de la conception*, Paris, L'Harmattan, Collection Esthétique, 2014, p. 19.

83 Georges Perec, *Espèces d'espaces* [1974], *op. cit.*, p. 63-64.

84 *Ibidem*, p. 66.



nous proposons trois classifications pour rendre compréhensible et applicable à d'autres périodes que celles de l'isolement, la conception de l'espace intime :

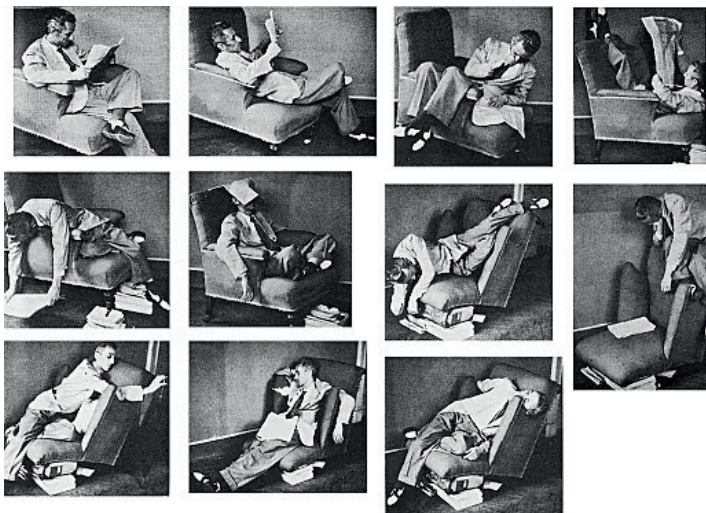
– La première est celle d'une conception par une approche expérimentatrice : l'espace intime est vécu et plutôt que l'accumulation d'expérience, c'est sa qualité qui prime plutôt que sa quantité qui résulte d'espaces vides de sens. Il existe dans un espace spatial — la chambre par exemple, et peut parfois être confronté à de nouveaux usages inhabituels qui viennent effleurer sa nature. C'est le cas par exemple du lit qui a été utilisé comme espace de travail ; la conception de l'espace intime est vue comme polyvalente et ne propose pas d'usages prédéterminés.

– La seconde propose une approche exploratoire : elle rejoint la première classification par des modèles ouvertement incompatibles, pour faire naître des sentiments et comportements irrationnels qui visent à remettre en cause la forme de l'espace intime. Ce deuxième cadre s'appuie sur l'œuvre de Bruno Munari, *Recherche du confort dans un fauteuil inconfortable* (**PHOTO 21**). Il réalise une série de photos publiée dans le numéro 202 du magazine *Domus* en 1944 qui dénonce la prolifération de chaises ou la fonction première, celle d'être assise, s'avère souvent inconfortable.

– La troisième propose une approche par des outils de représentation artistique : dessins, croquis, prototypes, vidéos, etc. Elle consiste à rapprocher l'art dans la conception de l'intime en utilisant la forme comme seuil de l'espace intime. À partir de scénarios, l'imaginaire est convoqué comme un parasite dans l'approche indubitable. Entre réel et fiction, les structures de l'intime sont déconstruites et ne correspondent pas forcément à la représentation courante de l'espace intime. Cette dernière classification met en avant l'aspect psychique sensoriel comme condition de l'espace intime. Lors d'un entretien, P. disait que son espace intime était un arbre, qu'il ne connaissait pas, mais qu'il a dessiné en quelques secondes. Il y a ajouté une branche, une échelle, puis, en dessous, il a écrit « espace intime : le corps (le seul) ». (**PHOTO 22**).

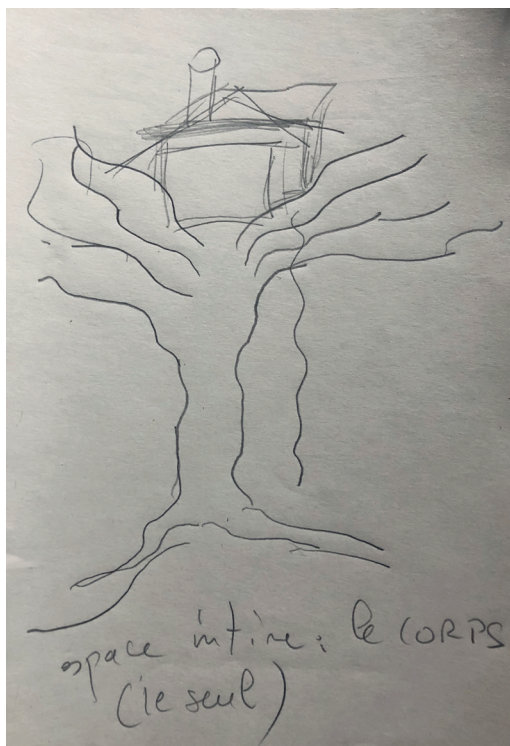
Ces variétés de conception peuvent être prises comme une progression, comme un ensemble, ou séparément. Elles identifient une typologie de l'intime qui conduira peut-être à questionner la conception, au-delà même de l'espace intime. Le but est surtout de montrer que ces propositions ne sont en rien novatrices dans leurs processus, mais sont inédites appliquées à l'espace intime pensé comme une variable d'ajustement du chez-soi. L'alliance entre l'expérience corporelle et les sentiments produit une conception vernaculaire : elle dépasse les codes culturels et le modèle de ces espaces quotidiens, par l'étude des rapports entre corps et esprit dans un territoire vulnérable.

une conception qui gravite entre les corps



**PHOTO 21**

Bruno Munari, *Ricerca della comodità in una poltrona scomoda*, 1944,  
 © All rights reserved to Maurizio Corraini. Disponible sur <<https://slash-paris.com/evènements/reading-danse-scenario-dhiver>>



**PHOTO 22**

© P., *Sans titre*, 2021.

## Lien avec le projet

Le projet n'est pas tout à fait terminé, mais il tentera de rendre visible la complexité du chez-soi et de l'intime par la vidéo. En effet, je trouvais dommage de ne pas exploiter les expériences et perceptions singulières des entretiens autrement que par l'écrit. Je suis en train de réaliser un court documentaire à partir de mon séjour chez quatre personnes interviewées avec qui je suis proche. Ce choix s'est opéré, car je souhaitais pouvoir filmer et passer du temps dans leur quotidien sans être une intruse. La forme documentaire me permettra de capter en vidéo une façon d'illustrer les propos tirés des entretiens — en voix off du documentaire. D'une durée maximale de 8 minutes, ces ou cette vidéo — se pose encore la question de séparer en plusieurs thématiques, sera réalisée à partir de plans spontanés, plutôt fixes, où je n'interfererai pas dans l'origine des actions. J'aimerais exploiter la matière sonore, car elle intervient sur plusieurs registres : l'intime, le sensible et l'informatif. L'image mettrait elle en relief les différents niveaux de perception de l'individu dans son quotidien. Ce projet a pour but de faire ressortir les constats d'une nouvelle considération des espaces due à l'isolement, en mêlant plusieurs médiums. La sensation recherchée, plus que la contemplation, est de mettre en avant la capacité à être à l'écoute et non plus juste celle de regarder. Ce projet fait figure de test par rapport au renouvellement de la conception de l'espace intime parce qu'il s'attache à rendre compte de microsituations de proximité, d'intimité, de fragilité, de subtilité. Une installation immersive est aussi envisagée pour produire une scénographie de tous ces éléments qui dessinent à tâtons, le tableau du chez-soi.

une conception quinquasiale entre les corps

# CONCLUSION

---

---

L'ambition de ce mémoire était de questionner la conception de l'espace intime. Il fallait pour cela d'abord comprendre succinctement l'inscription historique de l'intime dans le privé, et le privé comme systématiquement associé à l'espace domestique. Cette première approche permet de distinguer le sentiment d'être chez soi de l'espace habitable. Ce cadre révélateur d'un espace intime a montré ses limites dans son rapport à l'extérieur. En effet, l'espace domestique subit le poids des normes sociétales qu'il contient et peine à s'en défaire. En revanche, grâce à l'étude des comportements en isolement, la réponse à la question du renouvellement de l'espace intime s'est éclairée. Une nouvelle considération a fait son apparition. Nous pouvons même parler de reconsidération. L'isolement a avant tout fait penser l'espace intime pour ses qualités intrinsèques. Finalement, il a rapproché deux notions auparavant distinctes — le chez-soi et l'intime, car elles étaient définies par des cadres — l'habitat et le privé, appauvrissant l'expérience qu'on pouvait y vivre. En ce sens, l'isolement a permis de documenter les possibilités d'espaces vécues physiquement par le corps, mais qui dépasse largement le cadre spatial de la maison. L'habitat n'est plus la seule composante du secret de l'intime, qui se situe plutôt en dehors de toute géolocalisation.

Il n'y a pas de réponse unique. Ce n'est pas s'avouer vaincu que proposer une pluralité de concepts. Il faut penser les failles de l'intime pour déconstruire une vision équivoque de notre manière de le vivre. Plutôt que d'imposer une réponse trop facilement envisageable au premier abord, ce qu'a démontré ce mémoire est que le renouvellement de la conception de l'espace intime avait eu lieu, d'abord de manière imperceptible, dans les consciences. C'était un des points les plus durs à surmonter. Comment faut-il agir lorsqu'aucune réponse claire ne s'avance ? La solution apportée à l'apparente infranchissable frontière entre des notions qui gagnerait à être ensemble fut de proposer différents spectres de compréhension de l'espace intime. Et si le triangle des notions de chez soi, de conception, et d'intime s'était transformé en une ligne avec des accrocs, des arrêts, des modifications de sa structure ? Elle représenterait ce qu'est la construction de l'humain, maladroite. Alain

Findelli explique assez bien les différents moments de la conception en design, et ce qu'elle gagnerait à être avant tout vécu. Il dit :

« Une première recommandation serait de prendre la notion de confiance comme concept central de sa recherche : avant d'être un problème de chantier (à résoudre), c'est une expérience humaine fondamentale (à comprendre)<sup>85</sup>. »

conclusion

Une classification a été établie parce que l'abolition des frontières rendrait encore plus flous des concepts déjà complexes dans leur nature propre, sans la situation d'isolement. Les cadres apposés sont fluides, malléables et s'adaptent à l'environnement mouvant parce qu'il ne relèvent pas de normes historiques, mais invitent le sensible et la fragilité d'une période dont nous ne pouvons pas encore mesurer les impacts. L'espace intime peut se situer dans le chez-soi, dans l'ailleurs ou ne pas se situer, et il n'en perdra pas de sa valeur. L'espace intime peut engendrer le sentiment de chez-soi et le chez-soi peut faire naître l'espace intime. Seulement, tout ça n'est pas immuable. Il ne s'agit pas de faire une anti-éloge de l'espace domestique ou de le désolidariser du chez-soi et de l'intime, mais plutôt de proposer d'autres éventualités non soumises aux lois de codes réducteurs. Une position essentielle préfigure les trajectoires apportées par ce mémoire : c'est celle de la coexistence du fond et de la forme. Lors d'un Entretien avec S., il disait concevoir plusieurs chez-soi « Pour moi, il y a deux chez-soi. Forcément, il y a le chez-moi sentimental. Il y a le chez-moi ou vraiment je me sens bien, je suis libre<sup>86</sup>. » Le manquement évoqué, celui d'un lien entre les souvenirs, permet de combiner l'existant avec l'éteint, et d'imaginer une autre lecture des paradoxes du quotidien. Il y a beaucoup à gagner à réunir une éthique particulière et une forme qui en découle. Se dirige-t-on vers un design qui prend plus en compte les ressentis, l'expérience, comme un outil de réflexion au chez soi ? .

Dans son documentaire *Au bord du monde*, Claus Drexel donne la parole à Jeni, Wenceslas, Christine et

85 Alain Findeli, « La recherche-projet en design et la question de la question de recherche : essai de la clarification conceptuelle » [en ligne], *Sciences du Design*, n° 1 : Quelles sciences du design ?, 2015, p. 55.

86 Entretien avec S., annexes p. 138.

d'autres, des sans-abri qui témoignent de leur quotidien. Il ne fait pas qu'exhiber une réalité que nous ne voulons pas voir, mais projette juste en face de nos pupilles, une preuve de vie. Cette référence illustre une reconsidération de l'habitat, comme un rejet d'une conception trop fermée qui ne laisse pas la place aux oubliés, aux détails, à l'invisible. Faisons résonner au centre de l'habitat, *le bord du monde*<sup>87</sup>.

Le contrecoup de l'isolement laisse présager un futur en deux temps : une première phase de reconsidération, puis, l'espoir d'une conception plus qualitative que quantitative, plus intéressée par l'instabilité des corps que par leur continuité. L'épiphanie soudaine du chez-soi a permis de comprendre que son mythe se joue à l'intérieur du *nous*, dans une liaison d'interdépendance avec l'intime. C'est une logique du « faire projet » affranchie de toute polarité qui se façonne. Nous oublions l'indigence du chez-soi dans le seul intérieur, afin de rendre sa place à l'espace intime.

---

87 Claus Drexel, *Au bord du monde*, Daisy Day Films, 2014, 98 min.







# BIBLIOGRAPHIE

---

---

**DÉOTTE**, Jean-Louis, « Le milieu des appareils » [en ligne], *Appareil*, n°1, 9 février 2008, consulté le 30 avril 2021. Disponible sur <<https://journals.openedition.org/appareil/75>>

**DUGUET**, Anne-Marie, « Dispositifs », *Communications*, n°48 : Vidéo, 1988, consulté le 31 mars 2021. Disponible sur <[https://www.persee.fr/doc/comm\\_0588-8018\\_1988\\_num\\_48\\_1\\_1728](https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1988_num_48_1_1728)>

**FINDELI**, Alain, « La recherche-projet en design et la question de la question de recherche : essai de la clarification conceptuelle » [en ligne], *Sciences du Design*, n° 1 : Quelles sciences du design ?, 2015, consulté le 1 mai 2021. Disponible sur <<https://www.cairn.info/revue-sciences-du-design-2015-1-page-45.htm>>

**FÆSSEL**, Michaël, « Partager l'intime », *Sensibilités*, n°6 : Les paradoxes de l'intime, 2019.

**FOUCAULT**, Michel, « Des espaces autres », Conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967 [en ligne], *Architecture & Comportement / Architecture & Behaviour*, vol. 5, 1984, consulté le 27 avril 2021. Disponible sur <<https://foucault.info/documents/heterotopia/foucault.heteroTopia.fr/>>

**MASURE**, Anthony, « Des dispositifs aux appareils : l'espacement d'un calcul » [en ligne], *Reel-Virtuel*, n° 4 : Du dispositif à l'imprévu, 2013, consulté le 12 avril 2021. Disponible sur <<http://www.anthonymasure.com/en/articles/2013-09-dispositifs-appareils-calcul>>

**PERROCHEAU**, Bérengère, « La maison, à l'heure du confinement, vue par le philosophe Pierre-Damien Huyghe » [en ligne], *Marie Claire*, 1 avril 2020, consulté le 27 avril 2021. Disponible sur <<https://www.marieclaire.fr/maison/la-maison-a-l-heure-du-confinement-vue-par-le-philosophe-pierre-damien-huyghe,1343263.asp>>

**SULTAN-R'BIBO**, Yoanna, « Une cabane dans mon salon

ou pourquoi les enfants confinés construisent-ils des cachettes ? » [en ligne], *Le Monde*, 26 mars 2020, consulté le 8 mai 2021. Disponible sur <[https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2020/03/26/une-cabane-dans-mon-salon-ou-pourquoi-les-enfants-confinés-construisent-ils-des-cachettes\\_6034499\\_4500055.html](https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2020/03/26/une-cabane-dans-mon-salon-ou-pourquoi-les-enfants-confinés-construisent-ils-des-cachettes_6034499_4500055.html)>

**TRUONG**, Nicolas, « Entretien Claire Marin : Contaminés ou non, nous vivons tous comme des malades », *Le Monde*, 28 décembre 2020.

**TRUONG**, Nicolas, « Entretien avec Hervé Mazurel : Nos gestes les plus machinaux et anodins sont devenus source d'inquiétude », *Le Monde*, 22 décembre 2020.

**VILLELA-PETIT**, Maria, « Le chez-soi : espace et identité » [en ligne], *Architecture & Comportement / Architecture & Behaviour*, vol. 5, 1989, consulté le 12 avril 2021. Disponible sur <<https://www.epfl.ch/labs/lasur/wp-content/uploads/2018/05/VILLELA-PETIT.pdf>>

#### FILMS-VIDÉOS

**BOUKERCHA**, Karim, « *Ni pays, ni langue, ni armée* » – *Making-of du film « Notre jour viendra »* [en ligne], 2012, 19 min., consulté le 23 mars 2021. Disponible sur <<https://www.youtube.com/watch?v=nH6-Q3mwokQ>>

**DREXEL**, Claus, *Au bord du monde*, Daisy Day Films, 2014, 98 min.

**GOUSSARD**, Camille, **LAUDOUX**, Margot, et **SVOBODNY**, Guillaume, *La virtualité au coeur du foyer* [en ligne], 2021, 11 min., consulté le 22 mars 2021. Disponible sur <[https://www.youtube.com/watch?v=\\_pBRCbf6Tz8](https://www.youtube.com/watch?v=_pBRCbf6Tz8)>

**HENEKE**, Michael, *Der siebente Kontinent*, Wega Film, 1988, 104 min.

#### PODCAST

**KRONLUD**, Sonia, *Marseille : enquête sur les logements insalubres* [en ligne], France Culture, 15 novembre 2018,

28 min., consulté le 12 mars 2021. Disponible sur <<https://www.franceculture.fr/emissions/les-pieds-sur-terre/marseille-enquete-sur-les-logements-insalubres>>

## OUVRAGES

**AGAMBEN**, Giorgio, *Qu'est ce qu'un dispositif ?* [2006], Paris, Rivages, traduit de l'italien par Martin Rueff, 2014.

**ARENDT**, Hannah, *Condition de l'homme moderne* [1958], Paris, Pocket, traduit de l'anglais par Georges Fradier, 2002.

**BACHELARD**, Gaston, *La poétique de l'espace* [1947], Paris, PUF, 2020.

**BAUDRILLARD**, Jean, *Le système des objets* [1968], Paris, Gallimard, Collection Tel, 1978.

**BERTRAND**, Gwenaëlle, et **FAVARD**, Maxime (dir.), *Poïétiques du design. Vers de nouveaux paradigmes de la conception*, Paris, L'Harmattan, Collection Esthétique, 2014.

**CHOLLET**, Mona, *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique*, Paris, La Découverte, Zones, 2015.

**DALLENBACH**, Lucien, *Le récit spéculaire : essai sur la mise en scène*, Paris, Seuil, 1977.

**DE CERTEAU**, Michel, *L'invention du quotidien : Arts de faire* [1980], Paris, Gallimard, Collection Folio Essais, 2010.

**FLUSSER**, Vilém, *Petite philosophie du design* [1993], Belfort, Circé, traduit de l'allemand par Claude Maillard, 2002.

**FÆSSEL**, Michaël, *La privation de l'intime : mises en scène politiques des sentiments*, Paris, Seuil, 2008.

**FOUCAULT**, Michel, *Surveiller et Punir* [1975], Paris, Gallimard, 1993.

**GOFFMAN**, Erving, *Les rites d'interactions* [1967], Paris, Éditions de Minuit, traduit de l'anglais par Alain Kihm, 1974.

**HEIDEGGER**, Martin, *Essais et conférences* [1958], Gallimard, Collection Tel, traduit de l'allemand par André Préau, 1980.

**ILlich**, Ivan, *Dans le miroir du passé : Conférences et discours, 1978-1990*, Paris, Descartes et cie, traduit de l'anglais par Maud Sissung et Marc Duchamp, 1994.

**JAKOB**, Michael, *L'arrière-paysage – Des origines technologiques du paysage*, Paris, Éditions B2, Collection Design, 2019.

**LAPLANTINE**, François, *Penser l'intime*, Paris, CNRS éditions, 2020.

**PEREC**, Georges, *Espèces d'espaces* [1974], Paris, Galilée, Collection l'espace critique, 2000.

**PROUST**, Marcel, *À la recherche du temps perdu*, vol. 1, Paris, Gallimard, Collection La Pléiade, 1954.

**SERFATY-GARZON**, Perla, *Chez soi : Les territoires de l'intimité*, Paris, Armand Colin, 2003.

**TIBERGHIE**, Gilles A., *Note sur la nature, la cabane et quelques autres choses*, Paris, Éditions du félin, Collection Les marches du temps, 2014.

**T. HALL**, Edward, *La dimension cachée* [1966], Paris, Seuil, traduit de l'anglais par Amélie Petita et Anne Fabre-Luce, 1971.

**WOOLF**, Virginia, *Une chambre à soi* [1929], Paris, 10/18, traduit de l'anglais par Clara Malraux, 2001.







Au total, sept entretiens ont été réalisés entre le 29 mars et le 22 avril. Basés sur des questions plutôt libres, favorisant la discussion, ils durent entre 25 et 40 minutes pour le plus long. Un des sept n'est pas comptabilisé dans cette moyenne de durée (annexe 3) car il n'était pas prévu et du fait du manque de temps de la personne, n'a pas pu prendre la forme initiale. Il s'est plutôt déroulé sous la forme d'un témoignage rapide. Les entretiens sont classés par ordre de réalisation. Il est notifié lorsque les personnes interviewées sont celles habitant un logement participatif.

entretien avec N.	<b>116</b>
entretien avec P. - <i>Verger Saint-Sylvestre</i> -	<b>126</b>
entretien avec C. - <i>Verger Saint-Sylvestre</i> -	<b>135</b>
entretien avec S.	<b>138</b>
entretien avec O.	<b>148</b>
entretien avec M. - <i>Lavoir du Buisson</i> -	<b>156</b>
entretien avec A.	<b>164</b>
AOUARI, Pauline, BOUVET, Coline, LEMIÈRE Étienne, <i>Chez-soi, chez-nous</i> , Workshop avec Annie Gentès et Stéphane Safin, 2021	<b>172</b>

Camille [00:00:07]

Pouvez-vous me décrire votre situation lors des confinements ? C'est-à-dire votre situation générale, votre âge, avec qui étiez-vous confiné, votre travail, etc.

N. [00:00:24]

Alors j'ai 23 ans et quand j'ai appris le confinement, j'étais en train de travailler dans un restaurant sur Paris. Le soir, on a appris que tous les restaurants fermaient et qu'on allait être confiné totalement. J'étais en service. Donc, du coup, on ne savait pas trop comment ça allait se passer, etc. Mais c'était un peu stressant comme ambiance. C'était assez étrange. On ne savait pas ce qui allait nous arriver, entre guillemets pour le service. Après, je travaillais dans un restaurant juste pour me faire de l'argent. Ce n'était pas du tout une ambition professionnelle. Finalement, ça ne m'a pas trop touchée. Ça a commencé comme ça et j'ai été confinée. J'ai la chance d'avoir été confinée chez moi dans une maison en banlieue, avec ma mère et ma soeur. On était toutes les trois réunies dans une même maison. Et globalement ça s'est super bien passé. En fait, je pense qu'il y avait aussi un peu l'euphorie du fait que je n'allais pas devoir travailler pendant longtemps parce que je ne savais pas encore la durée du confinement et surtout pas l'envergure. Il y avait un peu l'euphorie du contexte et aussi le fait de pouvoir se reposer et pareil pour ma mère et pour ma sœur. Du coup, comme je travaille dans un restaurant j'ai été directement en chômage partiel. J'étais toujours payée. Personnellement, le confinement, moi, je l'ai accueilli à bras ouverts. C'était une période où j'étais super fatiguée. C'était le début où j'ai commencé à entrer dans une école de danse. Du coup, physiquement, c'était très épuisant. Et le restaurant, c'était épuisant. En résumé, c'était un peu une délivrance, une bénédiction.

Camille [00:03:07]

Comment avez-vous vécu les différents confinements ? Quelles ont été les différences entre le premier et le second, et même le troisième ?

N. [00:03:33]

Il y a eu une différence incroyable entre le premier et le deuxième. Le premier tout simplement parce que c'était total. En tout cas, les gens autour de moi étaient un peu tous dans cette même optique. Personne ne savait exactement ce que c'était. Donc, on avait un peu tous peur, entre guillemets, donc on restait vraiment chez nous et on faisait attention. Je sais que ma mère faisait hyper attention quand elle allait aux courses. On y allait une fois toutes les deux semaines. On désinfectait tous les trucs dehors, tous les fruits, les légumes, avant que ça rentre dans la maison. On prenait vraiment des grosses précautions. Après on était vraiment toutes les trois. Un peu comme sur un îlot à part, on avait une routine qui s'était installée au fur et à mesure du temps, propre à chacune. Par exemple, moi, je me réveillais le matin tard. Puis on mangeait, super bien, des légumes. On faisait tout nous-mêmes, on cuisinait des gâteaux, des jus frais. Et ensuite, on prenait du temps. Je me souviens on jouait aux jeux de cartes tous les midis, après avoir mangé. Ça pouvait nous arriver de regarder un film ou un documentaire. Du coup l'Opéra de Paris avait mis en ligne des ballets, et en temps normal c'est payant, etc. On en profitait puisque encore une fois on ne savait pas combien de temps ça allait durer. Du coup, c'est un peu comme si on voulait tout. On voulait tout faire à la fois : bien manger, faire du sport etc. Moi, je faisais du sport, je faisais mon cours de classique tous les jours. Ensuite j'enchaînais avec d'autres cours de danse. C'était vraiment du repos, mais pas du mauvais repos. En tout cas, c'était vraiment pour se ressourcer. Chaque fois que je parle du confinement autour de moi, je sais que c'est vraiment quelque chose qui m'a sauvée. C'est trop fort, même si c'est un peu vrai, mais qui m'a été vraiment bénéfique. Même si ça n'a pas du tout été le cas pour tout le monde, mais en tout cas, déjà l'environnement dans lequel j'étais et les personnes avec lesquelles je m'entends bien, ça joue beaucoup. Le deuxième je l'ai vécu super différemment. Ce n'était pas du tout un confinement pour moi parce que du coup j'étais rentrée dans une école de danse. Comme c'est une école de formation, elle a pu rester ouverte. Donc, clairement, j'avais des attestations. Je me déplaçais normalement. J'allais en cours tous les jours et donc

rien n'a changé pour moi, mis à part le fait que certaines personnes que je pouvais normalement voir étaient bloquées. C'était la seule différence. Sinon, ma vie n'a pas changé du tout, apparemment aussi. Je ne me souviens vraiment pas parce que j'ai l'impression d'avoir été dans une bulle, dans une autre ville.

Camille [00:07:25]

Qu'est-ce que le chez-soi? Qu'est-ce que ça signifie pour vous?

N. [00:07:32]

C'est compliqué comme question, mais je pense que c'est un espace propre à soi. C'est pour ça que c'est possible d'avoir plusieurs chez-soi parce que tu peux te sentir à l'aise et toi-même dans beaucoup d'endroits différents. Il y a deux ans je suis parti au Brésil. On vivait dans un appartement et je le considérais vraiment comme mon chez-moi, je me sentais trop bien. Le Brésil, c'était super, il faisait beau et chaud, on sortait, l'extérieur c'était incroyable. Mais même quand on partait un peu en voyage plus loin que Rio, à chaque fois qu'on revenait dans l'appart, je me sentais vraiment chez moi. C'est pour ça qu'il y a plein de fois où je ne bougeais même pas de l'appartement car je me sentais trop bien. Je suis assez casanière. J'aime bien être à l'aise et rester dans une maison ou ailleurs. Je le considérais (l'appartement au Brésil) comme un chez moi ou je me sens bien, mais c'est vrai que quand je suis revenue en France et même avant, quand j'étais à Los Angeles, en fait, j'avais justement je n'avais pas une maison fixe. Du coup, là, je ressentais le besoin de me poser quelque part et de pouvoir ne rien faire et d'être juste là et de ne pas avoir à justifier, de ne pas avoir à bouger. Je ne me sentais pas chez moi tout le temps même si je me sentais très bien. C'est vraiment quand je suis rentrée chez moi en France que j'ai ressenti ça. Ce n'est pas trop cohérent ce que je dis finalement (rires).

Camille [00:09:45]

Pour vous aider peut-être : quelles caractéristiques il doit posséder ? Qu'est-ce qui fait qu'à Los Angeles tu ne te sentais pas chez toi, alors qu'au Brésil si ?

N. [00:10:05]

Au Brésil c'est le fait que c'était la première fois que j'habitais toute seule avec quelqu'un et que ce n'est pas ma famille. Bien que ce soit un petit appart, il était quand même assez agréable, surtout la vue. Le fait d'être toute seule aussi, je pense. Et à Los Angeles, pourquoi je ne ressentais pas ça ? Pourtant j'étais aussi toute seule justement. En fait, j'ai changé tellement souvent de lieu que je n'arrivais pas à m'habituer, à m'approprier l'endroit. À Rio on est restées longtemps dans l'appartement, 6 mois. C'est vrai que peut-être il y a une relation avec l'appartement qui se construit. Alors que Los Angeles, je faisais une semaine par-ci par-là, même si je pouvais revenir à certains lieux. Mais du coup, ça ne faisait pas du tout le même effet. Je devais toujours déplacer ma valise, etc. Finalement, je ne me sentais jamais vraiment installée ou vraiment chez moi. Et par contre, chez moi, donc dans ma chambre, ma maison, là oui je me sens bien. Je suis là depuis longtemps.

Camille [00:11:21]

Donc il y a un rapport au temps dans le chez-soi ?

N. [00:11:26]

Oui, peut-être.

Camille [00:11:34]

Quelle est la place de la matérialité dans votre chez-soi ? Quelle place accordez-vous aux objets, aux choses matérielles ?

N. [00:12:10]

Je pense que même si j'aimerais me dire que ce n'est pas important le matériel, en fait je sais que pour moi, ça a une place super importante. Je pense que ça prend comme une place importante c'est que je sais que quand je suis chez moi, j'ai un peu des rituels. J'aime bien faire telle chose avec telle chose. Par exemple, là, je lui dis n'importe quoi, mais juste boire un matcha dans telle tasse, etc. En vrai ça ne paraît rien, mais c'est juste quelque chose qui me fait plaisir. Le côté matériel se retrouve dans plein de choses. Par exemple, je sais que mes vêtements, j'aime trop les avoir ici. Pareil pour mes

affaires, quelques trucs de maquillage. Justement, je pense que les choses matérielles, ça participe beaucoup à ce que j'appelle le chez-moi. Oui, même si le chez-moi ça pourrait être juste un sentiment de bien-être, moi, je sais en tout cas que j'accorde vraiment de l'importance aux objets qui m'entourent. Je pense aussi que ça me rassure de savoir qu'il y a ça ici. Je ne sais pas vraiment l'expliquer. D'avoir accès à des choses que je connais, ça me rassure et donc je me sens bien.

Camille [00:14:08]

La prochaine question peut c'est : considères-tu le chez-soi comme une chose autre que juste un lieu spatial ou matériel ? Est-ce que du coup, ça peut être autre chose qui va plus loin ?

N. [00:14:40]

Au début, j'aurais tendance à dire que pour moi, c'est quand même lié au lieu parce que c'est quelque chose d'intime quand même de dire que c'est chez soi, parce que c'est vraiment chez soi. C'est là où habite son soi. Je vois vraiment le lieu comme une caractéristique du chez-soi. Je pense que ça m'est déjà arrivé de dire « je me sens comme chez moi » pas forcément dans ma maison, même juste dans un événement extérieur. Dans ce cas-là, c'est juste que je me sens à l'aise. Je pense que c'est différent. Ce n'est pas chez soi parce que oui, chez soi, c'est vraiment plus intime. Et si je me sens à l'aise dans un événement, il y a forcément des gens autour de moi et donc ce n'est pas que moi, même s'il peut y avoir des gens chez moi et que je me sente à l'aise chez moi, etc. Je le vois différemment, plus intimiste, plus personnel et du coup, dans un lieu pour se retrouver dans l'espace qui t'est propre.

Camille [00:16:16]

Comment vous sentez-vous dans votre chez-vous actuellement ? Ou vos chez-vous ?

N. [00:16:23]

J'aime trop être chez moi en fait ! Quand j'ai passé une mauvaise journée ou même juste une bonne journée et que, par exemple, j'ai besoin après de rebouger ailleurs,



je suis obligée de repasser par chez moi. J'ai l'impression que ça me fait un «reset», une remise à niveau de tout mon moi, de tout mon esprit. J'ai l'impression que ça me remet à zéro. Du coup, c'est important pour moi et je me sens super bien. Ah oui, en ce moment, je me sens bien. Actuellement je ne suis pas chez moi en plus mais je me sens hyper bien quand même. Même si j'ai pas du tout mes choses matérielles habituelles. Et oui, en général, je me sens bien. Après, c'est vrai que, par exemple, comme je vis encore avec ma mère et ma soeur, parfois, je ne me sens pas totalement libre de mes mouvements. Forcément, je ne dépends pas que de moi, je dépends des autres et c'est bien parfois, mais juste à certains moments, on a envie de ne dépendre que de soi-même. Dans ces moments-là, ce n'est pas que je me sens mal chez moi, c'est juste que je pourrais me sentir mieux.

Camille [00:18:07]

Justement, quand vous parliez de chez-soi et d'intime, qu'est-ce que c'est pour vous l'intime ? D'ailleurs, faites-vous une différence entre l'intimité et l'intime ?

N. [00:18:26]

Alors oui, déjà, je pense que je fais une différence entre l'intimité parce que je ne sais pas pourquoi, mais intime je vois plus ça comme quelque chose qu'on peut garder pour soi et qui n'est juste pas visible par les autres. Alors qu'intimité, c'est plus pour moi quelque chose que tu fais vraiment avec toi-même, pour toi-même. Il n'y a pas trop ce rapport aux autres.

Camille [00:19:18]

Et qu'est-ce que ça veut dire pour toi, intime?

N. [00:19:31]

Comme ça, je ne sais pas, mais je pense que c'est quelque chose que je pourrais justement trouver quand, par exemple, quelqu'un va me poser une question et que je n'aurais pas vraiment envie de répondre. Là je vais me dire « Ah ça c'est trop intime ». Ça dépend des gens qui m'entourent. Il y a des gens chez qui je ne vais pas oser parler de certains sujets, ou même ou je n'ai pas envie, et d'autres personnes auxquelles je vais complètement

m'ouvrir et donc, du coup, la notion d'intime change avec les personnes.

Camille [00:20:26]

Et justement, par rapport au chez-soi, où se situe l'espace intime ?

N. [00:20:44]

Ma chambre et la salle de bains, personne d'autre que toi ne peut prendre sa douche ou aller aux toilettes et c'est aussi là où tu te vois nue, ou tu te vois hyper proche. Il y a généralement des glaces. Tu te vois vraiment et c'est clairement une des parties les plus intimes parce que c'est vraiment que toi et ce que tu représentes pour toi, ce que tu es. La chambre parce que c'est ton espace. Tu peux faire tout ce que tu veux. Donc, pour moi, c'est hyper intime la chambre. Ce n'est pas que j'interdise les gens d'aller dans ma chambre, pas du tout, tout le monde peut aller dans ma chambre. C'est juste que moi, quand je suis toute seule, j'ai un autre rapport. Mais c'est normal, c'est mon espace et ce que j'ai décidé de créer dans cet espace.

Camille [00:21:51]

Peux-tu me décrire une situation d'intrusion dans ton intimité ?

N. [00:22:07]

C'est compliqué comme question, franchement je ne vois pas instantanément. Je ne suis pas quelqu'un de nature très énervée, mais ça serait quelque chose qui va me mettre en colère. J'aime bien prendre du temps pour moi et si d'un seul coup, c'est rompu d'une manière ou d'une autre, ça va me gêner.

Camille [00:24:57]

Quelles conséquences a eu la crise sanitaire sur la représentation que vous vous faisiez du chez-toi ?

N. [00:25:30]

Je sais que j'ai plus remarqué que c'était vraiment important pour moi d'avoir un espace qui m'est propre, dans lequel je me sens bien ou je peux rester toute seule des heures. Je me suis rendu compte de l'importance

de ça après, si c'est grâce à la crise sanitaire, je ne sais pas. Je pense que ça joue aussi déjà sur l'effet du retour de voyage du Brésil. J'ai retrouvé vraiment mon chez-moi. Ça, je sais que ça a joué énormément. Et après, oui, le confinement je pense que ça m'a aussi fait apprécier, encore une fois, ma chambre. Je pense que je me suis créé des habitudes qui me font du bien. Peut-être que je n'avais plus trop le temps de créer ces habitudes avant et que du coup, le confinement ça m'a ramené à ça.

Camille [00:26:42]

Quels ont été les nouveaux usages ou les nouvelles façons d'habiter ton espace intime? As-tu utilisé les pièces de ton chez-toi différemment ?

N. [00:27:15]

Dans mon salon, là où on mange, où il y a la table, je faisais mes cours de classique ici. Ça veut dire qu'au lieu d'avoir une barre de classique, je tenais ma table. Le sol, je mettais des tapis pour m'allonger, faire des étirements, etc. C'était aussi l'endroit où j'avais le plus d'espace plat et le plus d'espace pour bouger. Au début du confinement, il faisait encore assez frais et je voulais m'entraîner, faire des tours, faire des chorégraphies et je n'avais pas la place et j'avais trop froid pour aller dehors. Je faisais tout au max pour avoir une grande pièce, même si ce n'est pas du tout les mêmes conditions. Mon salon devenait un peu une espèce de salle de danse bizarre. Après quand il a fait meilleur j'allais dehors, dans le jardin. Avant je jouais beaucoup dans le jardin et je faisais des jeux, des cerceaux, des roues ou des trucs comme ça. Mais après, j'ai complètement arrêté. J'avais une autre vie, j'avais plus le temps, etc. À part l'été, quand j'étais toute seule chez moi, je n'utilisais pas mon jardin comme ça, on va dire. Et du coup, le confinement, le fait que je devais faire de la danse, ça m'a fait carrément reprendre ça. Maintenant, quand je vois mon jardin, je vois tout l'espace que j'ai pour faire telle ou telle chose en danse. Avant, je ne le voyais plus.

Camille [00:29:09]

L'isolation, le confinement et ce temps passé chez toi vous ont-ils fait repenser votre rapport au corps et à l'espace?

Votre corps bougeait-il différemment dans l'espace, avec de nouvelles positions ?

N. [00:29:35]

Sur le coup, je n'ai pas du tout remarqué ça. Je ne me suis pas du tout posé ces questions-là. Après, c'est vrai que si j'y repense, oui. Mon corps sur mon lit, je sais de quelle manière je l'installe. Je sais que j'avais tel rayon de soleil, à tel endroit. Du coup, je me mettais à tel endroit. Je sais comment je m'installe dans le fauteuil. Maintenant que j'y pense, je vois comment j'ai pris des habitudes dans mon corps. Si j'avais été toute seule dans un petit espace, forcément, je serais restée plus allongée ou plus assise, c'est sûr. Après, dans le même espace où j'étais toute seule, peut-être que j'aurais eu moins de dynamisme, ou peut-être pas.

Camille [00:31:37]

Comme vous étiez confiné avec votre mère est votre soeur, votre définition de l'intimité a-t-elle évolué ?

N. [00:32:14]

Je ne sais pas vraiment si c'est l'intimité qui a évolué. Je pense que comme je me sentais bien ou je me suis peut-être plus ouverte. Donc oui, c'est sûr, je pense. Après, j'ai toujours été une personne très intime. Je sais qu'il y a des choses que j'aime bien garder juste pour moi. Ça n'a pas évolué. Je pense que ça a même renforcé ce sentiment de vouloir garder des choses pour moi. Peut-être qu'avant, je me disais « Ça je devrais peut-être en parler ou dire ou faire ça d'une manière ou faire ça avec personne », et là je sais vraiment que non.

Camille [00:33:13]

Quelle est la place de l'imaginaire dans votre chez-soi ?

N. [00:34:06]

Je pense que j'imagine beaucoup de choses qui sont souvent liées avec un lieu que je connais déjà. Du coup, forcément, chez moi, ma maison. J'imagine des choses dans un espace et en fait, j'ai tellement aimé la représentation de ce que j'imagine que ça va m'influencer dans la vraie vie. Par exemple, imaginons une cuisine et

j'ai imaginé un truc cool, ça va m'influencer et m'orienter vers ça. Ce n'est pas forcément plusieurs visions. Imaginons je suis dans le train et j'imagine que je rentre chez moi et que je fais tel truc, que je mange telle chose, que je sais exactement que je vais ouvrir tel placard, etc., quand j'arrive chez moi, ce que j'aurais imaginé je vais vouloir le faire. Je pense que l'imaginaire ça nourrit et même pas forcément que chez moi. Ça amène une autre dimension. C'est pour ça qu'on peut appeler quelque chose son chez-soi. C'est à partir d'un moment où tu as tellement imaginé des choses, que tu connais tellement bien ces lieux, que ça devient ton chez-toi. Tu ne peux pas faire ça avec un lieu que tu ne connais pas parce que tu ne le connais pas assez pour tout imaginer.

Camille [00:37:04]

Dernière question, quelle est la limite avec ce que vous considérez comme chez soi et chez nous ?

N. [00:37:28]

Chez moi c'est vraiment ma chambre et tout le reste c'est chez nous. Pas du tout d'un point de vue négatif. Ensuite par exemple je peux avoir mon intimité dans la douche et c'est chez nous quand même. Il y a des produits de ma soeur, de ma mère, si je vais dans une autre pièce il y aura telle ou telle affaire. Alors que dans ma chambre il n'y a que mes affaires. Tout le reste, là où d'autres personnes peuvent interférer, que ce soit physiquement ou matériellement par les affaires, c'est chez nous.

Camille [00:38:43]

Pouvez-vous me montrer par une photo, un dessin ou m'expliquer une chose qui symboliserait votre chez-soi ?

N. [00:39:07]

Mon lit et un rayon de soleil. Moi allongée pour lire avec un rayon de soleil. Tout peut arriver, mais justement, maintenant tout va bien car je suis dans mon lit et j'ai le soleil sur mon visage.

Camille [00:39:26]

Merci beaucoup pour cet entretien.

Camille [00:00:12]

Pouvez-vous décrire votre situation de confinement (âge, foyer, lieu) ?

P. [00:00:24]

En mars dernier, j'avais 49 ans, donc en fait, on est resté confiné trois mois. En fait, on l'a bien vécu. Déjà, il a fait beau donc avec les terrasses, on a bien profité. Et puis en fait, on fait partie des gens qui ne s'ennuient pas s'ils ne vont pas forcément au boulot. Moi, j'ai trouvé plein d'occupations ; de lectures, de recherches, de réflexions, du sport. J'avais un livre où je m'entraînais en utilisant les escaliers. En fait, c'est une petite anecdote, mais j'aime bien tout ce qui est pays scandinave, même si c'est un peu violent, millénium. Il y a un boxeur qui a un petit rôle et il écrit des bouquins comme ça, d'Entretien physique. Ensuite, j'ai pas mal aidé Marie à mettre des plantes, à faire du jardinage. On s'est fait plein de films. C'est vrai que Marie avait assez peur des contagions parce qu'on était amené à voir ma mère qui était un peu isolée. Et ce n'était pas tellement le virus qui me faisait peur dans la mesure où on n'est pas forcément dans les tranches d'âge à risque. C'était plus aussi par rapport à des gens ici qui étaient fragiles. Il y avait des gens de 80 balais. Donc, en fait, on faisait quand même très, très attention. Le soir, on sortait, on applaudissait. On a fait des petits concerts depuis le balcon. Lorena avait sorti sa harpe et Marie son accordéon. On a chanté, mais on ne se mêlait pas trop. Je pense que certains avaient besoin de se retrouver parce qu'ils étaient seuls aussi. Nous, on était bien, on s'est bien entendu pendant trois mois.

Camille [00:02:46]

Vous étiez trois ?

P. [00:02:48]

Oui. Marie, Lorena et moi. Et puis bon, on faisait aussi des expéditions d'exploration dans le secteur. On a trouvé des endroits comme des pistes vertes et les coulées vertes à Paris. Et là, on a exploré. J'adore les westerns et on a fait

un peu les Indiens à explorer. Donc, là, on peut aller voir en forêt en passant quasiment que par des bandes vertes. On a discuté aussi dans la rue avec un voisin qui faisait du miel. On faisait des rencontres assez insolites. En fait, on a peut-être moins dilué dans l'espace, mais en termes de concentration, on a eu de nouvelles expériences. Il y a une voisine qui promenait systématiquement son chien à la même heure. On l'a croisée assez systématiquement. On a un tout petit peu grugé avec les heures de sortie, parfois on faisait deux fois une heure. Mais bon, voilà, on a bien vécu le truc parce que voilà le milieu professionnel est assez stressant. Après, on était tenu de faire des visioconférences quand même.

Camille [00:04:03]

Vous faisiez du télétravail ?

P. [00:04:05]

Ouais, je faisais quand même des visioconférence très souvent.

Camille [00:04:21]

Avez-vous vécu les trois périodes de confinement différemment ?

P. [00:04:29]

Le premier, c'était un vrai confinement dans la mesure où on était quand même un peu concentrés sur notre habitat, avec des possibilités de sorties extravéhiculaires. On faisait une sortie extravéhiculaire assez limitée dans le temps et dans l'espace. Après le deuxième confinement, pour moi, c'était pas en confinement parce que tout le monde travaillait. En tant que prof, je n'ai pas vécu ça comme un confinement. J'ai rencontré des gens qui disaient « Nous, on est en télétravail » comme Sapha et Marc. Nous, grosso modo, je n'ai pas senti de vraies différences avec la normalité, si ce n'est que moi, j'aime bien des fois aller à Paris ou aller dans certains magasins. Ce n'était pas possible même le cinéma ou la culture, ou rencontrer des amis ou faire du sport, les associations. À ce niveau-là, les interactions ne sont restées que familiales ou professionnelles. La possibilité de faire des rencontres un peu nouvelles est quand même assez limitée. Et moi,

je plains les gens qui n'ont pas déjà constitué un réseau social parce que pour eux, ça doit être assez difficile. J'avais un ami sociologue qui disait « il faut au moins 5 ans pour se créer un réseau social », c'était un fan de Bourdieu, etc. Pour les gens qui n'ont pas ce capital relationnel, je pense que c'est assez violent. Moi, j'ai la capacité de rentrer en lien, mais quand on n'a pas la possibilité d'aller au café ou de sortir, c'est quand même compliqué. Là, j'ai eu des stagiaires en maths qui venaient pour mes cours. On les sentait un peu fragiles. Chez les plus jeunes, c'est différent.

Camille [00:06:59]

Pour rentrer un peu plus dans le sujet du chez-soi, quelle est sa définition pour vous ?

P. [00:07:11]

C'est un endroit où on se sent en sécurité et où on se sent bien. C'est un endroit qui n'est pas enfermante. Là ce qu'il y a de chouette ici par exemple, c'est qu'on peut sortir. Alors je sais qu'il y a eu des luttes. Par exemple, nous, on a un balcon, mais on n'a pas de jardin. Je sais que je ne participe pas forcément aux réunions, mais il y a eu des discussions où ceux qui avaient des balcons devaient avoir accès au jardin. Il y a des jardins qui prennent de plus en plus de place. Au départ, c'était réservé à une zone comme 3 mètres, bon, et maintenant, il y en a qui font 6 mètres depuis le mur. Il y a des plantations qui sont de plus en plus éloignées de la norme, on va dire. Et du coup, c'est agréable pour nous d'avoir accès à un espace de verdure.

Camille [00:08:28]

Donc, ici, c'est le jardin qui est commun à tout le monde ?

P. [00:08:34]

Oui.

Camille [00:08:35]

Ce que vous appelez jardin, c'est plus des petites parcelles ?



P. [00:08:39]

Oui. Normalement, quelqu'un qui a une petite parcelle, a moins besoin d'accès à cet endroit-là (le jardin) et la parcelle est assez réduite par rapport à une terrasse. Mais là, on voit bien que ça dépasse largement. Il y a des petits enjeux de territorialité, même si moi, je vois les choses de loin parce que j'ai aussi un chez-moi ailleurs. Ici, c'est notre chez nous, mais c'est d'abord aussi le chez-soi de Marie et moi, j'ai un chez-moi dans le Périgord. Donc en fait, la question, je peux l'interpréter de pas mal de façon.

Camille [00:09:19]

Dans cet ensemble-là par exemple, quels sont les espaces que vous considérez comme chez nous, et ceux comme chez soi ?

P. [00:09:32]

Le chez nous, ce sont clairement les parties collectives, comme ici, comme la salle commune. On ne veut pas trop vivre dans le Lavomatic non plus, mais après, la terrasse pourrait être considérée comme un chez nous. D'ailleurs à la base, elle est sans séparation.

Camille [00:09:56]

Pourquoi avez-vous créé une séparation ?

P. [00:09:57]

Je crois que c'était par rapport aux chats à un moment donné. Au départ, on ne voulait pas mettre de séparation puis après, il y a eu un truc avec le chien d'Harmonie. Il y avait une fille qui avait un husky et Lorena a peur des chiens. Et c'est pour ça, et après, on ne l'a pas changé. Il était venu plusieurs fois dans la maison et comme elle a peur des chiens, voilà. Maintenant, on a des plantes dedans donc c'est un peu compliqué, mais bon, on peut enjamber. Le chat de la voisine vient. Moi, je me lève assez tôt le matin vers 5 h 40, et je vois souvent le chat de Claire, faire une petite excursion.

Camille [00:11:01]

Considérez-vous le chez-soi comme autre chose qu'un lieu spatial et matériel ? Quelle est la place que vous accordez aux objets, aux choses que vous possédez ?

P. [00:11:17]

Je pense que c'est bien d'être entouré d'un peu de beauté, quoi. Là, on voit les logements qui sont clairs, il y a de la verdure. Moi, j'ai vécu à Vincennes dans un petit appart. Bon, là, il y a un peu de bruit, mais pendant le confinement, il y avait zéro bruit. Ça, c'était assez surprenant. Des animaux venaient dont un héron qui, des fois, se posait sur les toits. En fait, la beauté ou le calme, on ne va pas cracher dessus. C'est quand même plus agréable de vivre dans un endroit comme ça que dans une cave. Après, ce qui fait l'attachement à un endroit aussi, c'est effectivement le voisinage, et les liens qu'on peut avoir. Là, il y a beaucoup de gens qui peuvent se rendre service. C'est sympa. Moi, j'ai des fois déplacé des trucs et des fois, il y a des petits groupes pour sortir des choses ou planter les abricotiers. Mais moi, j'ai déplacé le gros canapé. C'était le canapé de Blandine. Un peu de nettoyage aussi, ce genre de choses. C'est des services réciproques aussi, quand on n'est pas là, Claire s'occupe des plantes, c'est-à-dire des choses comme ça qui sont à faire. Il y a Farzam qui apporte beaucoup de culture iranienne musicale. Céline joue de la musique aussi. Même si des fois, il y a des petites frictions, il y a quand même des moments très sympas.

annexes

Camille [00:13:14]

Le cadre et les personnes qui vous entourent ça fait quand même beaucoup dans le fait que vous sentiez chez vous ?

P. [00:13:20]

Oui, oui, j'ai la même chose dans le Périgord aussi, mais pas collectif.

Camille [00:13:35]

Qu'est-ce que vous considérez comme intime ?

P. [00:13:38]

Intime dans l'habitat ?

Camille [00:13:40]

Oui, et même en général. Qu'est-ce que c'est pour vous quelque chose d'intime ?

P. [00:13:49]

Bon, c'est vrai que moi parfois, j'ai besoin de m'isoler. Sinon, je me sens dilué quand il y a trop de personnes autour de moi, j'ai besoin d'avoir un peu aussi des temps de repli. Donc, en fait, c'est la capacité à s'isoler sur la mezzanine ou sur la terrasse. On n'est pas l'un sur l'autre. L'intimité, c'est ça, c'est avoir des moments où on se nourrit de soi-même, où on a son espace sans se diluer dans le collectif. Après, ça peut être un lieu.

Camille [00:14:30]

Justement, pensez-vous que vous avez un espace intime chez vous ?

P. [00:14:43]

En fait, il y a trois étages et souvent, on n'est jamais au même moment, au même niveau. On peut arriver à avoir des moments de lecture ou moi, je suis avec mon ordi ; Marie va être sur la mezzanine et Lorena est dans sa chambre. Donc, en fait, on peut s'isoler, entre guillemets. Après moi, j'ai aussi dans mon Périgord, cet espace là où on peut avoir un temps de repli sur soi, un espace, une pièce. Après, ce n'est pas immense, mais il y a cette possibilité-là. Je pense que c'est quand même nécessaire.

Camille [00:15:29]

Pouvez-vous me décrire une intrusion dans votre intimité ? Par exemple, on parle beaucoup du télétravail qui était un peu un intrus dans l'espace habitable, donc y a-t-il un jour, un moment, ou vous avez senti une intrusion dans votre intimité ?

P. [00:15:51]

Alors, oui, ça existe, il faut juste que je trouve. De toute façon, je trouve que toutes les technologies de l'information et de la communication sont intrusives. Elles cherchent à connaître le maximum de données et de presque les numériser. Il y a ce fantasme de numérisation de la personne. Ce qui est quand même un peu débile. On va dire que Camille est une somme de chiffres et que si je prenais tous les chiffres de Camille, j'ai Camille, mais ça, ce n'est pas vrai. C'est en fait le principe du méta. Ce

n'est pas parce que l'on a additionné des parties qu'on a toutes les parties et les liens qui sont montrés. Je pense que les gens ne réfléchissent pas forcément. En fait, tout ce qui est un peu les technologies numériques, pour moi, c'est assez intrusif parce qu'on s'aliène, un peu comme Charlie Chaplin. Voilà, on est aliéné à une machine. Les cours Zoom, ce type de situation, ça convient à des élèves qui sont autonomes. Je pense qu'il y a peu une tromperie parce qu'en fait, ce qui fait aussi la qualité d'un cours, c'est l'instant, c'est la pertinence avec le moment, ce sont les informations qui passent aussi par le regard, c'est une présence. Sinon, on peut aussi débiter un discours Powerpoint. On appuie sur le bouton. D'un côté, on se robotise et en face on fait des petits robots aussi. Il y a une forme de machinisation de la réflexion qui manque un peu de créativité.

Camille [00:18:47]

Y a t il eu des conséquences sur la représentation de votre chez-soi à cause du confinement ? L'avez-vous vu différemment ?

P. [00:19:05]

Ce que j'ai apprécié pendant le confinement, c'est un peu le temps qu'on pouvait appréhender de manière différente, même s'il y avait quand même des visios à assurer. En fait, on avait eu un sentiment de restrictions en terme de possibilités géographique et donc on s'est senti assez bien quand même. Pour la perception, on en a modifié la terrasse. On s'est mis à faire des aquarelles, des petites expositions. Moi, j'adore Jodorowsky et je m'étais trouvé des vieux Jodorowsky introuvables. Ouais, le sentiment d'avoir un peu de temps pour décider, pour choisir. Après, on n'a pas agrandi l'appartement ou on n'a pas modifié. On ne s'est pas embarqué dans du, ah si quand même, j'ai poncé tout l'escalier, je l'ai verni, même si ça ne voit pas trop. C'était compliqué des fois d'avoir accès à du matériel parce que les magasins étaient fermés. On a fait des petits bricolages dans l'appartement. On regardait un peu plus l'intérieur, c'est vrai.

Camille [00:21:13]

Avez-vous remarqué de nouvelles utilisations ou positions

de votre corps dans l'espace ? Par exemple, des personnes ont remarqué qu'elles étaient beaucoup plus allongées qu'assises.

P. [00:21:29]

Je m'obligeais, parce que je voyais ça comme être dans un bateau. J'étais officier à 18 ans dans la marine, médecin militaire, et en fait, j'étais un peu dans un espace confiné, dans un espace un peu réduit et je voyais ça comme si on était dans un bateau. Des fois, dans des bateaux, le seul endroit vraiment individuel, c'est la couchette. On s'efforce de voir les objets de manière différente, un peu comme les gens qui vont utiliser du matériel urbain pour faire du sport. Moi, j'utilisais l'escalier pour ça ou même des barres. C'est vrai que du coup, on a un peu détourner certains usages. Je vais me forcer à faire du sport avec ce qu'il y avait autour. Je fais plutôt de la natation et je n'étais pas forcément plus allongé ou plus assis, peut-être pour les visioconférences à la limite.

annexes

Camille [00:22:44]

Vous vous imposiez des habitudes ?

P. [00:22:46]

Systématiquement, je faisais au moins une demi-heure, trois quarts d'heure d'exercice par jour et après, on faisait au moins une heure de marche. C'était nécessaire pour ne pas déjancer.

Camille [00:23:04]

Quelle est la place de l'imaginaire dans votre représentation du chez-soi ? Imaginez-vous beaucoup de choses que vous n'avez pas ou des choses complètement irréalistes dans votre environnement ?

P. [00:23:29]

Bon, j'ai des envies d'avoir un sauna. En fait, je pense que c'est peut-être abordable. Je suis très fan des pays scandinaves, donc un petit sauna, ça peut être sympa en hiver. J'aime bien l'idée d'avoir des arbres, d'entrer dans un jardin, avec la sensation aussi d'être entouré de choses qu'on a plantées. Moi, j'aime bien avoir l'idée de voyage. J'aimerais bien avoir un pont japonais à un moment

donné. J'adore le jardin Albert Kahn et il y a un pont japonais. Il a été démonté à un moment donné. Ce sont des objets qui font voyager ou des arbres qui ont du sens. Là, j'ai planté deux Séquoias, car pour moi, c'est un arbre qui peut vivre très longtemps et qui a une certaine force. J'aimerais bien aussi avoir un érable japonais parce que ça me fait penser à l'artiste japonais Tsugouharu Foujita. L'imaginaire, c'est important, ça peut être des objets, mais aussi des symboles.

Camille [00:25:38]

Une dernière question, pouvez-vous décrire, dessiner, ou me montrer quelque chose qui symbolise justement le chez-soi ?

P. [00:25:59]

Comme ça, sans réfléchir, je pense à un arbre, mais avec l'idée d'une cabane dans un arbre. Je peux le dessiner (commence à dessiner.). Je fais un peu vite. Je vais faire des branches puis une petite maison, parce que c'est quand même le verger de sylvestre. Ça, c'est du design. C'est un peu comme ça que je vois le truc, un peu cubique. J'aime bien les poêles aussi, donc un poêle à bois et voilà. On montera avec une corde pour les gens musclés, sinon il faudrait un petit escalier.

Camille [00:27:58]

Merci beaucoup pour cet entretien.

Camille [00:00:22]

Pour faire suite à la discussion avec P. qui vous a beaucoup fait réagir, pour vous, qu'est ce qui symboliserait le chez-soi ?

C. [00:00:48]

C'est un câlin avec ma fille, très clairement. Si ma fille n'est pas là, je ne peux pas me sentir chez moi.

Camille [00:01:02]

Avez-vous un espace intime dans votre chez vous ?

C. [00:01:09]

Ce sont mes tiroirs l'espace intime, pas tant pour leurs contenus, mais plutôt pour leur organisation. Je sais exactement comment j'ai rangé, ce que j'y ai mis et c'est un endroit qui m'appartient, que j'ai créé moi-même.

Camille [00:01:32]

Pour retourner à la conception de votre chez-soi, comment l'avez-vous conçu ?

C. [00:01:42]

Je me suis inspirée du Lavoir du buisson. Ils ont plein de petits espaces, de patios extérieurs et je sais que certains ont récupéré ces patios pour faire des pièces. Et là, il y a un type qui expliquait, après nous avoir fait visiter son appartement, il disait qu'en fait, il vivait et quand ses enfants sont partis, il a refait sa vie. Donc la nouvelle personne avait un ado et il a fallu trouver une pièce. Et en fait, il a racheté un petit bout de la terrasse de la voisine et il a fait une nouvelle pièce avec cet espace. Donc d'après ça, j'ai dessiné mon appartement au verger, et j'avais envie d'avoir un truc modulable, mais je n'avais pas forcément les moyens. Moi, j'ai décidé que j'avais envie de faire un truc minable. Alors je n'avais pas tout à fait les moyens. J'ai fait 3 pièces ; chambres, bureau, avec le même parquet en me disant que si je voulais bouger les murs, je pouvais. Dans ma salle à manger, j'ai mis une petite fenêtre dans un coin exprès pour pouvoir

éventuellement faire un bureau. Si on a besoin d'une pièce de plus, je peux me faire mon bureau qui est dans la salle à manger. J'ai aussi deux étages moi, mais le deuxième fait 6 m2 (elle me propose de me faire visiter sa maison).

Camille [00:08:33]

Vous êtes un peu les architectes de l'endroit finalement. Il n'y avait pas de plans d'appartements pré-établi.

C. [00:08:59]

Il y avait déjà un appartement proposé et après, on en faisait ce qu'on voulait. J'ai quand même regardé avant de tout modifier ou étaient les entrées et sorties d'eau, les évacuations, la luminosité, etc. Il y a un truc que je regrette. À un moment donné, dans le premier plan, j'avais fait une cuisine américaine. J'avais une petite cuisine de 10 m2 qui donnait sur une salle à manger de 25. J'avais prévu des carreaux de verre sur le côté pour que la lumière puisse passer à travers le matin. Au final, je n'ai pas opté pour ça et j'ai fait ma chambre dans ces 10 m2. Maintenant du coup, ma cuisine fait 25 m2.

Camille [00:10:23]

Pourquoi regrettez-vous ?

C. [00:10:28]

En fait, le côté bien, c'est que ma chambre est au nord et du coup, je n'ai pas chaud l'été. Mais c'est vrai que j'aimerais bien avoir du soleil parfois. Et puis pour revenir au confinement, on s'est dit qu'on allait faire un tri. Ça fait 5 ans que j'habite ici et pourtant mon appartement est toujours rempli de cartons. Là, j'ai réussi à vider deux sacs-poubelles. J'ai beaucoup de mal à me séparer de choses.

Camille [00:12:05]

Par exemple, si je vous parle de votre chez-soi, il est beaucoup lié aux objets que vous avez, que vous possédez ?



C. [00:12:13]

C'est beaucoup lié au bordel, oui. J'ai du mal avec les appartements qui sont vides, je suis très mal à l'aise. Moi, je sais que j'ai beaucoup trop d'affaires, mais un appartement tout vide ce n'est pas possible. Je n'aime pas quand c'est sale, ça n'a rien à voir. J'aime quand c'est propre mais pas vide. C'est vrai que j'aime bien avoir des pièces rangées. Avant que j'habite ici, toute ma maison était rangée, mais j'avais besoin d'avoir une pièce bordel. Maintenant, avec un ado, c'est me bordel partout. Par exemple pendant le confinement, ma fille s'est fait une immense cabane dans la salle à manger. Donc même encore aujourd'hui l'espace est resté comme ça. La mezzanine en haut, elle en avait fait un espace que pour elle, c'était son terrain de jeu. Elle avait mis son matelas par terre et accroché ses draps au-dessus d'elle. Finalement, une partie de la maison est devenue une cabane qui perdure dans le temps.

Camille [00:12:26]

Merci beaucoup pour cet entretien.

Camille [00:00:00]

Peux-tu me décrire ta situation lors des confinements ?  
C'est-à-dire ta situation générale, ton âge, avec qui étais-tu  
confiné, ton travail etc.

S. [00:00:32]

J'ai 22 ans. Au premier confinement, j'en avais 21. J'étais en troisième année de fac. Ma dernière, a priori. Quand ça a commencé, c'est vrai que c'était un peu choquant pour tout le monde. On ne s'y attendait pas. Après, je ne m'en foutais pas mais bon, je me disais qu'on devait passer par cette étape d'être tous enfermés. On était tous dans une petite paranoïa. J'étais qu'avec ma mère et ma soeur chez moi. On est dans un 60 mètres carrés en banlieue donc on n'a pas trop le choix de se croiser tout le temps. Du coup, comme ça a duré à peu près deux mois et demi, trois mois, au début je vivais dans un rythme normal. Je dormais la nuit comme je pouvais pendant 2-3 heures. Je me réveillais vers 13 heures, mais ça ne m'allait pas parce que à chaque fois que je me réveillais, il y avait tout le temps des choses à faire, dans le sens où on me demandait tout le temps quelque chose à faire. Et moi, en même temps, j'avais tous les partiels à rendre, les dossiers. C'était la première fois qu'on faisait vraiment du télétravail. Pour mon cas, c'était la seule fois puisque après ça j'ai validé ma licence, donc je n'ai plus du tout eu à faire des cours à distance. J'avais besoin de me concentrer. Quand je fais une chose, dans laquelle je suis vraiment impliqué, où je veux vraiment me donner, je ne peux pas faire deux choses à la fois. Si je dois faire vraiment une chose, je la fais et je ne fais que ça. Du coup, j'ai trouvé un autre rythme au bout de deux ou trois semaines. Je veillais toute la nuit. Il y avait le silence. J'étais dans le noir. Personne ne m'a demandé quoi que ce soit à faire. Je m'endormais à peu près 10 heures du matin. Je me réveillais vers 17 heures, je faisais du sport. Je m'endors à 10 heures : direct après sport, 40 minutes. Ensuite, étirements avec Naomi pendant une heure. Il était ensuite 18h30. J'allais manger. Ensuite, je retournais dans ma chambre, je regardais un film ou deux, et après

je me mettais sur mes cours toute la nuit et j'écoutais de la musique. Dès que j'avais trouvé ce rythme-là, c'était parfait.

Camille [00:03:41]

Comment as-tu vécu les différents confinements? Quelles ont été les différences entre les trois ?

S. [00:03:54]

Le premier j'étais grave, dégoûté parce que j'avais trouvé un stage dans une boîte de distribution de cinéma et franchement, c'était hyper bien. Mais du coup, ils n'ont pas pu me garder puisque c'est une petite boîte où ils ne pouvaient pas me payer, même en stage. Du coup, je n'avais plus rien à faire. On voit comment l'industrie du cinéma se porte en ce moment. C'était déjà galère au premier confinement puisque les salles étaient fermées. Au tout début du confinement, je l'ai mal vécu parce que je n'en pouvais plus d'être avec ma mère et ma sœur, même si on s'entend bien a priori. Mais bon, quand on est enfermés, c'est bien cinq minutes quoi. Du coup, j'ai trouvé mon rythme, comme je dis juste avant. Et là, j'étais vraiment bien. Après en plus j'ai validé mon semestre à 14. Le deuxième j'ai travaillé à Uniqlo et je l'ai bien vécu. Du coup, j'ai eu un mois de chômage partiel. J'avoue, c'était cool. C'était hyper rapide. Franchement, je ne m'en souviens même pas . Je faisais ma vie. J'avais des attestations, des trucs, mais j'étais quand même chez moi souvent. Mais bon, il n'y avait plus de paranoïa. Pendant le premier confinement, je suis sorti trois fois en trois mois pour sortir les poubelles. Deuxième confinement c'est vrai que j'étais un peu plus cool. J'étais surtout détendu. Troisième confinement, je sors même le soir sans faire de grosses soirées mais je vis.

Camille [00:06:27]

Pour toi, qu'est-ce que le chez-soi ?

S. [00:06:35]

Franchement, être chez soi, pour moi, ce n'est pas vraiment un lieu. C'est surtout quelque chose qui te fait grandir, peu importe l'âge. Mais là, tu vois, je suis dans mon appartement, donc dans l'appartement de ma mère

depuis ma seconde. Donc ça fait 8 ans, je pense. Avant ça, j'étais dans une maison, dans la maison où j'ai grandi vraiment, de mes un an à mes 12 ans. Avant, c'était chez moi. Ma maison, c'était chez moi parce que j'ai grandi là-bas et j'ai tout vécu là-bas. Après ma famille s'est séparée, ma soeur a déménagé dans un autre pays, mon autre soeur est partie pour Lille. Mes parents se sont séparés. Ça ne m'a pas fait de mal. On était six au départ, quatre enfants et deux parents. Après on était plus que 4, puis 3. Deux de mes soeurs étaient parties, mon père aussi. Une fois qu'on est parti de cette maison, à partir de 2009, il n'y a plus du tout eu de structure chez soi. Je ne me suis pas rendu compte sur le moment. C'est vrai que quand il n'y a plus eu ce cocon familial, il n'y a plus eu du tout ce côté « je rentre à la maison et ça fait du bien d'être rentré ». Là, je peux sentir que ça fait du bien d'être rentré ici, comme chez un pote où je dors bien par exemple. Aujourd'hui, j'ai juste compris qu'être chez soi, ce n'est pas rentrer dans sa maison forcément, en tout cas pour moi, c'est plutôt se sentir libre d'être soi-même. C'est ne pas sentir de chaîne. Aujourd'hui je ne me sens jamais aussi bien que quand je suis avec ma copine. Quand je suis parti de cette maison, il n'y a plus eu de structure, plus de base dans ma tête puisque avant, on habitait un autre endroit. Pourtant ça fait 8 ans que j'habite ici, mais je ne m'y suis jamais fait. J'ai fait des soirées ici, j'ai vécu plein de trucs, mais en fait, le seul moment où vraiment je me suis senti bien chez moi, c'est depuis que je suis avec ma copine. Je me sens déjà mieux, tu vois. C'est vrai que quand je suis avec elle, quand on est ensemble, quand je la tiens dans mes bras, quand on s'enlace vraiment là je souffle. J'ai l'impression enfin de rentrer. Je ne pensais même pas que ça pouvait exister. En fait, j'ai juste compris qu'être chez soi, c'est être avec une personne qui te permet d'être bien toi-même, d'être libre, qui t'aime pour qui tu es.

Camille [00:10:37]

Donc pour toi la caractéristique que le chez-soi possède, c'est celle de te rassurer, de te permettre de te sentir toi-même ?

S. [00:10:46]

Oui, me permettre de ne pas mettre de filtres, juste

d'être moi-même et bien dans ma peau. D'être libre. Tu vois quand tu rentres chez toi parfois tu reprends tes habitudes, tes petits trucs mais ça, c'est de la forme. Mais le fond il n'y est pas. Il n'y est que quand je suis avec ma copine. Peu importe où on l'on est ; à l'autre bout de la terre, chez elle, chez moi, il n'y a qu'avec elle que je me sens chez moi.

Camille [00:11:28]

Quelle est la place de la matérialité dans ton chez-toi ?

S. [00:11:48]

Moi, je suis très partagé dans ce sentiment. Si demain je n'ai plus rien, ce n'est pas grave. Plus rien dans le sens matériel. Mais en même temps, je suis très attaché à certaines choses. Je suis pas du tout détaché. J'ai une collection de DVD, j'adore le cinéma, je suis cinéophile. J'ai autant de DVD que j'ai vu que je n'ai pas vu. Si demain on me dit que je ne les ai plus, je dis non ! C'est une collection immense. Au même titre que certains vêtements que j'aime beaucoup. Ce n'est pas que je tiens à mes DVD mais quand je les prête, j'ai besoin de noter à qui je le prête car je ne veux pas le perdre. Au sens vraiment plus large du matériel, si demain, je dois partir en vitesse, admettons loin et que je dois tout abandonner, ce n'est pas grave. Je me dis que ça a été à moi à un moment donné de ma vie. Mais aujourd'hui, je passe à autre chose. En fait, c'est un matériel qui m'a importé à ce moment-là, mais à un autre moment, cette place va être prise par autre chose. Je ne suis pas du tout matérialiste en fin de compte, mais bien sûr, tout en étant humain, je reste attaché à certains objets, mais bon, si demain je n'ai plus rien, ça fera plus de place à autre chose.

Camille [00:13:24]

Tu as déjà un peu répondu mais considères-tu le chez-soi comme autre chose qu'un lieu spatial et matériel ?

S. [00:13:34]

Oui. C'est plus un sentiment, une émotion, un ressenti. Tu ne peux pas le contrôler, sinon c'est trop facile, mais c'est vraiment un ressenti genre quand tu rentres et que tu souffles. C'est une image, du coup, puisque ce n'est

pas forcément un lieu pour moi. C'est plus une situation d'être avec quelqu'un.

Camille [00:14:15]

En ce moment comment te sens-tu dans ton chez-toi ?

S. [00:14:22]

Pour moi, il y a deux chez soi. Forcément, il y a le chez moi sentimental. Il y a le chez moi ou vraiment je me sens bien, je suis libre. Donc là, c'est vraiment quand je suis avec ma copine. Et il y a chez moi aussi où je gambade de maison en maison et d'un coup, je rentre chez moi. Bon bah, je rentre chez moi, c'est ma maison. Ok, dans la forme. Ce chez moi là, je sais que personne ne va me déranger. Après, je peux dormir très mal, je peux ne pas être bien. Pour revenir à la question, je me sens trop bien. Ce qui est bizarre, c'est que justement, dans cette question : comment tu te sens dans ton chez-toi ? Ça insinue qu'on peut se sentir mal chez soi. Sauf que si je considère le chez moi comme ma maison, ce qui n'est pas le cas, oui, je peux ne me sentir pas bien. Mais en fait, comme je considère mon chez-moi comme quelque chose qui me fait sentir bien, je ne peux pas considérer cela comme mal. Du coup, je me sens forcément bien parce que le jour où je me sentirai plus chez moi avec ma copine, ça veut dire que quelque chose aura disparu. Mais dans ce cas, ce ne sera plus mon chez-moi. Mon chez-moi, en fait, c'est forcément quelque chose d'apaisant, où je me sens bien, où je me sens libre. Le jour où je me sentirai mal dans mon chez-moi, ne sera plus mon chez-moi.

Camille [00:15:57]

Qu'est-ce que tu considères comme intime ?

S. [00:16:10]

Intime, c'est quelque chose que tu as beaucoup de mal à partager. Je pense beaucoup à des complexes physiques. C'est quelque chose que tu ne veux pas montrer, que tu veux garder pour toi. Certaines personnes ont beaucoup de choses qu'on peut considérer comme intimes. Soit par honte, soit juste par simple volonté de garder un petit jardin. C'est comme un journal et encore un journal il peut y avoir des choses très privées.

Camille [00:17:09]

D'ailleurs est ce que tu fais une différence entre intime et intimité ?

S. [00:17:34]

L'intimité, je vois ça plus comme un cocon, comme un lieu. Alors que l'intime, tu dis «c'est intime» ça veut dire un secret. Alors que quand on rentre dans l'intimité il peut y avoir plusieurs personnes. Quand on parle d'intime c'est plutôt un objet, un fait. Ça peut être une relation intime. Ce qui est marrant, c'est que je ne sais pas si c'est de la même famille, mais tu vois « intime et intimité» ça se rapproche un peu de l'étymologie de timidité. Du coup, c'est quelque chose que tu vois, tu rougis quand tu montres. C'est quelque chose comme ça. Après, même dans l'intime, dans une relation amoureuse par exemple, admettons qu'on se présente les choses qu'on ne va pas présenter à une quelconque personne, ça reste quelque chose d'intime, bien sûr, mais là que tu peux partager dans l'intimité. Tu sais que même en montrant à une tierce personne que tu aimes, ça reste quelque chose d'intime. Ce n'est pas parce que tu partages que ce n'est plus intime. Tu permets à cette personne de découvrir ton intimité. Après, peut-être que ça devient aussi son intimité. L'intimité ça peut se partager. Comme quand tu as un complexe physique et que tu dis à une personne je n'aime pas telle chose chez moi, elle va partager ton complexe. Elle pourrait aussi se sentir pas bien pour toi. Ce qui serait mieux, c'est vraiment qu'elle te fasse sentir mieux. Je trouve que l'intimité c'est très utile pour créer des liens.

Camille [00:19:51]

Penses-tu qu'il y a un espace intime dans ton chez-toi ?

S. [00:19:57]

Mon chez-moi, c'est l'intime. Mon chez-moi, il est absolument intime. Quand je suis avec ma copine, que je me sens vraiment particulièrement chez moi, je me sens vraiment chez moi que quand on est nous deux. Admettons, on est plusieurs, un groupe de potes, le seul moment où je vais me sentir chez moi c'est quand nos regards vont se croiser. Bon, je suis bien chez moi, donc

forcément, tu vois le côté échange de regards, c'est intime, et le côté être présent l'un avec l'autre, c'est intime. En fait, le schéma est intime par définition. Tu vois, tu partages des choses, tu partages tes complexes, des trucs. Après, comparé à mon chez-moi dans la forme, donc chez moi, l'immeuble, on va dire ma chambre, là n'importe qui peut entrer, prendre mes affaires ça ne me dérange pas. Franchement, on pourrait rentrer à 15 dans ma chambre et je si je ne suis pas dedans ça ne me dérange pas. J'utilise ce mot à dessein, je ne me sens pas violé, s'il y a 30 personnes qui rentrent dans ma chambre sans ma présence, sans mon accord. C'est vraiment à ce moment-là que mon chez-moi, ce n'est vraiment pas ni ma chambre ni mon appartement. Après, je ne parle pas d'un cambriolage dans mon appartement, c'est autre chose. Je parle vraiment du fait que je ne vais pas me sentir mal à l'aise s'il y a 10 personnes ou même une personne.

Camille [00:22:37]

Justement peux-tu me décrire une situation d'intrusion dans ton intimité ?

S. [00:23:09]

Je l'ai un peu dit, c'est quand je suis avec ma copine et qu'il y a d'autres gens. Je vais souvent me sentir seul. En fait, je ne veux pas me sentir seul parce qu'il y a du monde, mais quand il y a du monde et que je veux juste me reposer un peu, si je n'ai pas le choix d'être avec d'autres gens en plus d'être avec ma copine, je vais être fatigué. Je vais me sentir vraiment seul parce que je ne pourrais pas être bien. Je ne pourrais pas rentrer dans ma maison. C'est un peu ce que j'ai vécu quand je suis parti en vacances cet été. On était cinq potes et ma copine et moi. C'était grave, cool dans la forme mais dans le fond, moi, je ne me sentais pas bien. J'avais besoin d'une protection, mais je ne sais pas pourquoi, et elle était tout le temps avec sa meilleure pote, qui est aussi ma pote. On était tous hyper proches en fait mais je n'arrivais pas à être moi-même parce qu'elle était appelée par tout le monde. En même temps, j'aurais pu me sentir bien avec ma meilleure pote, mais du coup, c'est aussi celle de ma copine et du coup, ma copine et elle était souvent ensemble. Moi, je me retrouvais avec mon meilleur



pote avec qui je n'ai pas vraiment cette sensation. C'est vraiment un exemple où je me sentais vraiment pas bien. C'est comme si t'étais devant chez toi et que tu n'avais pas les clés. C'est horrible parce que du coup, ça fait comme si la personne, c'était du matériel, mais pas du tout. Moi aussi, j'espère être la maison de l'autre personne. Et moi, je me retrouve à dormir sur le paillason. Vraiment, c'était vraiment ça. C'était horrible. Et pourtant, je suis triste d'avoir vécu ça comme ça parce que je n'étais pas du tout ce que je voulais mais je ne pouvais pas faire autrement. Du coup, voilà une intrusion.

Camille [00:25:57]

Quelles conséquences a eu la crise sanitaire sur la représentation de ton chez toi ?

S. [00:26:18]

Pas beaucoup de conséquences. Si je parle de ma maison, ça m'a un peu plus rapproché de chez moi, même si ça n'a toujours pas créé une sorte de relation spéciale. Comme je le disais tout à l'heure je suis aussi bien ici que chez un pote où je dors bien.

Camille [00:27:19]

As-tu remarqué de nouvelles utilisations de ton corps dans l'espace pendant les confinements ?

S. [00:27:34]

Oui, surtout au niveau de l'hygiène. C'est bizarre parce que j'étais déjà propre avant les gens. Là, vraiment, quand je rentre, c'est logique, mais vraiment, je me lave les mains systématiquement. Avant, je pouvais m'asseoir sur ma couverture, dans mon lit avec mon pantalon qui avait été dehors, dans le métro etc. C'est plus une conscience du fait que c'est sale dehors. Après, sinon par rapport à mon corps, en particulier dans l'espace, non. Ça m'a appris à être équilibriste parce que je ne tiens plus la barre (rires).

Camille [00:29:09]

Quelle est la place de l'imaginaire dans la conception de ton chez-toi? Est-ce que tu imagines beaucoup de choses qui sont différentes de la réalité ?

S. [00:29:40]

Ce qui est pratique dans ma perception du chez moi, quand je suis avec ma copine seule c'est que du coup je n'ai pas forcément besoin d'imaginer pour être bien puisque du coup, je me sens bien moi-même au présent. Quand je dis imaginer, c'est plus projeter. Après l'imagination c'est du loisir. En fait, la seule imagination que je vais avoir, c'est une image. C'est être avec elle dans une maison, loin de tout. C'est un peu mon idéal. Je ne repose pas ma vie sur cet idéal mais c'est vraiment mesuré. Quand on me dit c'est quoi ton rêve? Je réponds : c'est être avec la personne que j'aime. En fait le chez moi, c'est un foyer. C'est pour ça que je me sentais chez moi quand j'étais gosse avec ma famille, même si ça n'allait pas dans le fond, dans la forme j'avais un foyer. En fait, je me sens enfin dans un foyer avec elle, même s'il n'y a pas d'enfants, de maison. L'imagination me permet juste de me dire « tiens, ça serait cool ça ». Je n'ai pas besoin de ça. Ce n'est que du loisir, comme je dis. La définition du chez moi, ma conception de chez moi me permet de ne pas avoir besoin d'imaginer grand-chose. J'imagine que du plus.

Camille [00:32:13]

Spécifiquement dans ton chez-toi dans la forme, donc chez ta mère, quelle est la limite avec les pièces que tu considères comme le chez nous? Les pièces ont-elles évolué pendant le confinement ?

S. [00:32:42]

Alors là, la frontière est vraiment fine. Après ma chambre ça reste ma chambre. Les gens pendant le confinement ont compris qu'il fallait toquer avant de rentrer. C'est un plaisir parce que avant personne ne frappait, on rentrait comme dans un moulin. Elles ont pris ce réflexe pendant le confinement parce que tu n'as pas le choix d'être dans la maison. Pour ma mère, son chez-soi, c'est chez elle, toute la maison. Nous on lui dit-on n'a pas de chez nous. C'est notre chambre, le seul chez nous, entre guillemets, pour le foyer et pour la maison. Parce que voilà, c'est une question d'intime. On reste pudique. Ce n'est pas agréable tu fais un truc et d'un coup, quelqu'un rentre dans ton espace où tu travailles, surtout si tu

travaillés. C'est comme si tu avais un bureau et à chaque fois quelqu'un rentrait sans frapper à la porte. Pendant le premier confinement, c'était vraiment ma chambre. Je fais le sport dedans, je dors dedans, j'étudiais dedans, je faisais mes cours dedans. Je ne sortais pas de ma chambre, sauf pour me doucher et manger. Et encore, je faisais mon plateau-repas et je rentrais dans ma chambre. Outre le confinement, ma mère elle n'est plus chez moi depuis cinq mois, elle est dans un autre pays. Concrètement, à part la chambre de ma soeur parce que je n'ai rien à y faire dedans, tout l'appartement c'est chez moi. Il n'y a pas de frontière. Voilà, on cohabite avec ma soeur, donc il y a des pièces où on va être ensemble mais bon, parfois, on se pose dans ma chambre, parfois, on se pose dans le salon. Parfois, je m'endors sur le canapé aussi bien que je m'endors dans mon lit.

Camille [00:35:29]

La dernière question, peux-tu me montrer une photo ou m'envoyer une photo, me dessiner ou m'expliquer une chose qui symbolise le chez-soi ?

S. [00:36:15]

Voilà tout simplement, ce n'est pas tant la forme mais c'est ce que ça représente. Quand je ne me sens pas bien, je regarde ça et tout de suite je suis rassuré, je souffle.

Camille [00:36:40]

Merci beaucoup pour cet entretien.

Camille [00:00:06]

Peux-tu me décrire ta situation générale (âge, lieu, etc.) lors des confinements ?

O. [00:00:25]

Le premier confinement il y a un an, j'avais 24 ans encore et j'ai décidé de le passer chez mon copain Forlawn à Vitry en banlieue. Je ne travaillais pas, je venais de finir mon stage. C'était le moment où je voulais commencer à chercher un travail mais le confinement s'est mis en place. Ça a pas mal ralenti mes projets pour le coup. J'ai mis du temps à me remettre dans le bain, je veux dire par là que j'ai mis du temps à me remettre en tête qu'il fallait que je trouve un travail. C'était une réalité un peu alternative. C'était dur pour moi de me remettre à vivre la vraie vie, à chercher un travail, à faire mon portfolio pour démarcher des employeurs. Ça a mis un peu de temps. Ça a fait une grosse cassure dans ma vie. Le deuxième confinement, c'était en fin d'année dernière. J'avais commencé à le repasser chez Forlawn. Puis finalement je suis revenue ici, sur Montreuil, une semaine ou deux. Pour la fin du confinement je crois que je suis retournée à Vitry. J'ai passé plus de temps, je pense en 2020 chez Forlawn que chez moi. Ça ne me manquait pas trop au début parce que ma chambre n'était pas finie lors du premier confinement. Il n'y avait pas de meubles. Je n'étais pas encore installée. Ça ne me dérangeait pas d'être chez quelqu'un d'autre et avec quelqu'un d'autre. Pour revenir au travail, pour le deuxième confinement j'étais bien préparée pour le coup. J'avais mon ordi, je pouvais bien travailler. J'avais déjà commencé en septembre à répondre à des offres d'emploi. Ça ne m'a pas trop impacté sur ma motivation.

Camille [00:03:27]

Y-a-t-il eu une différence entre les trois confinements ?

O. [00:03:39]

Comme beaucoup de monde, le premier confinement on l'a plutôt bien vécu. C'était nouveau, parce que je ne sais

pas, c'était un peu excitant, presque du jamais vu. Cette situation d'être confiné, enfin je pense que tout le monde ne l'a pas forcément bien vécu, ce n'est pas du tout ce que je veux dire, mais en tout cas ceux d'après, pour mon cas, je les ai moins bien vécu. Ça commençait à être un peu pesant. Le deuxième, franchement j'en avais un peu marre. C'est quand même restrictif. La vie à côté de ça a été tellement ralentie, alors qu'on habite à Paris et qu'on est censé avoir plein de choix, d'options, d'opportunité. On n'avait pas beaucoup d'échappatoire. Ça fatiguait un peu le moral. Le troisième, je ne considère pas vraiment que c'est un confinement. Je pense qu'on a tous été saoulé d'un énième confinement en ce début d'année. Personne ne le respecte. Je crois que les gens commencent vraiment à en avoir marre. C'est un peu plus libre vu qu'on peut sortir pour se balader même si moi ma situation n'a pas beaucoup changé depuis 1 an. Ça fait 6 mois que je cherche du taff et que je n'en trouve pas dont ça n'impacte pas trop ma vie. Je suis chez moi je cherche du travail, si je dois sortir je sors et voilà.

Camille [00:05:29]

Si tu pouvais donner une définition du chez-soi, qu'elle serait elle ? Quelles caractéristiques possède ton chez-toi ?

O. [00:05:39]

Le chez toi, c'est là où on se sent le mieux, pour ma part en tout cas. Il n'y a pas deux endroits. C'est l'endroit où on est installé, où on a toutes nos affaires. Il n'y a rien qui puisse rivaliser avec ça. J'en ai fait l'expérience avant qu'on trouve cet appartement. J'ai habité chez mon frère avant ça, j'ai habité chez Forlawn par la suite. Même si je n'avais pas le choix et que je prenais sur moi parce que c'était ma situation, je devais l'accepter, on n'avait pas trouvé d'appartement encore., mais j'avais vraiment ce besoin profond d'avoir enfin un chez moi, de pouvoir poser mes valises. J'avais envie de me dire que je pouvais dormir ici tous les soirs si j'en avais envie, que j'avais les clés de chez moi. C'est vraiment différent. Et même oui, même pendant les confinements où j'étais chez Forlawn, même si c'est un peu ma deuxième maison parce que j'ai passé énormément de temps là-bas, ce ne sera jamais chez moi. Je connais l'appartement par coeur,

je vis dedans comme si je vivais chez moi ici, mais ça reste quand même pas chez soi, en fait. Je me rappelle j'ai dû lui expliquer. Il voulait que je repasse le troisième confinement chez lui. Je lui ai dit il y a des choses que tu fais chez toi, et que tu es moins à l'aise de faire ailleurs. C'est normal. C'est vrai que pendant le confinement, quand j'étais chez lui, je me prenais à avoir vraiment cette envie parfois, d'être juste toute seule, chez moi avec personne. Même si je l'ai très bien vécu de le passer avec lui, j'avais quand même cette envie d'être chez moi. C'est un lieu comme il n'y en a pas d'autres.

Camille [00:07:49]

Donc les caractéristiques, c'est le fait que tu te sentes bien, rassurée et libre, c'est bien ça ?

O. [00:07:55]

Oui, exactement. Libre de mes choix.

Camille [00:08:02]

Quelle est la place de la matérialité dans ton chez-toi ?  
Accordes-tu beaucoup d'importance à ton environnement, et même aux objets qui t'entourent ?

O. [00:08:22]

Je pense que, sans être matérialiste toutefois, j'accorde beaucoup d'importance aux objets. Je leur accorde tous une valeur, une place particulière. Si c'est un truc que ma mère elle m'a acheté ou elle m'a donné, si c'est un truc que j'ai récupéré chez mes parents ou qu'un pote m'a offert, ça a une valeur sentimentale. Même des objets que j'ai payé avec mes sous, ils ont tous une assez grosse valeur à mes yeux. J'aime bien utiliser des choses qui sont à moi. Je sais comment je les ai utilisés. Je ne sais pas vraiment comment expliquer mais je préfère utiliser ce qui est à moi. Et si je n'avais pas mes choses ici, ce serait différent.

Camille [00:09:20]

Là tu dis « j'aime bien utiliser les choses qui sont à moi », si une autre personne utilise la chose, l'objet sera toujours à toi ? ou un peu moins à toi exclusivement ?

O. [00:09:32]

Ça ne me dérange pas mais j'ai du mal à utiliser les choses qui ne sont pas à moi. J'ai peur de mal l'utiliser ou de le casser. C'est une tranquillité d'esprit d'utiliser les choses qui sont à toi car si tu les casses, si tu les abîmes, si tu les perds, tu sais que ce n'est pas grave, car c'est toi qui l'as fait. Tu ne peux en vouloir qu'à toi.

Camille [00:10:01]

Considères-tu ton chez-toi comme autre chose que juste un lieu spatial et matériel ?

O. [00:10:18]

C'est le seul endroit où tu peux être tranquille, tu peux te ressourcer. Si j'ai envie je passe quatre jours enfermée dans ma chambre et ça ne me dérange pas le moins du monde parce que tout l'appartement est incroyable et je me sens bien partout, mais ma chambre c'est un peu le chez moi dans mon chez-moi.

Camille [00:10:41]

Comment te sens tu en ce moment dans ton chez-toi ?

O. [00:10:53]

Très bien. Je n'avais pas trop réfléchi à cette question mais en y réfléchissant, c'est vrai que c'est l'une des seules choses auxquelles je suis vraiment reconnaissante. On est quand même privilégiées. On a un super appartement, on a un toit au-dessus de nous. C'est un endroit agréable à vivre. Je suis vraiment content d'être là, et avec quelqu'un aussi. Vivre en colocation c'est différent que de vivre tout seul, mais ça apporte beaucoup de choses importantes. Des choses que tu n'as pas quand tu vis seul. C'est un côté positif en plus.

Camille [00:11:52]

On va passer aux questions sur la notion d'intimité. Pour toi, que considères-tu comme un intime? D'ailleurs, fais-tu une différence entre l'intime et l'intimité ?

O. [00:12:21]

Je n'ai pas trop cette notion car comme on vit toutes les deux, on a forcément de l'intimité car on n'est pas non

plus à h24 ensemble, on a deux chambres séparées, etc., mais je pense que la notion elle change un peu quand tu vis avec quelqu'un. Surtout quand c'est ton pote. On est nues tout le temps, on ne se cache rien. Je pense juste qu'elle diffère quand tu vis à plusieurs ou quand tu es tout seul, mais de manière négative ?

Camille [00:13:27]

Peux-tu me décrire une situation d'intrusion dans ton intimité, quelque chose qui t'a dérangé au plus profond de toi ?

O. [00:14:01]

Je ne crois pas avoir vécu quoique ce soit qui m'ait dérangé car on est super respectueuses de tout l'espace de l'autre.

Camille [00:14:33]

Si tu devais choisir un espace intime dans ton chez-toi, où se situerait-il ?

O. [00:14:46]

Clairement, ma chambre. Tout l'appartement est mon chez-moi, et tout l'appartement est mon espace intime mais si je devais choisir une pièce ça serait vraiment ma chambre.

Camille [00:14:58]

Là, je vais te parler plus spécifiquement des confinements et de la représentation du chez toi. C'est intéressant car justement tu n'as pas été confinée dans ton chez-toi. Quelles conséquences a eu la crise sanitaire sur la représentation de ton chez-toi, ou chez Forlawn ?

O. [00:15:27]

Comme je disais au premier confinement, je n'étais pas encore hyperinstallé ici, je n'avais pas de meubles, j'avais encore des cartons. Après avec le temps, comme j'ai pu avoir mes meubles à moi, j'ai pu bien m'installer. J'ai remarqué que j'arrivais plus facilement à dire à Forlawn que j'avais plus envie d'être chez moi. Et il a compris. Il avait tendance à me dire que chez lui j'étais comme chez moi. Je lui disais oui je comprends ce que tu veux dire, je sais que je fais ma vie comme je l'entends chez



toi, mais ça ne sera jamais chez moi. Et puis je n'arrive pas à travailler quand je suis chez Forlawn. Je suis avec quelqu'un h24 et je peux être interrompue à tout moment. Ah si pour revenir sur la question de l'intrusion dans l'intimité. Comme on vivait tout le temps ensemble, il y avait des fois où j'avais besoin d'être un peu concentrée sur des tâches particulières. À côté de moi, Forlawn était en vocal sur Discord, il ne faisait peut-être pas attention mais il hurlait. J'étais obligée de mettre mes écouteurs avec la réduction des bruits sinon je n'arrivais pas à me concentrer. Ce n'est pas vraiment une interruption, c'est une cohabitation qui fait un peu de bruit. C'est pour ça que j'aime bien être au calme dans ma chambre. J'aime beaucoup le calme.

Camille [00:17:40]

As-tu remarqué que tu utilisais ton espace intime différemment, donc ta chambre ?

O. [00:18:07]

Déjà je l'apprécie beaucoup plus depuis que j'ai bougé les meubles, je la trouve vraiment beaucoup plus cosy qu'avant. J'aime bien travailler dans mon lit. Mes habitudes n'ont pas changé. J'ai toujours mangé dedans, je travaille dedans, je fais tout dedans.

Camille [00:18:54]

As-tu remarqué que tu utilisais ton corps différemment dans l'espace pendant les confinements ?

O. [00:19:10]

C'est surtout ce qui m'a fait me mettre au sport. J'ai réalisé à quel point on était assis ou allongé, 80% de notre temps et franchement ça devient fatigant. Je fais un peu de mobilité pour les cervicales aussi comme je suis souvent avachie et que je n'ai pas forcément la meilleure posture sur mon lit. Il faut aussi que je m'achète une chaise de bureau car la mienne n'est pas du tout adaptée au travail sur un bureau. Il me faut une chaise vraiment confort, avec des accoudoirs. C'est pour ça que je n'utilise jamais mon bureau.

Camille [00:20:20]

Quelle est la place de l'imaginaire dans la représentation de ton chez-toi? Es-tu vraiment dans la réalité ou est-ce que tu imagines plein de trucs que tu pourrais ajouter ?

O. [00:20:37]

C'est surtout depuis que je cherche un travail et que je n'ai pas forcément les sous que je fais des listes de tout ce que j'achèterai et de tout l'argent que je dépenserai dans des choses quand j'aurais des sous, un travail. La liste s'allonge de jour en jour mais je n'en fais rien encore parce que ce n'est pas une nécessité pour l'instant. J'aimerais bien acheter un nouveau fauteuil, une nouvelle housse de couette, pimper un peu ma chambre quoi. Ces derniers temps c'est grave dur car les réseaux sociaux sont impitoyables. Quand je suis sur insta je vois des personnes qui ont la même life style que moi si j'avais de l'argent. Je me rends compte que je suis à des années-lumière d'avoir ça et c'est hyper frustrant. J'aimerais bien vivre comme eux avec une facilité financière qui permet de payer plein de choses. Mais j'en suis tellement loin que ça devient frustrant de passer du temps sur Instagram. L'envie dans ce cas-là est un mauvais sentiment. C'est fatigant moralement et mentalement parfois.

annexes

Camille [00:22:31]

Dans ton chez-toi, considères-tu qu'il y a des pièces qui sont ton chez toi et d'autres qui sont plus ton chez nous ?

O. [00:22:42]

Le chez nous, c'est toutes les pièces communes, la cuisine, le salon, les toilettes et la salle de bains. Le chez moi, ma chambre. Cependant, je pense que l'on circule comme on veut. On ne se gêne pas, on respecte l'intimité de l'autre. On frappe à chaque fois que l'on souhaite rentrer dans la chambre de l'autre, on n'entre pas comme une tornade. Mais même ça, ça ne serait pas gênant car on vit tellement ensemble ça ne change rien. On respecte l'intimité de chacune?

Camille [00:23:38]

La dernière question : peux-tu montrer ou me dessiner ce que tu veux, quelque chose ou quelqu'un qui

symboliserait ton chez-toi ?

O. [00:23:59]

Je vais regarder dans mes photos, peut-être qu'il y a un thème récurrent chez moi (rires). Ça se trouve c'est moi car je prends trop de selfie. Je ne sais pas, pas dans un sens narcissique, mais peut-être une photo de moi car je trouve qu'en une année, depuis le premier confinement, je suis passé par plein de phases différentes. Un moment la dépression, puis l'extase, puis la joie pure. J'ai pris beaucoup de temps pour réfléchir sur moi, sur ce que je voulais, sur ma vie, sur mes projets. C'était vraiment de la nourriture pour l'esprit tout ce temps mort. Je pense que même en une année, j'ai évolué sur beaucoup de choses. Même si je n'en suis pas encore là où j'aimerais en être dans la vie, mentalement ça va. J'appréhende les choses avec un peu plus de recul. Je mets moins de temps à mettre de quelque chose qui m'a rendu triste. Pas que dû aux confinements, mais plutôt grâce à tout ce qui s'en est suivi après. Je n'ai pas accordé plus d'importance à une chose en particulier. Si, peut-être ma switch, c'est un peu anecdotique, mais j'ai passé vraiment beaucoup de temps dessus. Je me suis prise plusieurs fois à m'imaginer vivre dans animal Crossing. C'est tellement paradisiaque comme vie, j'ai envie de vivre dans Animal Crossing. C'est parfait : désert, la plage, des habitants mignons, je peux faire pousser des fleurs.

Camille [00:27:30]

Merci beaucoup pour cet entretien.

Camille [00:00:07]

Peux tu me décrire comment s'est passé ton confinement (lieu, travail, etc.) ?

M. [00:00:17]

Le premier confinement j'étais arrêté. Je n'ai pas travaillé et je l'ai vécu comme tout le monde, enfermé en appartement avec l'avantage du lieu d'ici. C'est-à-dire que je passe mon temps à l'extérieur et comme il faisait super beau cette période, je faisais le tournesol toute la journée à suivre le soleil pour être au chaud. Avec les voisins, on se retrouvait, bien sûr à cette époque on avait tous peur. Nos parents commençaient à être vieux, inquiets. À cette époque-là, on ne savait pas trop ce que c'était encore cette maladie. On était quand même méfiants. Les parents étaient souvent en colère quand on voulait faire des apéros. On allait dans la salle commune, on se cachait, on disait qu'on buvait juste un verre. On avait l'avantage quand même d'être à l'extérieur. Enfermé dans cette pièce, dans cet appartement, sans avoir les extérieurs, je ne sais pas comment j'aurais fait.

annexes

Camille [00:01:32]

Finalement, tu n'étais pas enfermé dans un intérieur.

M. [00:01:37]

Oui, et je culpabilisais beaucoup, dans le sens où c'est insolent d'être confinés dans ces conditions par rapport à d'autres qui n'ont pas cette chance.

Camille [00:01:49]

Y a-t-il eu une différence entre le premier confinement, le deuxième en novembre et celui-là qui est censé être un confinement ?

M. [00:01:59]

Non. Le deuxième et le troisième j'ai pu retravailler. La vie ici, il y avait beaucoup moins de méfiance. Et maintenant, c'est vraiment la vie. On ne fait pas des repas ensemble tout le temps. Ça arrive quand il y a une occasion, une

réunion. Il n'y a pas de gros apéros, chacun est chez soi, en famille en général.

Camille [00:02:36]

Et pour toi, qu'est-ce que ça signifie le chez-soi ?

M. [00:02:49]

Mon chez-moi c'est plutôt mon extérieur, vraiment. Être là, avec mes amis, qui sont plus ou moins tous partis c'est vrai. Mais sinon je suis chez moi, je suis avec les copains. Tu bouges tout le temps, tu changes de lieu, tu es chez les copains, t'es dehors.

Camille [00:03:25]

Donc le chez toi est un peu caractérisé par tes relations plutôt qu'à un endroit comme ton studio ?

M. [00:03:34]

Oui, parce que chez moi, c'est petit et je ne peux pas faire grand-chose. Je ne reste pas enfermé dans mon ordinateur ou quoi, puisque ce qu'au final, là-haut il n'y a qu'un lit, c'est mon lit, ma chambre. Il a juste une cuisine, mais c'est trop petit. Je ne vais pas passer mes journées ici. Après, comme j'ai mes enfants je passe beaucoup de temps aussi avec eux dans leur appartement, ils sont Porte de Montreuil. C'est un autre appartement que mes parents avaient acheté à l'époque quand j'étais avec la mère de mes enfants et c'est moi qui ai décidé de partir. Mais je lui ai laissé l'appartement parce que les parents l'avaient acheté. On s'est dit je ne vais pas la mettre dehors, parce que ça voulait dire mettre mes enfants dehors. Ça n'a aucun intérêt. Je voulais me séparer d'elle, mais je ne voulais pas la foutre dans la merde, ce n'était pas le but. Mes parents étaient d'accord pour lui laisser, c'est évident pour eux et leurs petits-enfants. Même si elles aimeraient bien (les filles) que je puisse les prendre ici, c'est vrai que la pièce là haut est vraiment toute petite. Recevoir mes filles, je n'ai pas encore fait l'expérience. En fait, une fois que je les mets au lit, c'est fini. Je n'ai plus aucun accès là haut. Si j'allume elles vont se réveiller tout le temps et bon, je vais le faire un jour ou l'autre pour faire un peu de camping, ça va être rigolo. Ce n'est pas juste pour leur mère c'est vrai.

Camille [00:05:56]

Possiblement, si un jour tu veux agrandir ici pour voir une pièce séparée pour tes enfants ? Tu ne peux pas demander à un voisin de lui acheter/louer une partie de son appartement collé au tien ?

M. [00:06:09]

Non plus maintenant. Ça s'est fait dans le passé. On fait avec ce qu'on peut et ce qu'on a sur le moment. Après, c'est vrai qu'il y a un moment, il y a eu ma voisine qui voulait vendre tout de suite. On a imaginé avec mon meilleur pote récupérer l'appartement là-bas pour agrandir. Finalement, elle n'est pas partie. C'était juste mon pote il s'était imaginé un truc.

Camille [00:07:21]

Je pense que je connais un peu ta réponse mais accordes-tu une place importante dans ton chez-toi aux objets, aux choses matérielles ?

M. [00:07:36]

Non. Ce n'est pas en lien avec le fait d'avoir grandi dans le lieu, pas du tout, c'est juste moi. J'ai une période où j'ai eu besoin de passer au plus naturel possible. Je sais que quand j'étais ado, j'ai eu une période où j'ai voulu tout dégager de ma chambre, j'ai viré le bureau, j'ai même viré mon lit. Je voulais simplifier au minimum et je me suis dit je veux la base : une planche et des tréteaux. Un lit c'est un matelas, boom, ça me suffit. Et depuis, j'ai essayé de me satisfaire du minimum. Quand je suis retourné en appartement classique en couple, j'ai retrouvé la vie avec la télé, tout ça. Quand je suis revenu ici et quand j'ai eu la chance de le construire de A à Z et repartir d'une feuille blanche, j'ai déterminé ce que je voulais faire ou pas. La première chose c'était : pas de télé et simplifier au max. Je ne voulais pas acheter de vaisselle, je voulais récupérer. Pourtant je ne travaillais pas encore à la réserve, mais je savais que mes parents avaient de la vaisselle. Je voulais vraiment quelque chose qui serait le plus simple possible.

Camille [00:08:56]

Tu n'as pas d'attachement affectif spécial à tes possessions ?

M. [00:09:01]

Non aucune.

Camille [00:09:20]

Qu'est-ce que c'est pour toi que l'intimité ou ton espace intime ?

M. [00:09:25]

Mon espace intime, je ne sais pas... Au premier abord, j'allais te dire logiquement ma chambre après en y réfléchissant je suis en train de me dire non ma chambre je m'en fous. Je vis dans un studio donc c'est aussi mon salon. Ou alors sinon à la limite c'est quand je ferme ma porte. Oui, mon intimité c'est mon appartement, mais c'est une intimité où tout le monde peut rentrer.

Camille [00:10:35]

Pour toi le chez toi on pourrait plus l'appeler le chez nous ?

annexes

M. [00:10:40]

Oui, tout le monde est toujours le bienvenu. Même la partie la plus importante de chez moi au final, elle n'est pas chez moi, chez moi, elle est dans une partie commune, dehors. Mais en réalité, je sais que cette partie commune il y a peu de gens qui la squatte, c'est surtout moi. Les autres n'ont pas le réflexe de se poser là. Ceci dit, quand il y a des jeunes et qu'il fait beau, avant covid, c'était des apéros tous les soirs, c'était les copains avec les copains, une bonne partie de la réserve débarquait ici. Il y a aussi la salle commune, dès qu'on fait trop de bruit dehors on va se réfugier dans cet endroit.

Camille [00:11:36]

C'est drôle parce que tu n'es plus un enfant et il y a quand même encore ce modèle des parents qui sont ici et qui te surveillent.

M. [00:11:46]

Oui je dois garder ce respect parce que malgré tout, tu retournes vivre avec eux. C'est pareil avec tes voisins. Ils deviennent un peu ta famille, c'est un peu tes oncles et tes

tantes. Tu as du respect car tu as grandi avec eux et puis c'est aussi les parents de tes copains.

Camille [00:12:10]

Tous les gens ici, c'est comme si ton foyer s'était étendu finalement ?

M. [00:12:11]

Oui, c'est ça.

Camille [00:12:15]

As-tu remarqué que tu utilisais ton corps différemment pendant le confinement ? Peut-être tu essayais de nouvelles positions, ou que tu passais plus de temps allongé parce que tu bougeais moins, etc.

M. [00:12:35]

Moi, j'ai découvert que je pouvais écrire. Justement parce que notamment pour la réserve on est passé en télétravail pendant une période. Sur le terrain, c'est pas du tout réalisable que je sois en télétravail, mais on avait complètement fermé et il fallait bien que je m'adapte. Et du coup, ils ont eu l'idée de nous faire écrire en gros la bible des processus de valorisation qui n'avait jamais été faite. On va essayer de faire quelque chose de notre cerveau, histoire de rester solidaires parce que le bas c'est pareil on est un peu une famille, on est tous des copains, il y a vraiment une énergie qui est assez folle pour notre association. Effectivement, avec le confinement il n'y avait plus vraiment le rythme jour/nuit. Parfois je me réveillais très tôt et je savais que j'avais deux, trois thèmes. Ils savaient qu'on n'était pas forcément des génies de l'écriture. Notamment moi, car je n'ai jamais été trop là-dessus. Et un matin, je me suis levé parce que je voulais écrire. Je me suis levé et j'ai commencé à écrire, écrire, écrire, écrire. Et puis là je vois que j'ai fait déjà 2 pages ! J'ai fait 2 pages une fois dans ma vie ! Puis après 4, 5, 6, 7, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, c'est comme si j'étais possédé. En fait je prenais du plaisir et je rendais le discours humoristique. Je l'ai envoyé après à mon travail et en fait, j'ai fait rire tout le monde. Le travail était bon. C'était bien développé, bien abouti. Et ça, à plusieurs reprises. Je me suis même fait plaisir à le faire.



Camille [00:14:59]

Tu penses que s'il n'y avait pas eu de confinement, tu n'aurais pas pris le temps d'écrire ?

M. [00:15:05]

Oui c'est sûr. Parce que là, c'est un moment où on a reposé le cerveau. Mais encore une fois, j'ai la chance de vivre là où je suis. Je n'ai pas vécu le confinement vraiment confiné. Il ne faut pas l'oublier. Personnellement, je ne m'en rends pas compte, du coup, d'être enfermé dans une pièce dans un appartement où dès que tu sors dans la rue c'est du stress, tu ne sors pas pour te poser. Alors que moi je sors de chez moi pour me poser. Tu as vraiment une détente qui est poussée à l'extrême. C'est ça qui m'a donné envie et qui m'a montré que j'étais bien à écrire et que ça me faisait plaisir. J'avais le temps et l'esprit.

Camille [00:15:50]

Et puis, l'espace était propice à la créativité.

M. [00:16:00]

C'est vrai que même après je me suis dit je vais faire comme les autres. Je voyais souvent mes potes qui travaillaient dehors sur la table avec leur ordi. Donc je suis sorti et j'ai fait pareil, j'ai écrit. Mon espace de travail était dehors au contact des autres.

Camille [00:16:34]

La dernière question : s'il y a une chose qui pourrait symboliser ton chez-toi, qu'elle serait-elle ? Tu peux me décrire, me montrer, me dessiner cette chose.

M. [00:17:16]

Pour moi, c'est vraiment la liberté quoi. La liberté de pouvoir aller voir les parents, de pouvoir être dehors, de pouvoir recevoir des amis. Et aussi le bien-être. Je suis ici dans le silence, ça m'apporte beaucoup. Le silence, la lumière et l'espace. Il y a une phrase qui m'a beaucoup marqué à chaque fois c'est « Et si le vrai luxe, c'était l'espace ? » Je pense que c'est peut-être ça. Et là ici, notamment dans cette pièce qui est petite, on pourrait se sentir confiné, mais c'est ouvert par les vitres et du coup,

ça crée un espace. Même si c'est petit. Mine de rien, je pense que ça participe beaucoup au plaisir de cette pièce. Si tu fermes tous ces panneaux et éventuellement tu gardes juste cette fenêtre, la pièce n'est plus la même et ça devient tout petit.

Camille [00:18:30]

Le fait qu'on puisse voir à l'extérieur c'est comme si la pièce était étendue, qu'elle possédait une extension.

M. [00:18:36]

Oui on a travaillé le fait que ce soit presque de plain-pied, que ça donne l'impression d'une extension. Et là, rien ne m'empêche ; certains l'ont fait dans d'autres appartements, ils ont transformé des appartements où il n'y avait pas de deuxième porte pour faire un studio, ils ont transformé une fenêtre en porte fenêtre pour séparer leurs appartements. Comme ça ils avaient un nouvel accès à leur appartement qui permettait de le couper en deux. C'est le cas au fond de cette petite cour, il y a une porte fenêtre qui donne exactement sur la maison.

M. [00:19:50]

Ici (dans la cuisine) c'était à la base prévue quand mes parents l'ont achetée, de faire un cabinet médical pour mon père. Au final, il ne l'a jamais fait. Ça n'a jamais été prévu pour recevoir l'eau, pour évacuer. C'était aussi l'une des raisons pour lesquelles au début le projet de studio paraissait impossible. Il n'y avait pas de sortie et d'arrivée d'eau, donc c'était compliqué. Je ne pouvais pas faire une chambre ici, avec l'accès direct ça n'avait aucun sens. Cette pièce ne pouvait être qu'une cuisine. Même une salle de bains, l'entrée de la maison ne peut pas être par là. La seule utilité de cette pièce c'était de faire la cuisine. Donc, il a fallu ramener l'eau et faire sortir des câbles. Ça a été tout un défi parce qu'il avait déjà fallu trouver les colonnes de pluie. Il fallait se raccorder et du coup, on avait dû les localiser. Au final on en a découvert une qui était juste derrière ce poteau-là. On devait simplement sortir par ce panneau-là qui a la base était une fenêtre. Seulement c'était le seul endroit possible pour faire sortir les tuyaux d'évacuation. Donc, on a décidé de remplacer la fenêtre par un faux panneau pour créer un passage

qui relie. En fait, on ne s'imagine pas ici, mais c'était le bordel comme chez mes parents. Au début, c'était un peu dommage parce qu'en fait, l'escalier est entièrement flottant comme tu peux le voir. Il fallait quand même le fermer, mais on s'est dit ça peut faire un effet sympa de juste garder quelques marches ouvertes.

Camille [00:23:41]

Ça a duré combien de temps les travaux ?

M. [00:23:52]

Le gros du travail, en trois ou quatre mois. Voilà trois mois. On a avancé au fur et à mesure comme nous faisons les meubles. Avec mon pote, on a tout dessiné : le tabouret, jusqu'à la lumière. On a tout réalisé par dessin, puis sur l'ordinateur pour modéliser puis après on a construit. Comme je suis menuisier autodidacte c'était plus simple aussi. Je suis assez perfectionniste. On a poussé le délire jusqu'à la réflexion de choisir ou faire passer les tuyaux. Et puis, mon pote est architecte donc ça aide aussi. On était trop honoré de faire ça pour ici. Même les voisins venaient voir tout le temps ! Ici c'est le buisson 2.0 nouvelle génération.

Camille [00:25:33]

Merci beaucoup pour cet entretien.

ANNEXE 7

– 6 avril 2021 – entretien avec A.

Camille [00:00:10]

La première question, c'est une question générale, peux-tu me décrire ta situation lors des confinements ? ton âge, ton foyer, ou étais tu confinée, etc.

A. [00:00:40]

Le premier confinement j'avais 22 ans et je l'ai passé dans trois endroits différents, donc j'étais chez moi, donc ici, chez Robin, dans le 14ème et chez ma grand-mère, juste en dessous. Je pivotais avec ces trois endroits là, donc finalement je n'avais pas vraiment un endroit fixe. Qu'est ce que je faisais ? J'étais en stage à la caisse des dépôts. J'y allais une fois par semaine. Une fois où j'étais au bureau et tout le reste du temps, j'étais chez moi ou chez ma grand mère ou chez Robin. J'avais les cours aussi qui se terminaient en avril. La première partie du confinement j'étais entre les cours, le stage et la maison.

Camille [00:01:57]

Tu n'étais jamais toute seule ?

A. [00:02:01]

Non, sauf quand j'étais chez moi. Chez moi, j'étais toute seule. Sinon soit avec ma grand-mère, soit avec Robin.

Camille [00:02:09]

As-tu vécu les trois confinements différemment ?

A. [00:02:27]

Je les ai bien vécus car je pense que le fait d'avoir bougé d'endroit, de ne jamais être au même endroit, ça joue vachement sur plein de choses et le fait de ne pas être seule aussi. Donc, finalement, ça n'a pas changé mes habitudes. Hormis effectivement, tu ne sortais pas, tu ne faisais pas ta vie normale, entre guillemets. Je l'ai bien vécu, sauf le dernier. Le dernier, je le vis moins bien parce c'est la lassitude des mesures qui sont prises ou pas prises d'ailleurs, et parce-que là, effectivement, je suis plus chez moi, plus là en-haut. C'est différent des deux précédents

parce que je bougeais. Là, je ne bouge pas, donc ça me met un petit coup au moral ce n'est pas pareil. Je le vis bien ce n'est pas grave du tout mais si je compare entre les deux précédents, ce n'est pas pareil.

Camille [00:03:30]

Si tu pouvais me donner une définition de ce qu'est ton chez-toi, qu'elle serait-elle ?

A. [00:03:45]

Je trouve que c'est dur à définir parce que le chez-soi, pour moi en tout cas, quand on parle de chez moi, c'est subjectif puisque chacun à sa propre définition et pour essayer de faire comprendre ta vision des choses c'est un peu compliqué. C'est un microcosme que je me fais, là où je me sens bien. C'est difficile comme question. Chez moi, c'est un endroit qui est singulier pour moi, qui ne l'est pas spécialement pour les autres et qui est totalement différent de la vie qu'il y a dehors, des endroits que je côtoie de manière publique ou chez des gens qui ont leur chez-soi. C'est mon espace intime. C'est ma bulle.

Camille [00:04:48]

C'est quoi ton chez-toi en ce moment? Est-ce que c'est un lieu spatial ?

A. [00:05:16]

Comme je vis seule, je ne peux pas forcément dire que c'est par rapport aux personnes avec qui je suis, mais mon chez moi, je l'associe avec mes sens, mes cinq sens. Dans le sens ce que je vois, ce qui m'entoure, ce que je sens, ce que je touche. Je l'associe à ça.

Camille [00:05:45]

Donc c'est plus que juste un lieu spatial, une maison ou un appartement ?

A. [00:05:50]

Carrément ! C'est les objets qu'il y a dedans, les odeurs quand je rentre chez moi. C'est ce que je vois toujours, ce que j'ai mis, ce que j'ai aménagé, etc. Ce n'est pas tellement l'endroit en fait.

Camille [00:06:05]

Par exemple, là où tu es en ce moment, ce n'est pas tellement l'appartement en lui-même, c'est ce que tu as vécu dedans, les objets rapportés, ce qui s'est passé qui te fait sentir chez toi ?

A. [00:06:38]

Oui totalement. Pour moi c'est ma bulle. C'est le lieu où je sais que c'est là où je vis, où j'exprime ma personnalité ou je peux laisser mon libre arbitre exister. Chez moi c'est mes règles, ce n'est pas les règles qu'il y a à l'extérieur. C'est un endroit où effectivement, je me sens bien parce que c'est moi qui ai créé un environnement pour que je me sente bien et en même temps c'est aussi pour me sentir en sécurité. Par exemple tu vois, mon chez-moi, je ne l'ai pas choisi. Ce n'est pas un lieu où j'ai fait des visites. C'est pour ça que je parlais des sens, car ce n'est pas un lieu où j'ai fait plusieurs visites où j'ai pu choisir l'endroit parce que j'aimais bien le quartier, les bruits ou bien les odeurs, les magasins que je voyais, etc. Ici, tu vois, c'est différent parce que c'était ce qu'il y avait déjà et j'ai dû me l'approprier en me disant pour me sentir bien, qu'est-ce que je peux faire ? Au début ça ne me plaisait pas trop, je ne me sentais pas trop à mon aise. C'est pour ça que je parle beaucoup des objets. Vraiment, ce qui caractérise mon chez-moi, c'est comment j'ai réussi à l'aménager, les objets que j'ai pu y mettre tout. Outre les passages qu'il y a pu avoir, etc., c'est plutôt dans l'aménagement.

annexes

Camille [00:08:21]

Donc la matérialité elle entre en compte dans le fait que tu te sens chez toi ? Il y a même une valeur affective pour la plupart on dirait.

A. [00:08:37]

Oui la plupart.

Camille [00:09:19]

Te sens tu bien en ce moment dans ton chez-toi ?

A. [00:09:43]

Je me sens bien. Après là, pour le troisième confinement, pour le coup, c'est là où je suis vraiment chez moi. Mais comme je suis tout le temps au bureau, je suis dedans tous les jours et pourtant la perception de mon chez-moi, elle n'évolue pas trop. En l'occurrence, pendant ce confinement je suis vraiment chez moi. Je n'aurais pas eu forcément ce même discours là si l'on parlait des deux précédents.

Camille [00:10:08]

Tout à l'heure tu parlais d'intimité, ça veut dire quoi pour toi un espace intime ?

A. [00:10:28]

C'est dur de définir ça, mais là, si je te parle comme ça, les mots qui me viennent c'est singularité et universalité aussi. L'intimité pour moi c'est quelque chose qui est totalement subjectif. C'est une substance qui est différente en fonction de chaque individu. Donc, chacun a sa forme d'intimité. Chacun interprète et définit ce que c'est son intimité et comment il la perçoit. En même temps, je dis universel parce que ça concerne chaque individu, c'est-à-dire que chaque individu va être confronté à cette réflexion. Ça concerne tout le monde, mais il y a une forme de singularité parce que chacun a sa définition de ce que c'est l'intimité. Je ne sais pas si je répons bien ou pas. Mais pour moi, l'intimité, c'est ça. C'est à la fois universel comme singulier.

Camille [00:11:36]

Quel est le rapport avec les autres dans l'intime ?

A. [00:11:46]

Je ne dirais pas que c'est caché parce que intime ne veut pas dire caché, c'est différent de privé. Je pense que l'intimité dépend aussi du début de l'origine. C'est-à-dire que si tu es tout seul et qu'une personne tierce s'ajoute, ton intimité est forcément chamboulée et je pense qu'il y a des habitudes de vie qui vont t'irriter. Peut-être que tu vas te dire chez moi, ça ne se passe pas comme ça ou je tolère ou quoi que ce soit. Moi, je sais que parfois je peux me sentir un peu offusquée en me disant que j'aime bien cet espace-là parce que je l'ai conçu comme ça et de voir

que quelqu'un veut le modifier, je ne suis pas contre, mais je me dis non, ça touche à mon intimité. Alors que quand tu emménages, tu es dans un lieu neutre et si le début tu es avec d'autres personnes c'est différent.

Camille [00:12:43]

On pourrait dire que c'est une intimité collective.

A. [00:12:43]

Oui collective parce que c'était le choix qui a été fait dès le départ. Je trouve que c'est différent. Je trouve que l'intimité varie en fonction de la situation de départ, c'est-à-dire sois-tu étais tout seul et quelqu'un arrive et ça peut chambouler ton intimité. Justement c'est deux intimités qui se rencontrent. Ou d'emblée, la rencontre se fait dans un endroit où chacun met son grain de sel, son espace et tout ça cohabite ensemble parce que c'était le choix de départ.

Camille [00:13:17]

Y a-t-il dans ton chez-toi un espace que tu considères vraiment comme intime ?

A. [00:13:45]

Moi, je dirais la salle de bain, je ne sais pas pourquoi. La chambre ne vient pas tout de suite pour moi. Ni la cuisine, ni le salon. Après encore une fois, ça dépend comment sont aménagés les espaces. En fait tu te mets à nu dans tous les sens du terme. C'est l'espace intime de ton espace intime je trouve. Pour la chambre quand je dors, je n'ai pas conscience de ce que je fais. C'est un endroit effectivement où je dors, c'est tout. Je ne me vois pas forcément faire les choses, etc. Alors que la salle de bain, si pour le coup. Je l'associe plus à l'intimité physique.

Camille [00:15:21]

Peux-tu me décrire une situation d'intrusion dans ton intimité ? Un moment où tu t'es sentie vraiment dérangée par un élément extérieur qui est entré dans ton intimité.

A. [00:16:13]

C'est hyper dur comme question, franchement là ça ne



me vient pas. À la limite ça serait peut-être si on s'était donné un rendez-vous et la personne débarque plus tôt et je me dis que là je n'ai pas choisi et la personne va tout chambouler donc ça pourrait être une intrusion.

Camille [00:16:34]

Le confinement a-t-il changé la façon dont tu te représentais ton chez-toi ? Tes habitudes, ton quotidien, ton aménagement de l'espace ont-ils été modifiés ?

A. [00:17:06]

Avant le confinement j'avais toujours pour habitude de tout le temps changer. Finalement, ça n'a pas tellement perturbé. Après, c'est compliqué parce que les deux premiers confinements, je n'étais pas spécialement chez moi. Je n'arrive pas à dire si je vois un changement dans mon environnement. J'ai du mal à dire que ça est vraiment renouvelé mon espace de vie. Par exemple, en France avec le télétravail, beaucoup de gens travaillent de chez eux. Il y a toujours eu en France cette notion chez toi d'espace bureau comme un espace dédié à une forme de travail. En fait, la normalité n'est même plus normale.

Camille [00:17:58]

Comme tu n'as pas vraiment passé tout le temps du confinement dans un même endroit qui serait de chez toi, c'est logique que tu n'arrives pas à déceler si des changements ont eu lieu. Justement, au-delà du chez-toi, as-tu remarqué que tu utilisais ton corps différemment, que tu expérimentes de nouvelles positions, que tu travailles plus allongée par exemple ?

A. [00:18:32]

J'étais entre le canapé, le lit, le bureau, entre ces trois endroits. Oui ça a carrément changé les habitudes. Justement, je ne travaillais pas que de mon bureau, je travaillais dans mon lit la plupart du temps d'ailleurs. Là pendant que j'y pense, pendant le confinement, mon chez-moi n'était pas centralisé dans l'appartement mais j'avais plutôt une petite part de chez moi, chez robin par exemple-, chez ma grand-mère, une petite part de chez moi et mon chez-moi n'était pas forcément centralisé dans mon appartement. J'avais des habitudes et même si

ce n'était pas chez moi a proprement parlé, j'étais à la fois sur le bureau, sur canapé. Jamais dans un endroit fixe.

Camille [00:19:49]

Fais-tu une distinction quand tu es dans un espace entre le chez toi et le chez nous ?

A. [00:20:14]

Intuitivement, s'il y a quelqu'un avec moi, oui, je ne dis pas c'est chez moi, je dis c'est chez nous. Chez nous parce que là elle (sa soeur) est venue de manière temporaire. Elle est venue comme ça, donc au début, la cohabitation est un peu compliquée. Mon espace n'est pas grand, il n'y a qu'une pièce pour dormir. Mais pour autant, je ne dis pas c'est chez moi, je dis on est chez nous, je ne fais pas de distinction entre les pièces. Ça dépend aussi de l'aménagement de ton espace. Si tu es dans un espace où tu as plusieurs chambres qui sont distinctes, si on parle vraiment de la chambre qui caractérise ton espace personnel, quand tu es en communauté, là j'aurais peut-être un discours qui dirait oui ma chambre c'est le chez moi, et le reste c'est le chez nous.

Camille [00:22:20]

Quelle est la place de l'imaginaire dans la représentation de ton chez-toi ?

A. [00:23:14]

Je suis plutôt terre à terre, parce que déjà mon chez-moi, ce n'est pas mon chez-moi pour toujours. J'ai du mal à me projeter, à faire des projets, à savoir quels aménagements je pourrais construire. Je sais que ce n'est pas un endroit où je vais rester. Je sais que c'est temporaire, donc c'est peut-être pour ça aussi que je ne me projette pas. La limite que je me fais de l'imaginaire ça serait plus comment je pourrais aménager tel ou tel truc, un changement, une chaise par exemple, mais sinon, ça ne pousse pas loin la réflexion.

Camille [00:23:49]

Il y a donc une fin dans ton chez-toi ?

A. [00:24:08]

Ouais, ouais, ouais, complètement. Et puis après, c'est peut-être aussi une philosophie de vie. Il y a des gens qui se projettent rapidement dans leur espace. Moi, non, je l'avoue. Et puis, surtout, parce que je sais que je ne resterai pas. Encore une fois, ce n'est pas un endroit que j'ai choisi. C'est là où l'appropriation du lieu est importante, justement quand tu n'as pas choisi ton espace.

Camille [00:24:51]

Je comprends. La dernière question, c'est si je te demandais une chose, un objet, qui symboliserait ton chez-toi, ça serait quoi? Tu peux me l'exprimer de différentes manières, par le dessin, la photo, les mots, etc.

A. [00:25:56]

C'est ça (me montre un tableau). Et pour terminer, il y a une citation qui me revient, c'est de Jane Austen. Je ne sais pas si elle dit exactement ça mot pour mot, mais elle dit que ce n'est pas l'espace ou l'occasion qui détermine l'intimité, c'est une question de disposition. En fait, quand tu parles d'intimité ça me fait penser à ça. Je ne sais pas comment l'expliquer.

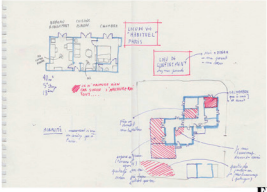
annexes

Camille [00:26:38]

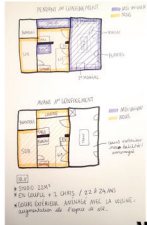
Merci beaucoup pour cet entretien.

**ANNEXE 8**

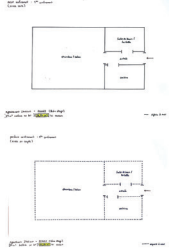
AOUARI, Pauline, BOUVET, Coline, LEMIERRE Étienne, *Chez-soi, chez-nous*, Workshop avec Annie Gentès et Stéphane Safin, 2021.



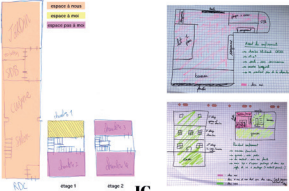
**FR**



**MV**



**LP**



**JC**

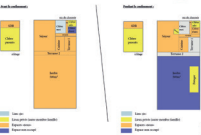
**IC**



**ML**



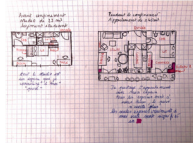
**WELCOME TO MY HOUSE!**



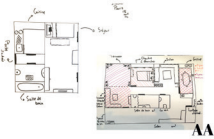
**LD**



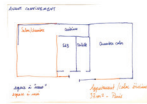
**SB**



**LD**



**AA**



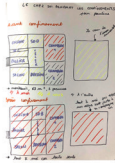
**AL**



**CB**



**AM**



**CG**



**CB**



**CT**

annexes

**Typographies** : Celeste OT,  
Quantico.

**Papiers** : Cocoon 300g, Cocoon 90g.

Achévé d'imprimer en mai 2021 par  
H2copy Bastille.



## **ABSTRACT**

Committed to his assignment in privacy, the intimate space has been questioned by the seclusion into the interior imposed by the confinement. Under this restriction, frictions occurred between new behaviours such as teleworking and blurred perceptions between living space, sanctuary space, and harmful space. As this unusual situation affects our daily lives, it seems relevant to challenge the design of this space and its implication for the home. While virtuality has made it possible to maintain relationships outside the home, new technologies are disrupting the codes of individual representation. Analyzing together design and systems of perceptions, this dissertation examines the relationships between materiality, spatiality, and behaviour in a situation that forces both body and mind, to new dynamics. Thanks to a series of seven semi-structured interviews which led to the collection of qualitative data on the isolation background, it then establishes a classification of meaningful intimacy conception that could prevail as a beginning for a design closer to a polyphonic space.

## **KEYWORDS**

home, conceive, intimate, isolation, perception, embodiment.  
Résumé

## RÉSUMÉ

Voué à son assignation dans le privé, l'espace intime a été mis à mal par le repli dans l'intérieur imposé par le confinement. Sous cette contrainte ont émergé des tensions entre de nouveaux comportements comme le télétravail et des perceptions floues entre espace vital, espace refuge, espace de danger. Face à une situation inédite qui impacte notre quotidien, il semble pertinent de questionner la conception de l'intime et son ancrage dans le chez-soi. Alors que la virtualité a permis de maintenir les liens hors du foyer, elle a aussi modifié les codes de représentations du soi. Ce mémoire examine les rapports entre matérialité, spatialité et comportements dans une situation qui contraint le corps et l'esprit à de nouvelles dynamiques. Grâce à une série de sept entretiens semi-dirigés qui ont conduit à la récolte de données qualitatives sur le vécu de l'isolement, il définit ce que pourrait être une classification des conceptions de l'espace intime, comme une amorce d'un design plus proche de nouvelles considérations.

## MOTS-CLÉS

chez soi, conception, intime, isolement, perception, corporéité.